AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRE

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

1961, RUE STE-CATHERINE

Téléphone EST 4415 Coin de la rue St-Urbain

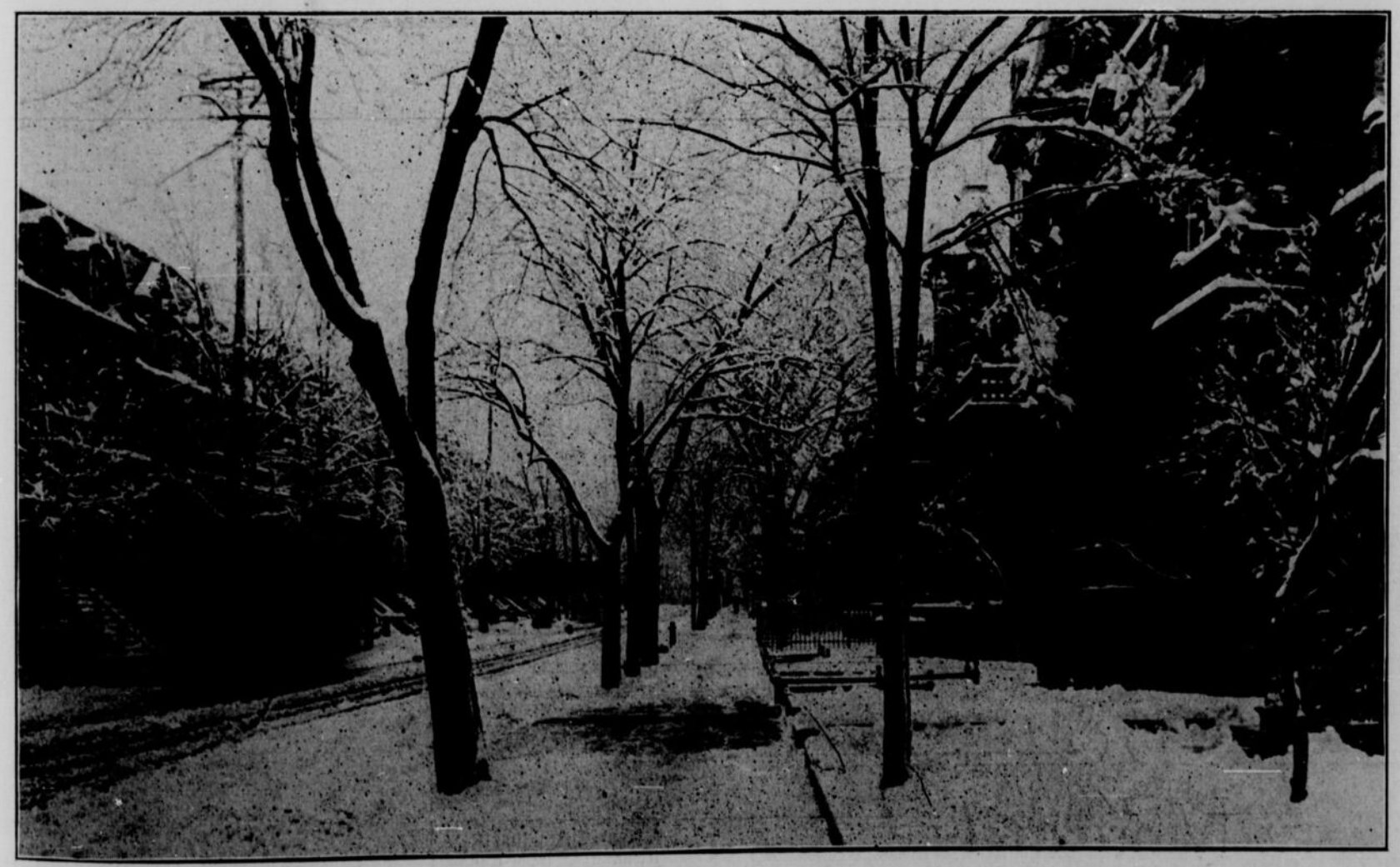
PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: $2.50 par année, $1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: $3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE. — La glace amoncelée devant Montréal, la veille de la débâcle du Saint-Laurent, avril 1906.



LE CANADA PITTORESQUE. — La rue Saint-Denis de Montréal, sous la neige de la tempête du 10 avril dernier. (Cliché Laprés et Lavergne, coin des rues Saint-Denis et Ontario.)

Colonial House

Montréal

Département des envois par la Poste

PRIME OFFERTE

Pour tout achat de $15.

Un abonnement à l'une des publications hebdomadaires suivantes:

Le Herald,
The World Wide,
Witness,
Le Cultivateur,
La Presse,
Le Canada,
L'Album Universel.

Pour tout achat de $10.

Un abonnement à l'une des publications quotidiennes suivantes:

Le Herald,
Witness,
La Presse,
La Patrie,
Le Canada.

Pour tout achat de $15.
Un abonnement à la
Gazette (quotidienne).

Offre Spéciale

Superbes coupes en verre taillé 8" magnifiquement ornées et de la meilleure qualité,

Prix: $5.35

Offre d'une grande prime

En outre des 5 pour cent d'escompte donnés sur toute vente au comptant, nous offrons une année d'abonnement à l'un quelconque des journaux dont on lira le titre ci-contre. Cette offre est faite à nos clients ruraux qui achètent chez nous par l'entremise de la poste à concurrence du montant spécifié, pourvu, bien entendu, que pendant l'année précédente ils n'aient pas été abonnés au journal choisi.

Liste des Départements

Gants, rubans, dentelles, indiennes, menus articles, étoffes à robes noires et de couleurs, cotons, toile, couvertures, châles et mantilles, couvrepieds, articles de mode, fourrures, soies, garnitures de robes, habits pour hommes, tapis, toiles cirées, bonnets pour la cuisine, articles de mode, échantillons de drapeaux, broderies, mousselines, livres et papeteries, articles pour hommes, argenteries, fournitures diverses, bottines, souliers et pantoufles, hardes faites, porcelaines, cristaux, coutellerie, rideaux, jouets, articles de sport, instruments d'optique, appareils électriques, tapisseries, chapeaux et casquettes, images et oeuvres d'art, machines à coudre, confiseries.

Echantillons envoyés gratuitement à n'importe quelle adresse, autant que possible ; attention spéciale donnée aux envois par la poste.

Henry Morgan & Co.

Montréal

TABLE DES MATIERES

JANVIER. — AVRIL 1906

No 1133, du 6 janvier 1906. — Les fjords de Norvège. — L'institution des jeunes aveugles de Montréal. — Nouvelles: Le serment d'un Polonais. — Filles de lettres. — Norwich, Connecticut. — L'électricité industrielle au Canada. — Sport : Les exploits du champion Sutton. — Feuilleton : L'Emprise (fin). — Nouvelle: Jeanne (concours littéraire de l'Album Universel). — Le mois de Janvier, par C. N. de St Cerneuf. — Musique: Valse de Chopin, etc., etc.

No 1134, du 13 janvier 1906. — Le Kremlin en danger. — Le dîner de Noël des malades.—De la filtration des eaux de Montréal. — Oswego: ville historique de l'Etat de New-York. — Une nouvelle pomme de terre. — La marée montante: moeurs indiennes. — Page humoristique: le patinage. — Sport: le championnat du monde de lutte. — L'épée d'un savant, par E. Arago. — Le cri de l'abîme, par G. d'Esparbès. — Nouvelle: Surprise. — Feuilletons: Sans Famille, par H. Malot, et Catherinette. — Musique: Mille fleurs, polka, par E. S. King; Fête Espagnole, par Ch. Neustedt, etc., etc.

No 1135, du 20 janvier 1906. — Au seuil de l'Inde. — L'Ile du Massacre, par Mgr Langevin, archevêque de St Boniface. — Nouvelle canadienne: La vengeance des bêtes. — New-London, Connecticut. — La descente au Maelstrom. — Le Lusol, nouvel éclairage à incandescence. — Page humoristique: Péril jaune. — Dialogue: La colère. — Feuilletons: Sans Famille, par Hector Malot et Catherinette. — Musique: Toujours ou jamais, valse, par Emile Waldteufel; Pas gymnastique. — Sport: De la gymnastique dans les écoles.—Nouvelle: Le premier rougegorge, (concours littéraire de l'Album Universel.) — L'Allemagne au Maroc, etc.

No 1136, du 27 janvier 1906. — Destruction partielle de l'hôtel Windsor. — Le pénitencier de Saint-Vincent de Paul. — La diligence de Deadwood — Petite étude sur la sténographie. — Nouvelles, (concours de l'Album Universel) : Le portrait; Dernier rêve; Dans mon pupitre; Conte de Noël. — La messe sous la Terreur à Paris (double page.) — L'abolition du Concordat. — Musique : Chant, Amours d'automne; Au palais d'hiver, mazurka pour piano; Le réveil des troupes françaises en campagne. — Feuilletons: Sans Famille, par Hector Malot, et Catherinette. — Poésie: La chapelle, par Edmond Rostand. — Signatures de souverains. — Sport: Le salon de l'automobile.

No 1137, du 3 février 1906. — A la mémoire de l'honorable R. Préfontaine. — Salem, Mass. — L'éclairage à domicile, au Canada, jadis et aujourd'hui, (double page). — Nouvelle inédite, écrite pour l'Album Universel : Le cinquième commandement. — Dans les glaces de la Scandinavie. — Le mois de février. — La disparition d'une race humaine: L'arrêt de mort des Yaquis. — Un homme à la mer. — Sport: la raquette et le saut à la parche, en hauteur.—Musique: Ma reine, valse, par Bucalossi; Marche de retraite française du XVIII siècle. — Page illustrée hors texte: A Montréal, les funérailles de l'honorable R. Préfontaine. — Feuilletons: Sans Famille, par Hector Malot, et Catherinette, etc., etc.

No 1138, du 10 février 1906. — Avis. — Chronique. — Echos de la semaine. — Les dernières élections municipales à Montréal. — L'imbroglio franco-vénézuélien. — Autriche-Hongrie et Canada. — L'ossuaire de Ténériffe. — Poésies: La Rosée, par Fernand Gregh; Le Rêve, par Arsène Vermenouze. — Nouvelles: Le huitième enfant, par Louis Veuillot; La méprise des papillons, par Jo. Valle. — Ce qu'on lit dans les nuages. — Une transformation merveilleuse. — Feuilletons : Catherinette; Sans Famille, par Hector Malot. — Musique: Valse, Coeurs aimants, par d'Albert, etc., etc.

No 1139, du 20 février 1906. — Planche hors texte: Le Pope Gapone. — La propriété de l'Album et l'hon. M. Berthiaume. — Un précieux encouragement: Une lettre de Sa Grandeur Monseigneur de Montréal. — Chronique. — Echos de la semaine. — La page de la tempérance. — M. Armand Fallières. — Au confluent des rivières Magog et St François. — Au pays du froid, les progrès du chauffage. — Conservatoire de musique et d'élocution. — Feuilletons: Catherinette; Sans Famille. — Musique: La fée, polka de salon. — Pour les jeunes, etc., etc.

No 1140, du 27 février 1906. — Le magazine. — Notre Galerie Nationale. — Chronique. — Echos de la semaine. — La page de la tempérance. — Sa Sainteté Pie X. Le Nord et la colonisation. — Nouvelle: Rêve d'enfant. — Les plaisirs du Far West. — Le sacre de Mgr Bernard. — Feuilletons: Catherinette; Sans Famille. — Musique: Les Sirènes, valse, par E. Waldteufel. — Romance: Ma devise, musique de Delmet, paroles de Boukay, etc., etc.

No 1141, du 6 mars 1906. — Planche hors texte. — A propos de féminisme. — Avis. — Chronique. — Echos de la semaine. — La page de la tempérance. — Sa Majesté Edouard VII, roi d'Angleterre. — Notes scientifiques. — De la création des modes. — Nouvelle: Le baiser, par M. Corday. — Poésies. — Une paroisse de la Métapédia. — L'amour par fil, nouvelle, par F. de Nion. — Feuilletons: La guerre noire, par d'Auriac; Sans Famille, par H. Malot. — Musique: Marche des soldats, par G. Lange. — Douce rêverie, mazurka; Navajo, (two-step), par M. Gracey. — Dans le monde de la musique. — Le Courrier de Colette, etc., etc.

No 1142, du 13 mars 1906. — Planche hors texte. — Nos Universités. — Bibliographie. — Chronique. — Echos de la semaine. — La page de la tempérance. — Sa Grandeur Mgr Bruchési, archevêque de Montréal. — La légende du liseron. — Poésie: Les étoiles, par J. Lagaillarde. — A travers la mode. — Nouvelle : Le rouet, par J. Caruchet. — Une race qui meurt, par E. Miller. — Feuilletons : Sans Famille; La guerre noire. — Musique ; La ronde des saisons, valse par H. Busser; la marche des petits provinciaux. — Fanatiques et victimes des cartes à jouer. — Recettes culinaires. — Le courrier de Colette, etc., etc.

No 1143, du 20 mars 1906. — Planche hors texte. — Le Papineau de DeCelles. — Chronique. — Echos de la semaine. — Croisade de la Tempérance. — Albani, la glorieuse Canadienne. — Sports d'hiver au Canada. — Jewett City, Conn. — A travers la mode. — Nouvelle, par V. Favet. — La belle saison et nos voitures. — Feuilletons: Sans Famille et La guerre noire. — Musique: Mon rêve, valse, par E. Waldteufel. — Chant: L'épingle d'amour, par Perducet. — Les serpents et leur venin. — L'exploit du Long Sault, par E. Miller. — Dans le monde de la musique. — Le Rév. abbé O'Leary. — Courrier de Colette, etc., etc.

No 1144, du 27 mars 1906. — Planche hors texte. — Instruction et éducation nationales. — Pour cinq cents. — Chronique. — Echos de la semaine. — Croisade de la tempérance. — Son Excellence lord A. H. G. Grey, gouverneur général du Canada. — La télégraphie sans fil, par H. Simard, prêtre. — Dingoe Dick, conte du Klondyke. — Folle chevauchée. — Feuilletons: Sans Famille; La guerre noire. — Musique: Petite berceuse, par H. Eymieu; L'étoile du matin, polka. — Recettes pour la ménagère. — La chanson des vieux époux, par P. Loti. — Chronique des théâtres. — Le hockey. — Le Courrier de Colette, etc., etc.

No 1145, du 3 avril 1906. — L'Album Universel aux Etats-Unis. — Echange amical. — Chronique. — Echos de la semaine.— La croisade de la Tempérance. — Québec religieux et pittoresque. — La prédication du Carême à Montréal: à Notre-Dame. — Bourbonnais, Ill. — Le défrichement au Canada. — L'honneur des Indiens Chocktaws. — Feuilletons: Sans Famille; La guerre noire. — Musique : Conte vert, valse lente, par Deutsch.—Dans le monde de la musique. — Algésiras.

No 1146, du 10 avril 1906. — Notre Université. — Chronique. — Echos de la semaine. — Croisade de la tempérance. — Le président Roosevelt. — Sport. — A travers la mode. — La prédication du Carême à Montréal: à la Cathédrale. — Nouvelle: Bonne Perrette, par René Bazin. — Petites notes scientifiques. — Deux feuilletons. — Musique: Le petit berger, pastorale; La Consolatrice, valse, etc., etc.

No 1147, du 17 avril 1906. — Une amie de Belgique. — Bibliographie. — Son Excellence Mgr Donato Sbarretti. — Chronique. — Echos de la semaine. — Croisade de la Tempérance. — Monographie de Sainte-Anne de Bellevue. — La prédication du Carême, par Jean Canadien. — Le parler canadien, par Lionel Montal. — La fabrication du sucre d'érable au Canada. — Le paradis des sportsmen. — Feuilletons: Sans Famille; La guerre noire. — Musique : Valse triomphale, par T. Wittmann; Marche d'Idomée, par Mozart. — Nouvelle: L'Algue, par E. Laut. — Poésie: Le manoir héréditaire, par Irma de Charny. — Le mois d'avril, par M. C. d'Agrigente. — Causerie médicale. — Géographie du jeune âge, etc., etc.

No 1148, du 24 avril 1906. — Parlons français. — Bibliographie. — Chronique. — Echos de la semaine. — Croisade de la tempérance. — Sir Henri-Elzéar Taschereau. — La paroisse de Saint-Eustache, P. Q. — Feuilletons: Sans Famille; La guerre noire. — Musique: Chant: Rêves d'avenir, par P. Marinier ; Abendlied, par R. Schumann. — Petites notes scientifiques. — Deux pages humoristiques. — Courrier de Colette. — Dans le monde de la musique, etc., etc.

NOS PAROISSES

Nous avons commencé, la semaine dernière, par Ste Anne de Bellevue, la description monographique de nos paroisses canadiennes. Cette semaine nous donnons St Eustache, aux scènes naturelles si pittoresques et aux souvenirs historiques si touchants. Nous nous proposons de publier aussitôt que notre documentation sera complétée — autant qu'il est désirable qu'elle le soit pour une revue — la monographie de l'Islet, puis de Saint-Jérôme, comté de Terrebonne, de Berthier en haut, etc.

Nous entendons en faire ainsi des différentes paroisses dignes d'intérêt, tant au Canada qu'aux Etats-Unis.

Nos patrons et nos lecteurs en général, qui veulent bien s'intéresser à notre publication et en même temps faire valoir par une publicité gratuite et doublement efficace puisqu'elle s'entend de la plume et de l'image, les avantages naturels de leur localité trouvent dans l'Album un auxiliaire incomparable. Nous leur serons infiniment reconnaissants de tout ce qu'ils voudront bien nous adresser comme documentation ou photographie, à la condition, bien entendu, que tel envoi n'implique pas exclusivement des articles de réclame particulière, mais soit bien de nature à intéresser le public sur la localité qu'il s'agit de faire connaître.

LA DIRECTION

PARLONS FRANÇAIS

L'étude du parler français au Canada et le travail d'épuration qui en découle, devait faire l'une des préoccupations de l'Album Universel. Nous l'annoncions dès le commencement et si nous n'avons pu avant la semaine dernière donner suite à ce dessein, la faute ne doit pas nous en être imputée mais bien à des circonstances incontrôlables.

L'Album Universel nourrit l'ambition d'être lu en bon pays français d'Amérique et d'Outre-mer, et pour cela nous lui voulons un langage aussi soigné que possible.

Les efforts indéniables et couronnés d'un sensible succès dont font preuve les personnes instruites pour corriger leur langage dans le fond comme dans la forme, doivent encourager le journaliste dans la bonne voie. C'est par lui que l'on juge du parler national et avouons-le sans fausse honte, les critiques injustes parfois, mais trop méritées en bien des cas dont les Canadiens-français ont été l'objet, proviennent des fautes de notre langue écrite plutôt que du langage parlé.

"Le corrigeons-nous" lancé déjà depuis plus de cinquante ans par M. Manseau et qui a été contre l'anglicisme et le yankeisme, le cri de guerre de nos écrivains les plus soucieux de bien parler, devrait être en même temps qu'une consigne, un cri de ralliement pour tous ceux qui tiennent une plume française au Canada.

Nous sommes lus à l'étranger beaucoup plus qu'un vain peuple ne le pense et l'on serait surpris du réveil qu'évoque dans l'esprit français tout ce qui touche à la Nouvelle-France.

Le journaliste n'a donc pas l'excuse maintes fois alléguée au temps jadis qu'il écrit la langue canadienne pour des Canadiens. Pour des Canadiens parlant le français, oui, à la bonne heure.

Rien ne saurait nous empêcher de parler et d'écrire un bon français, si nous le voulons sérieusement.

Dunn, Buies, Lusignan, Fréchette, Clapin, Tardivel, Rinfret ont écrit sur le parler français des ouvrages soignés qui se complètent les uns les autres.

Le "Bulletin du Parler Français" de Québec que nous ne saurions trop louer, trop pousser dans nos collèges surtout, publie une série d'articles sur notre langue, son origine, ses emprunts à l'anglais et à l'indien, qui permettra, quand elle sera terminée, de fixer notre langue de telle façon que nous n'ayions pas à en rougir en aucune occasion.

Nos universités ne manqueront pas, sans doute, aussitôt qu'elles le pourront, d'inaugurer des cours de bon parler d'autant plus nécessaires chez nous que, contrairement à ce qui se passe en pays purement français, nous sommes constamment en lutte contre l'envahissement de l'anglicisme et du "slang" américain.

Bref, il nous semble assister à un mouvement de réaction en faveur du bon parler, se faisant sentir dans les classes dirigeantes auxquelles, surtout, on a reproché dernièrement de s'exprimer en un mélange de français et d'anglais simplement déplorable.

Nous venons apporter notre modeste travail à l'édifice philologique que les Français du Canada ont si précieusement conservé depuis les temps de la conquête et qu'il s'agit de maintenir intact et brillant par une retouche continuelle et des restaurations qu'exigent les circonstances où nous vivons.

Notre collaborateur, Lionel Montal, savant professeur de littérature franco-canadienne, a débuté, la semaine dernière, par un article d'introduction au sujet du "Parler canadien" qu'il traitera dans nos colonnes. La connaissance approfondie de cette matière, son style vif et alerte, la note vibrante de patriotisme qu'il sait toucher dans ses écrits, sont la sûre garantie de son succès et du plaisir, mêlé d'instruction, que nos lecteurs goûteront à sa lecture

Nous poursuivons fidèlement — nos lecteurs nous en sauront gré — la tâche entreprise par l'Album, de donner aux familles canadiennes, un journal bien canadien, varié dans le ton et dans les matières traitées. Les services divers que nous voulons organiser ne sont pas encore au complet, mais nous ne perdons pas de temps inutilement; aujourd'hui c'est "Le parler canadien", c'est la monographie de nos paroisses que nous inaugurons. Demain ce sera "La vie des champs" et le chapitre de l'histoire des fondateurs du Canada français.

Bref, l'Album Universel sera, avant longtemps, l'encyclopédie canadienne qu'aucune famille ne pourra se dispenser de recevoir, de lire, de relire et de conserver en collection complète comme l'un des articles les plus utiles et les plus agréables de son patrimoine.

G.O. Beaulieu

Notre Galerie Nationale

Nous donnons comme frontispice de ce numéro de l'Album Universel, un récent portrait de Sir Henri-Elzéar Taschereau, juge en chef de la Cour Suprême du Canada. Plus de deux pages de ce même numéro, étant consacrées au texte ayant trait à la haute personnalité de Sir Henri-Elzéar Taschereau et à sa famille: l'une des plus importantes du Canada. Nous aimons croire que nos lecteurs apprécieront à sa juste valeur ce travail documentaire qui peut, à bon droit, croyons-nous, être considéré comme une importante page historique canadienne. Dans le numéro du 1er mai 1906, nous aurons le plaisir de publier le portrait de Sa Grandeur Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, et de consacrer les notes qu'il convient à cet éminent prince de l'Eglise. Puis, le 8 mai, nous donnerons le portrait de Son Excellence Sir Louis A. Jetté, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, et des notes le concernant. Incidemment, dans l'article ayant trait au représentant de Sa Majesté Edouard VII dans notre province, nous parlerons de sa résidence officielle, Spencer-Wood, et en publierons des photographies très pittoresques, comme l'est du reste toute la banlieue de Québec et de ses environs. Ce faisant, nous sommes assurés de plaire à nos lecteurs, qui, en grand nombre, nous félicitent à propos: et de la galerie nationale et des monographies des paroisses canadiennes que nous publions. Que nos amis en soient persuadés, nous ne négligeons rien pour leur plaire, et pour conserver leur faveur et leur patronage.

BIBLIOGRAPHIE

Nous nous ferons un devoir de rendre compte des livres, brochures, revues, dont on nous enverra deux exemplaires.

"Le Tocsin national" par André Godard. — Librairie Académique Perrin et Cie, éditeurs, 35, Quai des Grands Augustins, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

C'est dans une série de vibrantes scènes d'histoire et de portraits que M. André Godard recherche, en son nouveau livre, "Le Tocsin national", une solution aux angoissants problèmes religieux, sociaux et patriotiques de l'heure présente. Les beautés morales du Moyen-âge et ses atrocités sont évoquées, par exemple, dans les chapitres intitulés : "Saint Bernard et la philosophie religieuse", puis "Les Nuits de Tiffauges". — "La Galerie des Glaces" résume les avantages et les inconvénients de la centralisation monarchique. "L'Enigme de Thermidor" jette une lumière très nouvelle sur le véritable rôle de Robespierre. D'autres chapitres s'intitulent: "la Question Sociale", "l'Imbroglio politique", "Où va la France ?", "La Campagne électorale en 1906". Le titre général du volume, "Le Tocsin national", en résume d'ailleurs la pensée. Donc nul livre n'arrive mieux à son heure, au milieu des incertitudes et des anxiétés de tous les partis, que cette scrupuleuse enquête sur l'état de la France, présentée sous une forme dramatique et vivante qui entraîne à la fois les consciences graves et les imaginations enthousiastes. C'est un nouveau et durable succès assuré à l'auteur de "Brigandes" et du "Positivisme chrétien".

* * * .

Un de nos bons amis de France, qui s'occupe beaucoup du Canada à l'Union Canadienne, auteur d'excellents ouvrages et président du Conseil d'administration de "La Revue Hebdomadaire", Paris, M. Jean Lionnet nous fait part des offres suivantes en faveur des abonnés de l'Album Universel :

"Nous serions disposés à faire à vos lecteurs, s'ils restaient ou devenaient abonnés à votre journal, une remise de cinq francs sur le prix de notre abonnement, ce qui réduirait pour eux à 20 francs au lieu de 25 francs, payables en deux semestres de 10 francs au lieu de 12.50 francs, l'abonnement d'un an à la "Revue Hebdomadaire".

"Vos lecteurs qui désireraient recevoir la "Revue Hebdomadaire" dans ces conditions, bénéficieraient de l'importante prime que nous offrons à nos abonnés et pourraient obtenir "gratuitement pour 26 francs de livres", choisis parmi les oeuvres de nos meilleurs écrivains.

"Nous enverrons aussi très volontiers un numéro spécimen à tous vos lecteurs qui en feront la demande, ainsi que le catalogue des livres que nous offrons en prime."

"La Revue Hebdomadaire", fondée en 1892 par la maison Plon, est une des revues françaises qui ont le plus contribué à faire connaître le mouvement des idées de notre pays à l'étranger, puisqu'elle traite de toutes les actualités sociales, historiques, littéraires et artistiques.

Elle est citée dans le Grand Dictionnaire Allemand, comme la seconde revue de France, après la "Revue des Deux Mondes".

Ainsi, sur versement de 20 francs nos abonnés auront une valeur de 51 francs. Est-il plus belle prime que celle-là ?

L'adresse de "La Revue Hebdomadaire" est : 8 Garancière, 6e, Paris.

Pour bénéficier de cette offre, il faudra, en outre du prix d'abonnement réduit, adresser un certificat d'abonnement à l'Album— tel que dit ci-dessus.

* * *

Pour remplacer le petit catéchisme

Le "Cosmos" rend compte de l'ouvrage de M. Paul Doumer, "Livre de mes fils", dont on a voulu faire pas mal de bruit en France et ici. Sûrement, l'intention de l'auteur est bonne, louable, et il faut lui savoir gré de n'avoir pas jeté l'injure à la face de l'Eglise et des fidèles, comme le font la plupart de ses congénères en sectarisme.

Voici donc ce qu'en dit notre confrère français :

"Le "Livre de mes fils", dit-il est un abrégé de morale pratique. C'est une sorte de catéchisme laïque assez développé, qui prône et enseigne les vertus que doit pratiquer un bon citoyen du XXe siècle: aimer le travail, savoir sacrifier ses intérêts à ceux de la patrie, remplir les devoirs de fils, d'époux, de père et de citoyen.

Après avoir développé sa thèse, qui, pour n'être ni nouvelle ni exposée d'une façon très originale, n'en reste pas moins d'une grande vérité, l'auteur la résume sous forme d'aphorismes: Sache vouloir. — Fais ce que dois. — Sois courageux.

Le catéchisme nous donne ces renseignements plus complètement et avec plus d'autorité; surtout il nous apprend nos devoirs envers Dieu, d'où découlent tous les autres.

Sachons gré à l'auteur de ce traité morale laïque de l'avoir offert aux jeunes gens ; il prêche la dignité de la vie, conseille la tolérance et exalte le patriotisme. Les nouvelles générations qui n'apprennent pas le catéchisme et qui n'ont pas lu Plutarque ou Epictète ni traduit le "De viris" y trouveront quelque nouveauté.

ERRATUM — Un accident de presse, survenu au cours d'un tirage de nuit, fait lire : "d'avenir", au lieu de Rêves d'avenir, titre de la chanson de Paul Marinier. Nous rectifions cette erreur, pour la gouverne de ceux de nos lecteurs qui la constateraient dans ce numéro.

CHRONIQUE

En Angleterre Le bill de l'Instruction Publique a été adopté par les Communes, en première délibération, après un long débat. Les personnages les plus en vue du gouvernement et de l'opposition ont pris part à la discussion.

Le bill est repoussé, à cause d'importants détails, par l'épiscopat catholique qui, d'après les dépêches de la presse associée, serait décidé à le combattre par tous les moyens en son pouvoir, parlementaires et extra-parlementaires.

NN. SS. les évêques catholiques du Royaume-Uni se réuniraient comme en un concile national pour préparer un plan de campagne à cette intention, sous la présidence du richissime duc de Norfolk que l'on considère, pour son zèle et sa haute situation sociale, comme le chef de ses coréligionnaires. Dans toutes les grandes villes une protestation énergique se fera entendre pour empêcher que le bill ne devienne loi.

La hiérarchie catholique est d'ailleurs secondée dans ce mouvement par un nombreux clergé protestant qui trouve non suffisantes les clauses du projet de loi relatives à l'enseignement religieux dans les écoles.

A ce propos, M. Walter Runcimann député ministériel, a déclaré à une assemblée publique que si le lord archevêque de Canterbury se servait de son influence à la Chambre des Lords pour faire rejeter le bill, cette Chambre en serait ébranlée jusque dans ses bases et que le DISESTABLISHMENT deviendrait inévitable, ce qui signifierait quelque chose comme la laïcisation de l'église anglicane ou église d'Etat en Angleterre.

On peut juger par l'attitude des clergés anglais de la gravité de la situation. De parlement en parlement on remet cette terrible affaire qu'est, dans tout pays chrétien, la question de l'instruction confessionnelle où se mêlent et se heurtent tant de convictions sincères, tant de préjugés invétérés, tant d'intérêts variés et divergents, bien de nature à bouleverser la paix intérieure des populations.

Mais la nécessité d'une réforme sérieuse a fini par s'imposer dans la métropole et le gouvernement libéral se croyant tenu en honneur de racheter une parole qui remonte à Gladstone, en est venu à un moyen terme: il ne veut pas rendre obligatoire, dans les écoles, l'enseignement religieux, mais il veut qu'il soit relativement libre sous de certaines réserves.

En effet, en vertu du nouveau projet de loi, l'instruction religieuse pourrait être donnée, deux matins par semaine, dans les écoles non subventionnées qui seront placées sous le contrôle des autorités scolaires, mais non par le personnel régulier de ces écoles — sans doute alors par le personnel religieux des paroisses — et les frais de cet enseignement ne seraient pas à la charge des contribuables, en général, mais des parents de chaque élève. L'assistance à ces leçons ne serait pas obligatoire, comme nous l'avons dit déjà.

Il est facile de voir que l'opposition au projet de loi vient de ce qu'il ne consacre pas assez fortement le principe de l'obligation dans l'enseignement religieux de la jeunesse.

Il ne s'agit pas, bien entendu, dans la croyante Angleterre, d'exclure l'enseignement religieux et de le reléguer de gré ou de force à la sacristie, mais les libéraux les plus avancés le veulent non obligatoire et limité à de certaines heures précises. On va voir comment le plus sage et le plus calme des parlements du monde va se tirer cette vieille et grosse épine du pied.

* * *

Les défenseurs en titre du trône et de l'autel anglais, non le roi et sa cour, il va sans dire, mais ceux qui sont plus royaliste que Sa Majesté et plus fermes croyants que le chef de la hiérarchie anglaise, ont fait bien des potins au sujet du mariage de la princesse Ena à un roi catholique et par la même de la nécessité de sa conversion au catholicisme. Ils ont adressé pétition sur pétition à Edouard VII pour le supplier d'empêcher ce scandale qui allait mettre en danger l'église anglicane déjà si peu soucieuse des lamentations de la Société de la Réforme Protestante. Le roi a fait la sourde oreille à toutes ces protestations dont il connaissait, sans doute, la discutable sincérité. Mais, au moment où le mariage est affaire bien décidée, où rien du côté de l'Espagne et du Vatican, ne saurait l'ajourner ou même le briser tout à fait, il a fait savoir à ces aviseurs complaisants mais peu gracieux, que d'après un vieux statut de George III les prérogatives du roi concernant le mariage des membres de la famille royale ne peuvent s'exercer dans le cas du mariage de princesses à des étrangers. On imagine la tête qu'ont dû faire, à cette nouvelle, les défenseurs sans titre de l'intégrité des pouvoirs royaux d'Edouard VIII, à la fois roi, pontife et gardien de l'honneur protestant dans la famille royale.

En France Les nouvelles sont aux grèves, les unes toujours plus graves que les autres, montrant combien sont troublées, mêlées, bouleversées de fond en comble dans ce grand et noble pays les notions les plus rudimentaires de l'organisation sociale et économique. Grèves des marins en révolte contre l'autorité, grèves des ports de commerce, qui ont ruiné Marseille pour de longues années et qui tiennent le Hâvre dans un état de stagnation désespérant — toujours et partout, bien entendu, au profit du commerce, des industries, des armements étrangers et hostiles —; grève des charbonniers, et maintenant sait-on à quel arrêt systématique, organisé, de tout travail on vient d'en arriver? L'événement est inouï dans l'histoire moderne: les employés des postes, ce qui veut dire aussi du télégraphe et du téléphone viennent de décider la grève, au nombre de milliers d'entre eux. N'est-il pas jusqu'aux petits porteurs de messages télégraphiques qui sont de la partie? Quel capharnaüm ça doit être que le grand Paris sans service postal régulier!

Et sait-on la raison de cette cessation violente d'un travail essentiel à la vie nationale? C'est que le gouvernement français refuse de reconnaître la syndication des employés publics.

En vertu d'une loi, toute corporation de métier, de profession, tout état quelconque, commercial ou industriel, peut se syndiquer et alors débattre envers et contre tous ses intérêts, si cela lui convient, cesser son travail et dans ce cas il a droit à la protection de l'Etat. Sont exceptés de cette législation bienfaisante, qui est en train de ruiner le plus beau pays du monde, avec, d'ailleurs, d'autres législations aussi libertaires, aussi fraternelles, aussi égalitaires, les employés civils, les ronds de cuir de toute catégorie, touchant un traitement régulier. Or, instituteurs et salariés des postes, télégraphes et téléphones, poussés par les agitateurs sans patrie et sans vergogne, stimulés par l'exemple des travailleurs de ports militaires qu'encourageait Pelletan, veulent rappeler leur parole jurée à Sarrien et Cie, à Briand surtout qui a reconnu aux employés de l'Etat le droit à la grève contre l'Etat. Et pardi! en France, on est logique: l'employé est l'égal de l'employeur; pourquoi travaillerait-il pour l'Etat plus que pour le vulgaire capitaliste, si le coeur ne lui en dit pas et surtout, s'il se sent soutenu dans des revendications insoutenables par le Bloc, maître de l'Etat?

Mais toutes ces grèves récentes ne sont rien; ce ne sont que des amorces en avance de la grande grève générale de toutes les unions, de tous les travailleurs qui sera déclarée en juin ou juillet prochain. N'est-il pas de simple justice rétributive que les grands principes de la Révolution mènent à leur conséquence pratique ultime; on y arrive bientôt, si on n'y est pas déjà rendu. Mais la Révolution se ruera, cette fois, contre les bons bourgeois qui n'ont cessé de l'encourager contre les nobles et le clergé. A chacun le tour, n'est-ce pas? A qui les milliards ? Plus aux Religieux ni aux Petites Soeurs des pauvres sûrement.

Lorsque le travail, tout le travail sera soulevé contre le capital contre la propriété, on saura bien à qui s'adresser pour le partage des bien de la collectivité.

* * *

Le cabinet Sarrien qui en a par dessus les épaules de toutes ces grèves, de tous ces procès de religieux, de militaires et d'antimilitaristes, s'est rendu au mot d'ordre de Clémenceau. Il va renoncer à l'inventaire des chandeliers, de chasubles et des vieilles banquettes pour épargner sa maréchaussée qui prise peu le coup de fourche des paysans et sa troupe qui ne voulait plus marcher.

Cet acte de sagesse parti d'une crainte très salutaire, est-il la fin d'une équippée qui serait jugée simplement grotesque si elle n'eut pas amené l'effusion du sang français, ou bien, doit-on le considérer comme l'ajournement de haines et de vengeances d'autant plus sauvages qu'elles auront été contenues quelque temps, avant l'élection générale?

L'opinion semble bien partagée là-dessus et de bons radicaux passionnés plus de la gamelle que des reliques, proclament la république en danger — la république de leur ventre au moins — si on persiste à provoquer le sentiment catholique des populations. Ils n'admettent pas que la France soit catholique, ait retenu sa foi d'antan, mais ils ne peuvent nier que les populations tiennent à leurs vieilles églises, à leur bon curé, aux oeuvres de charité de leur paroisse. Et s'il fallait que pour l'amour, tout platonique, de toutes ces blagues de la cagoterie dont on sait se moquer si librement, on exposât l'assiette au beurre! Dame, ça pourrait être sérieux ! De la prudence, petits Frères, petit Père Combe: tous n'ont pas encore mis la main au plat.

* * *

La campagne électorale bat son plein, il va sans dire, puisque c'est le 6 mai qu'elle sera couronnée du scrutin général.

La presse parle beaucoup de M. Ribot et de l'organisation qu'il aurait réussi à compléter dans les rangs de toutes les oppositions, réunies, dit-on, en un seul groupe d'antiministériels.

On résume le programme de M. Ribot dans les quelques lignes suivantes :

Il se propose de faire de véritables citoyens républicains, au lieu d'esclaves de l'administration et de petits despotes bureaucrates, tels que les hommes qui sont maintenant en fonction et qui prétendent disposer de la France de la même façon que l'ont fait Louis XIV et Napoléon, avec cette différence qu'ils ont tous les défauts de ces souverains sans en avoir les grandes qualités.

M. Ribot admet que, pour transformer la moyenne des électeurs français en citoyens indépendants et pensants tels que les électeurs américains, il faut entreprendre une tâche herculéenne, parce que le grand mal de la république française est dans sa routine administrative, force servile de coutumes et de despotisme. Il dit que cette réforme sera la plus difficile à accomplir, mais il ajoute qu'elle est d'une nécessité vitale, car sans elle la république française ne sera qu'un nom creux.

Une autre partie du programme de l'opposition est la reconciliation des différents religieux, par des concessions sur l'application de la loi de séparation.

M. Ribot est également l'adversaire de la loi ruineuse des pensions ouvrières. Il dit que l'époque la plus intéressante de la vie d'un homme n'est pas à soixante ans, mais à vingt-quatre, le moment où l'homme pense à se marier. Le chef des progressistes annonce qu'à cette époque critique, un remaniement des salaires, tel qu'il le propose, permettrait à chaque jeune ouvrier de France de posséder une maison, un lopin de terre, un jardin de fleurs et un carré de légumes.

M. Ribot s'est également fortement prononcé contre l'impôt sur le revenu, qui, dit-il, n'est qu'un inventaire inquisitorial, non seulement dans les églises, mais dans toutes les familles de France.

La campagne, ainsi ouverte par M. Ribot, promet d'être la plus animée depuis l'époque du boulangisme, car cet homme d'Etat, a, d'une main de maître, organisé la campagne de l'opposition avec une minutie qui n'a jamais été égalée par aucun des partis qui ont combattu le gouvernement qui, depuis la chute de l'empire, a toujours pu diriger les élections un peu comme il lui a plu.

En Russie La grosse question de l'emprunt russe vient d'être réglée en faveur du parti de Witte: l'emprunt de $400,000,000 jugé nécessaire par ce dernier sera pris par la France et l'Autriche à des conditions acceptables. Les ennemis du Premier l'attendaient à ce tournant de son administration et se flattaient d'en venir plus facilement à bout sur le terrain financier que sur tout autre terrain, car la grosse finance juive se compte maîtresse de l'Empire des Czars. Sa perfide campagne de presse contre le ministre avait été arrangée pour ruiner son crédit politique auprès du peuple aussi bien qu'auprès de son souverain, parce qu'il n'avait pas consenti à se livrer tout entier aux mains des boursicotiers israëlites.

Le gouvernement français a tenu ferme contre toutes les cajoleries et son encouragement aux banquiers français a eu pour résultat d'assurer $230,000,000 aux preneurs de France, le reste étant laissé aux autres pays parmi lesquels l'Autriche vient au premier rang. On s'accorde à dire que ce succès, venant avec la victoire du parti constitutionnel démocrate, assure le triomphe de de Witte contre tous ses nombreux ennemis.

La Douma — ou assemblée nationale russe — qui vient d'être élue se réunira bientôt et à cette occasion, on ne manque pas de prédire, dans la presse associée, toutes sortes de complications qui mettraient fin au régime représentatif.

Qu'il y ait des tiraillements, comme au début de tout régime nouveau, la chose est bien possible. Mais la manière dont les élections se sont faites et le choix des députés pris parmi les meilleurs éléments ne font augurer que de bonnes choses du premier parlement russe.

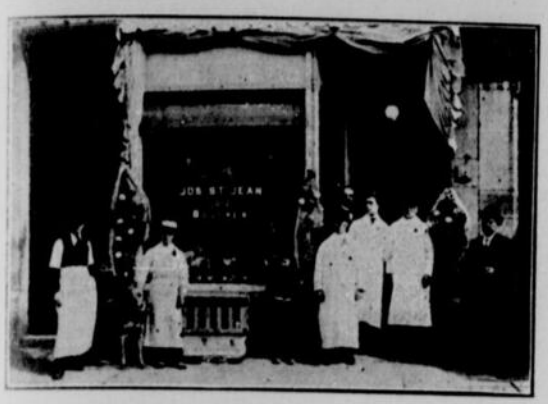
En Italie Enfin le Vésuve s'est refroidi et la région de Naples si terriblement éprouvée a commencé à respirer. Le désastre est incalculable à tous les points de vue: quoique n'égalant pas celui de Pompei, en l'an 79 de notre ère, il est plus étendu que ceux de 1631 et 1872.

On a trouvé jusqu'à présent 800 cadavres; des centaines de maisons sont renversées et on estime à $80,000,000 le montant des dommages éprouvés.

Les échos de la semaine

Le temps pascal

LE printemps, le véritable, celui qui met des bourgeons aux arbres, de la belle lumière au ciel, et, dans nos coeurs un regain de vie et d'espérance, ce printemps-là date de Pâques au Canada. A Pâques fleuries, les rameaux embaumés d'encens entrent dans nos demeures; puis, la se-



Une boucherie montréalaise, décorée de fleurs à l'occasion de Pâques.

maine sainte s'écoule dans le recueillement; les bonnes cloches, qui sonnent les joies et les peines de ce monde, vont à Rome, en reviennent; et, c'est la Résurrection, le dimanche de Pâques. Les fraîches toilettes que l'on étrenne sortent, on s'aborde en souriant, le Christ est ressuscité. L'Eglise, en bonne mère, qu'aiment profondément ses fils soumis, a réconforté nos coeurs. Nous avons rempli nos devoirs envers elle, le monde nous semble meilleur, il fait bon vivre. La période quadragésimale de mortification nous a rappelé aux justes exigences de la réalité chrétienne, nous avons fait l'inventaire de nos fautes, en avons demandé pardon à Dieu, repentants, et décidés à faire mieux en l'avenir. Pâques nous retrouve donc avec de bonnes intentions, prêts aux élans de liesse que la nature rajeunie offre à tous. Qu'elle est belle cette pratique du temps pascal, lorsque fidèlement observée! combien de bonheur ne promet-elle pas aux coeurs simples, aimant la droiture et le bien. Tenez, amis lecteurs, laissez-nous vous citer à ce sujet une page du R. P. Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes. Elle vous impressionnera comme il faut, nous n'en doutons pas :

La pratique de ce saint temps — le temps pascal, dit le révérend abbé, — se résume dans la joie spirituelle qu'il doit produire chez les âmes ressuscitées avec Jésus-Christ, joie qui est un avant-goût du bonheur éternel, et que le chrétien doit désormais maintenir en lui, cherchant toujours plus ardemment la Vie qui est dans notre divin Chef, et fuyant avec une énergie constante la mort, fille du péché. Durant la période qui a précédé, il nous a fallu nous affliger, pleurer nos fautes, nous livrer à l'expiation, suivre Jésus jusqu'au Calvaire ; la sainte Eglise nous impose maintenant de nous réjouir. Elle-même a banni toutes ses tristesses; elle ne gémit plus comme la colombe; elle chante comme l'Epouse qui a recouvré l'Epoux.

Afin de rendre ce sentiment de joie pascale plus universel, elle s'est accommodée à la faiblesse de ses enfants. Après leur avoir rappelé la nécessité de l'expiation, elle a concentré toute la vigueur de la pénitence chrétienne dans les quarante jours qui viennent de s'écouler; et tout à coup, rendant la liberté à nos corps en même temps qu'aux sentiments de notre âme, elle nous a fait aborder à une région où il n'y a plus qu'allégresse, lumière et vie, où tout est joie, calme, douceurs et espérance d'immortalité.

N'est-ce pas que c'est beau, vrai, et bien senti? L'âme populaire le comprend tellement, qu'un air de fête se répand sur villes et villages dès les premières envolées des carillons de Pâques. C'est alors qu'à Montréal, grâce aux jolis étalages des fleuristes, nous voyons les premières merveilles florales du renouveau, fleurs qui, peu ou prou fleurant l'oeillet, vont jeter en nos foyers une fraîche note de poésie aimée; jusqu'à l'étal du boucher, de l'épicier, qui, alors, se pare d'ornements dignes d'une modiste, mêlant le lis et la rose, piquant la violette sur un gigot, la pivoine au coin des vitrines. C'est charmant, simple, inoubliable, attendu. Et l'on va à ses affaires l'âme sereine, le coeur plus gai, désirant les prochaines vacances à la campagne. Déjà l'on songe aux fleurettes qui s'épanouissent sous bois, et les vers suivants, "Fleurs de Pâques" d'André Theuriet, presque intuitivement montent aux lèvres :

Les champs ont reverdi. Salut, fleurs paysannes,
Que le soleil de mars répand dans les sentiers :
Narcisses, jolis-bois, chatons de noisetiers,
Tout découpés à jour comme des filigranes !
Je vous respire, et mon village est devant moi :
—Les cloches aux voix d'or chantent Pâque fleurie,
Les rameaux, agités par la foule qui prie,
Mettent un frisson vert dans l'église en émoi.

Je revois le pupitre où le chantre en lunettes
Rythme les temps du psaume avec son nez vermeil,
Et les enfants de choeur, rouges, dans le soleil
Qui tombe d'un vitrail où jasent des fauvettes.

Fauvettes d'Amérique, rossignols canadiens, robins à gorge écarlate, vous emporteriez loin notre rêve sur vos ailes innocentes, si nous vous l'abandonnions. Hélas! la réalité nous appelle, et les échos de la semaine aussi.

* * *

Une victime du progrès

LE Samedi-Saint, comme nous passions rue St Laurent, près de la rue Dorchester, nous entendîmes un cri inoubliable, cri d'agonie qui serre le coeur, qui remue toutes les fibres du citadin blasé sur les bruits de la rue. Devant nous un tramway s'arrêtait, une foule l'entourait, et de dessous l'on retirait le corps ensanglanté d'un bambin de cinq ans, le jeune Simon Bloumer, fils d'un négociant du voisinage. L'horrible et banal fait divers de l'écrabouillement d'une cellule sociale, venait de se renouveler sur la voie publique. La mère de la malheureuse petite victime accourait échevelée, le regard fou de douleur. Une émotion profonde était peinte sur le visage de tous les assistants de cette triste scène. Puis, le flot humain s'écoula, tandis que le jeune Bloumer agonisait à l'hôpital Général. Quant à nous, nous allâmes notre chemin, maugréant contre le progrès qui, ainsi, fait d'innombrables victimes. Nous tenons beaucoup au progrès, cependant nous le lâchons toutes les fois qu'il compromet la sécurité des citoyens. Même, nous croyons que certains progrès ont été plus vite que d'autres, et qu'il y a encore beaucoup à faire dans les villes pour éviter la mort de ceux qui, somme toute, ont autant et plus de droits à traverser les rues que les voitures destinées au transport des passagers, ou aux charrois quelconques. Car enfin, les rues sont avant tout faites pour les piétons, et qu'un véhicule aille vite ou lentement il ne doit absolument pas les écraser. Ce problème de la sécurité du pubic qui marche, et du confort des passagers des véhicules urbains: tramways, autos, carrosses, etc., ne sera résolu convenablement que le jour ou des avenues spéciales seront percées dans les villes, permettant des voies de niveaux différents, et distinctes pour chaque genre de locomotion. Cela se fera, rien n'est impossible à l'homme dans ce domaine, mais d'ici là il y aura beaucoup trop de victimes, comme cet innocent petit Bloumer dont le cri de mort vibre encore à nos oreilles. Hélas!

Le jeune Simon Bloumer, tué sur la voie publique.

* * *

Au pays du charbon

C'ETAIT à prévoir, l'effervescence qui se manifeste depuis quelque temps parmi les mineurs d'anthracite de la Pensylvanie, a subitement tourné au drame, la semaine dernière. De copieuses libations aidant et étant donné l'esprit de révolte de certains mineurs étrangers, une échauffourée est survenue entre ces derniers et la police locale. A Windber, où les choses se sont passées, trois mineurs ont été tués par la force armée et un grand nombre d'autres ont été blessés. Du coup, l'élément ouvrier a voulu voir en cette répression énergique une manoeuvre favorable aux patrons. C'est dire que la situation se fait plus grave au pays de l'anthracite. Ce n'était pourtant pas ce qu'il fallait pour régler les différends dont nous avons parlé dans nos précédents échos.

L'Ile Sainte-Hélène

IL ne s'agit pas de celle de Napoléon, plus tard prison des Boers. Non, c'est de la nôtre, si attrayante, que nous parlons, de celle qui, située en face de Montréal, dès le mois de mai, les jours fériés, attire les foules laborieuses à la recherche du plein air vivifiant, et des promenades ombreuses. On ne l'ignore pas, le conseil de ville de Montréal demande au gouvernement fédéral que toute l'île Ste Hélène appartienne prochainement à notre métropole. Laquelle, en disposerait en faveur du peuple, pour en faire un parc de premier ordre, d'accès facile, et dont la nécessité se fait de plus en plus sentir. Or, ne voilà-t-il pas que des industriels, trop bien avisés, désirent la convertir, cette île, en terrain d'exposition! Certes l'exposition de nos produits a du bon, mais par amour du peuple qu'on veuille bien chercher ailleurs l'emplacement qu'elle occupera. Quant à l'île Ste Hélène, réclamée par la ville pour le délassement de sa population, elle devra ne servir qu'à cette fin. On ferait bien de se pénétrer de cette idée, et de respecter les droits de l'ouvrier, qui, non sans raison, veut pouvoir se promener sans avoir toujours l'ombre des usines sous le nez.

* * *

Feu Edmond de Nevers

EN la personne d'Edmond de Nevers, avocat, journaliste de carrière, et littérateur de grand talent, mort ces jours derniers à Central Falls, R. I., à l'âge de quarante-deux ans, les lettres canadiennes font une perte très considérable. L'auteur de "L'âme américaine", et de "L'avenir des Canadiens-français" ainsi que de beaucoup de brillants articles, qui vient de disparaître, était une de nos intelligences les mieux douées, un des jeunes sur lesquels reposent maintes espérances réconfortantes pour notre race. Justement apprécié en France, où les lettrés sont si difficiles, ayant par ses oeuvres mérité des éloges de MM. Hanotaux et Brunetière, feu Edmond de Nevers avait tenu bien haut l'étendard de notre patrie. Honneur lui en soit rendu. Son oeuvre durera, et c'est parce que nous le savons, parce que nous déplorons qu'Edmond de Nevers ait été fauché à la fleur de l'âge, qu'ému nous offrons nos plus sympathiques condoléances à sa famille, en notre nom et à celui de cette revue.

* * *

Par amour du métier

UN proverbe que je ne vous apprends pas, dit: "pour être bon forgeron il faut beaucoup forger". M. G. W. Stephens, major de notre milice, député provincial du quartier St Laurent de Montréal, riche, et... très sérieux, voudrait-il nous faire croire que pour disserter de prisons il faille y avoir séjourné? Nous serions tenté de le supposer en lisant un article de ce Monsieur, écrit dans un français douteux, et où M. Stephens nous narre ses trois heures d'incarcération volontaire dans la prison de Montréal, dont il voulait pénétrer les mystères. Serait-ce que M. Stephens nous la fait à la facétie? Il ne faut jurer de rien. Si donc nous ne craignions de froisser ce trop consciencieux législateur, nous lui conseillerions de revêtir le costume d'un grand chef indien, de villégiaturer ainsi accoutré dans l'une des réserves de nos sauvages, puis, dans une langue savoureuse, de venir nous conter ses impressions. Qui sait, c'est peut-être nous qui ne comprenons pas le proverbe cité ci-dessus ? M. Stephens veut être bon député, il le sera, il l'est... doivent penser les citoyens qui l'ont envoyé au Parlement de Québec.

Un coin de serre, pleine des lis que nous aimons tant, surtout à Pâques.

L. d'ORNANO.

CROISADE DE LA TEMPERANCE

Texte publié sous les auspices d'un comité d'ecclésiastiques désignés par Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal

Dans le mouvement antialcoolique, il y a progrès constant.

Ce progrès se remarque à plusieurs phénomènes d'ordre différent.

* * *

En premier lieu, signalons la part très active que prennent dans la lutte nos société catholiques et nationales.

Et ici, nous tenons à signaler, avec une mention d'honneur, la belle conférence donnée il y a déjà quelques semaines, à la salle Stanley, par le Dr Eugène St Jacques, sous les auspices des Artisans Canadiens de la paroise de la cathédrale. Mgr l'archevêque et Mgr Racicot, ainsi que plusieurs prêtres de l'archevêché, assistaient à cette réunion. L'auditoire, très nombreux, a été vivement frappé par la démonstration scientifique des terribles ravages de l'alcool sur tout l'organisme; démonstration savamment présentée par la parole éloquente et persuasive du conférencier qui n'en est plus à ses premiers succès, et par une grande abondance de projections lumineuses recueillies avec soin. Ces clichés ont été fournis par M. l'abbé Tranchemontagne, de la paroisse Saint-Jacques, un apôtre de vieille date de la tempérance.

Mgr Bruchési a clos la réunion. Dans une vibrante allocution, il a loué l'initiative prise par la Société des Artisans, et formé le voeu ardent de voir toutes nos associations imiter cet exemple de zèle patriotique et religieux.

* * *

En second lieu, nous ne ferons que mentionner un autre appoint apporté ces jours-ci, avec un ensemble imposant, à la cause de la tempérance.

Presque tous les journaux de Montréal ont profité de l'occasion qui leur en était offerte par l'horrible crime de la Côte Saint-Paul, pour mettre leurs lecteurs en garde contre les dangers de l'alcoolisme et de l'ivrognerie, au point de vue spécial de la criminalité.

En effet, dans les conditions stupéfiantes où cet inqualifiable assassinat a été commis, il ne saurait s'expliquer autrement que par un abus invétéré du poison alcoolique. Sous l'assassin de la pauvre enfant martyrisée, la justice découvrira certainement un ivrogne.

Il n'y a que l'alcoolisme pour abrutir ainsi un être humain. L'alcoolisme, ne cessons jamais de le redire, atteint l'âme elle-même et la déprime étrangement. Il voile l'intelligence et il déchaîne la bête humaine.

Comment cela ?

L'alcoolisme ne se contente pas de pénétrer les tissus et de dévorer les organes, lisons-nous dans une revue médicale. Il s'attaque au cerveau. Il le ravage lentement, et, par le cerveau, il atteint l'intelligence. Tous les médecins qui ont étudié la question sont d'accord pour constater que l'abus de l'alcool entraîne à la longue une formidable déchéance intellectuelle.

Cette déchéance peut être moins sensible évidemment quand l'abus n'est pas considérable. Elle arrive au gâtisme, à la frénésie et à une épouvantable perversion, quand l'excès prend des proportions exhorbitantes.

Ne trouve-t-on pas dans ces lignes le secret du crime affreux dont nous parlons?

Et comme ils ont eu raison les journalistes de l'attribuer à l'alcool, et de s'employer à combattre le fléau de l'intempérance au nom de la sécurité publique et de l'honneur national.

* * *

Enfin, il semble bien que nos édiles vont nous prêter aussi un concours efficace.

La question posée par l'échevin Gallery à la commission de police, au sujet des liqueurs frelatées, amènera probablement une inspection rigide des boissons alcooliques et diminuera dans une bonne mesure les ravages de l'intempérance. Car si l'alcool pur est déjà un si grand mal, que penser d'un alcool vicié?

On annonce que les avocats de la ville ont été chargés de rechercher s'il existe à Montréal des inspecteurs des boissons alcooliques vendues dans les hôtels, les cabarets et les magasins; d'étudier si la cité a juridiction pour nommer tels inspecteurs; et enfin, si la ville n'a pas cette juridiction, qui la possède.

"Il faut qu'un mouvment sérieux se fasse en ce sens, disait Maître Ethier, ces jours passés. Nous sommes déjà en pourparlers avec les autorités du Bureau de Santé de Montréal et du gouvernement provincial. Cette inspection est nécessaire pour protéger la santé publique. Nous avons le droit de faire inspecter les denrées alimentaires, pourquoi n'aurions-nous pas celui de faire inspecter les boissons? Cela nous permettrait, dans tous les cas, de faire cesser bien des abus".

Oui assurément! Et cela amènerait aussi, sans doute, la fermeture de beaucoup de buvettes, qui ne parviennent à vivre qu'à force de falsifications.

La prohibition mitigée

La lutte contre l'alcoolisme doit se faire surtout par la persuasion. Sans doute, dans une large mesure, les lois peuvent aider à la réforme générale dont notre peuple a besoin. Mais il semble bien que c'est à convaincre encore plus qu'à contraindre nos compatriotes que nous devions nous employer.

"L'alcolisme, voilà l'ennemi", écrivait dans la dernière livraison de la "Vérité" de Québec le vigoureux polémiste que fut toujours M. Chicoyne, l'ancien député de Wolfe. Et il donnait, à la suite de ce mot, au journal québecois un article calme et fort comme tout ce qui tombe de sa plume.

En fait de prohibition explique-t-il fort heureusement, nous ne pouvons pas "tout", mais "tous" nous pouvons quelque chose: "Tous pouvons".

Comme nous devons, dans cette page de la Croisade de la Tempérance, revenir périodiquement à la charge sur le même sujet et que, à la longue, la même plume et le même style finissent par être monotones, on nous saura gré de citer textuellement l'argumentation de fait élaborée par M. J.-A. Chicoyne.

"On a déjà beaucoup écrit et discouru sur le problème de la prohibition. Une foule d'hommes marquants, d'ailleurs sincères et bien intentionnés, ont pensé que cette réforme comportait le grand remède au mal de l'alcoolisme. On se rappelle le vote populaire qui fut pris à ce sujet, le 29 septembre 1898. L'un des résultats de ce plébiscite fut de convaincre plusieurs de ses instigateurs qu'ils s'étaient lancés à la conquête d'une splendide utopie.

Je ne prétends pas que cette utopie doive à jamais rester irréalisable: personne ne saurait prévoir l'évolution qui peut s'effectuer dans les goûts et les habitudes de notre peuple. Mais avant que le Parlement soit en état de passer une loi effective pour supprimer la fabrication, la vente et partant l'usage des boissons enivrantes, il faudra des années de travail héroïque pour faire d'abord passer la tempérance dans les moeurs et lui permettre d'y dominer en maîtresse.

De sorte qu'en attendant cette ère bénie, après laquelle il est bien permis de soupirer, l'une des méthodes les plus pratiques c'est encore de recourir à l'abstinence; c'est de n'épargner ni peines, ni sacrifices pour en généraliser l'adoption chez toutes les classes et dans tous les milieux.

Je viens d'évoquer le souvenir d'un fameux plébiscite qui, dans le temps, nous a valu une agitation peu profitable et des discussions assez souvent oiseuses. On doit néanmoins reconnaître, en justice, qu'il a rendu quelques services. Je sais personnellement qu'il a produit un effet salutaire dans une paroisse des Bois-Francs, où il a eu un épilogue digne d'une mention plus longue et plus complète.

Cette localité recevait, quelques jours avant la date du scrutin, la visite accidentelle d'un personnage éminemment respectable et doué de talents oratoires peu ordinaires. C'était un partisan convaincu de la prohibition. On lui fournit l'occasion d'adresser la parole en public, ce qu'il fit en créant une impression d'autant plus profonde, et surtout durable, qu'il était parent de quelques habitants très influents de la municipalité. La votation eut un résultat qui n'avait guère été prévu quelques semaines auparavant. En ouvrant l'urne on n'y trouva qu'un petit nombre de bulletins négatifs.

Cet événement ne manqua pas d'être vivement commenté et, en particulier, au prône du dimanche suivant. Le curé, qui avait à déplorer de fréquents désordres provoqués par l'ivrognerie, ne perdit pas l'avantage qui lui était offert de donner une leçon.

Vous venez, dit-il, d'exprimer par vos votes un louable désir, celui de voir disparaître la source de bien des maux. Je ne puis qu'applaudir à vos bonnes intentions; mais je persiste à croire qu'une prohibition bien ordonnée devrait commencer par vous-mêmes. Tout en voulant prohiber l'alcool dans le Canada tout entier, pourquoi ne pas débuter par le prohiber dans vos demeures, vos amusements, vos réunions d'amis et dans vos fêtes? Je propose donc l'enrôlement de ceux qui approuvent cette idée.

Le maire, un type de citoyen sans reproches et un homme de caractère, fut le premier à s'inscrire. Le tableau ne cessa de se grossir et la prohibition fit son chemin: si bien que le pernicieux liquide ne figura guère durant les réjouissances du Nouvel An.

Un incident public se produisit bientôt qui devait accentuer les progrès de l'oeuvre. A la réunion du conseil municipal de février 1899, il était procédé à l'élection ou plutôt à la réélection du maire. Avant de lever la séance ce digne magistrat informa les conseillers qu'il se voyait obligé de rompre avec la coutume établie depuis longtemps, et qui voulait que le nouvel élu fit les honneurs de sa charge en allant passer quelques instants à l'auberge avec ses collègues. Ce fut le signal d'un courant hostile à cette buvette dont la raison d'être n'était pas apparente tant s'en fallait.

La licence fut refusée au mois d'avril, l'hôtelier ayant toutefois continué à tenir une maison de tempérance et se livrant à une autre industrie qui, de son propre aveu, lui rapporte autant d'argent que la vente des spiritueux, sans compter le bonheur qu'il éprouve de ne plus élever sa petite famille dans l'atmosphère du cabaret. L'effet moral du nouveau régime fut excellent et une enquête judicieuse, faite au bout de quelque temps, constatait une économie claire et certaine de dix mille dollars par année pour la paroisse. On avait donc coupé court à une dépense inutile qui pesait lourdement sur une population encore peu fortunée. C'était un odieux tribut que l'ennemi trouvait le tour de se faire payer, sans trop rencontrer de murmures malheureusement.

Pas besoin d'argumenter longuement pour prouver le mal produit par la multiplication des licences. Et celui qui se sent la force de faire plus que d'être tempérant et même abstinent, ne pourrait mieux s'employer qu'à faire réduire le nombre des débits de boissons.

L'alcool trouve un fidèle allié dans une passion très regrettable; mais son meilleur agent, son suppôt le plus actif, c'est en somme la soif de l'or, l'"auri sacra fames". Or, en ayant moins de gens intéressés pécuniairement dans la vente et la consommation de cette substance de malheur, il est évident que ses déplorables effets seraient moins étendus.

J'admets que la disparition totale des buvettes paraît impossible, surtout dans les villes; mais il est indéniable qu'elles devraient partout être supprimées dans une proportion plus ou moins large.

Si c'est un rêve que de vouloir abolir tous les repaires de l'alcoolisme, chacun peut toujours contribuer, d'une manière quelconque, à en détruire quelques-uns. "Pas tout, mais tous pouvons".

J.-A. CHICOYNE.

30 Mars 1906.

* * *

Comme tant d'autres bonnes pages écrites par l'ancien député-journaliste, qu'on a jadis dénommé le Nestor de la Chambre à Québec, celle-ci mérite de fixer l'attention de tous nos compatriotes.

C'est la note juste: "Pas tout, mais tous pouvons".

PENSEE

L'ivrogne n'est pas seulement inutile à la société, dans les affaires privées et publiques, mais son seul aspect est pénible à tous, il répand des odeurs de mort. — Saint Chrysostôme.

Sir Henri-Elzéar Taschereau

Juge en chef de la Cour Suprême du Canada

AVEC les rapides moyens de communication que les pays ont entre eux, à notre époque, avec la presse, vulgarisatrice de connaissances géographiques, ethnographiques et autres, le télégraphe avec ou sans fil, aidant à la besogne, malgré que les frontières entre nations subsistent, l'heure n'est pas éloignée ou l'homme intelligent pourra se dire citoyen de l'univers, tout en conservant dans un coin de son coeur une petite préférence pour le pays natal.

Telle est la raison, croyons-nous, qui provoque l'émigration vers les pays nouveaux en tête desquels nous citons le Canada et les Etats-Unis.

Dernièrement, lisant une revue parisienne, bien documentée, nous n'étions donc pas surpris d'apprendre qu'à Paris il n'existe pas plus de trente pour cent de véritables Parisiens, ce qui n'empêche pas les soixante-dix autres pour cent de s'intituler enfants de la Ville Lumière, tout comme si leurs ancêtres eussent creusés les fondations de Luctèce. Eh bien, n'en déplaise à nos lecteurs, une constatation similaire, quoique peut-être en d'autres proportions peut être faite en notre Canada. Quand nous disons Canada nous pourrions ajouter que nous visons plus spécialement la province de Québec et la race canadienne-française.

Certes, la majorité de nos gens descend effectivement des soixante mille français que la mère-patrie abandonna au bord du St Laurent.

Il n'empêche que la pureté d'origine de beaucoup de nos citoyens s'est perdue au sein des transformations sociales de notre grand creuset national, où depuis plus d'une génération viennent se fondre tant d'éléments divers. Aussi, bien que certains monuments historiques, parmi lesquels nous citons en premier lieu l'oeuvre magistrale de l'abbé Tanguay: le Dictionnaire généalogique des familles canadiennes-françaises, en facilitent la tâche, très peu sont ceux d'entre nous qui peuvent retracer l'origine de leur famille à deux ou trois siècles près.

On comprend donc avec quelle fierté, ceux qui peuvent le faire, se réclament d'une lignée dont les chefs vécurent sous le drapeau fleurdelisé d'une des provinces de la France de Louis XIV ou de Henri IV.

Or, c'est précisément d'une de nos premières familles canadienne-française, originaire de Touraine, universellement estimée et respectée en ce pays, que nous allons vous entretenir en présentant quelques modestes notes, concernant en particulier Sir Henri-Elzéar Taschereau, juge en chef de la Cour Suprême du Canada.

En toute sincérité et avant d'aller plus loin nous déclarons devoir la plus grande partie de notre documentation à l'ouvrage si remarquable de M. Pierre Georges Roy, de Lévis, lequel porte le titre: La famille Taschereau.

Il est entendu que nous n'avons pas la prétention de faire ici une généalogie complète de la nombreuse famille Taschereau, puisqu'il ne s'agit en somme que de l'un de ses membres les plus distingués dont elle s'honore, ainsi que notre race du reste.

Mais c'est pour nous un devoir de résumer chronologiquement en quelque sorte la généalogie de la famille Taschereau, à laquelle notre pays doit un nombre considérable de magistrats, dont la science a laissé une empreinte indélébile dans la législation canadienne.

Le lecteur épris des choses de sa patrie nous pardonnera donc les quelques digressions ci-après étant prévenus d'avance que nous ne sommes pas un chartiste ce qu'il constatera sans difficulté malgré notre désir de faire oeuvre claire et compréhensible, non exempte de travail.

La famille canadienne des Taschereau est issue de Thomas-Jacques-Christophe Taschereau, fils de Christophe Taschereau, écuyer, et de Renée, fille de noble René Boutin, procureur, et d'Anne Terret qui épousa en secondes noces le 27 novembre 1670, en la paroisse St Pierre-le-Puellier de Tours (France).

Christophe Taschereau eut cinq enfants, outre Thomas-Jacques qui nous occupe, parce qu'il émigra au Canada où il fonda la famille des Taschereau illustre par plusieurs de ses membres.

Comme nous l'avons laissé entendre, la famille Taschereau est originaire de la Touraine — dès 1492, nous dit M. Pierre Georges Roy — elle fut annoblie par l'élection à l'archevinat de Tours, de Pierre Taschereau marchand de draps de soie.

Jean, son fils, Michel son petit-fils, et son arrière petit-fils Jean, furent également échevins. Ce dernier épousa Marie Gallant, fille d'Aule Gallant, seigneur de Montonant et de Bazay, élu capitaine et échevin de Tours en 1589, et maire de cette ville en 1597.

Ce Jean Taschereau est le premier de la famille qui ajouta un nom de fief au sien: il prit la qualité de seigneur de Baudry. La famille Taschereau s'est divisée en plusieurs branches qui fournirent une

L'Hon. Gabriel-Elzear Taschereau.

grande quantité de fonctionnaires et de dignitaires ecclésiastique à la Touraine.

Plusieurs des branches de la famille possédaient des armoiries dont on relève les détails héraldiques dans l'ouvrage de l'abbé Gozet et l'armorial de Dubuisson.

Ainsi, Pierre Taschereau des Pictières, seigneur de la Carte et de Baleau, qui comparut à l'assemblée électorale de la noblesse de la Touraine, en 1789, portait, d'après M. Lambron de Lignière : "D'argent au rosier de Sinople, fleuri de trois roses de gueules sur une terrasse de Sinople; écartelé de Cothereau qui est d'argent à trois lézards

Sir Henri-Elzear Taschereau, juge en chef de la Cour Suprême du Canada, et ses deux plus jeunes enfants.

grimpants de sinople — 2, 1". Ces armes sont indiquées ainsi qu'il suit au nom de Taschereau, seigneur de Baudry, de Lignières, dans l'armorial de Dubuisson; écartelé au premier et dernier quartiers d'argent, a un rosier de trois roses de gueules, feuillé et tigé de sinople, sur une terrasse de même, aux 2 et 3 d'argent à trois lézards de sinoples. (Carré des Busseroles, Armorial général de la Touraine).

Thomas-Jacques Taschereau, sieur de Sapailié, le premier Taschereau qui vint s'établir au Canada, était, nous l'avons dit, fils de Christophe Taschereau sieur de Sapailié, conseiller du Roi, directeur de la monnaie et trésorier de la ville de Tours, et de René Boutin. Il était né le 26 août 1680 dans la paroisse de Saint-Pierre-le-Puellier, ville et évêché de Tours.

Le 23 novembre 1725 Claude-Thomas Dupuy était nommé intendant de la Nouvelle-France. Il amena Thomas-Jacques Taschereau en qualité de secrétaire. Ils arrivèrent à Québec avec le marquis de Beauharnois le 28 août 1726.

Dupuy avait beaucoup d'estime pour son subordonné et le logea avec lui à l'intendance. D'un caractère emporté, l'intendant Dupuy se brouilla avec le gouverneur de la Nouvelle-France qu'il dut quitter le 31 mai 1728. Son secrétaire Thomas-Jacques Taschereau décida de se fixer définitivement au Canada. Après avoir occupé plusieurs fonctions importantes, Thomas-Jacques Taschereau, doué d'une grande intelligence et possédant un esprit entreprenant, forma avec quelques autres français, une société pour exploiter les forges Saint-Maurice.

Incidemment, faisons remarquer que Sa Majesté le roi de France ayant autorisé l'ouverture des mines de fer en 1737, depuis les seigneuries Yamachiche jusqu'à celle du Cap de la Madeleine, le dit Taschereau et ses associés se livrèrent à une des premières oeuvres de la grande industrie, dont s'honore ce pays si industriel.

Le 17 janvier 1728, à Québec, Thomas-Jacques Taschereau avait épousé Marie-Claire, fille de Joseph Fleury de la Gorgendière seigneur de Deschambault, et de Claire Joliet. Elle était la petite fille de Louis Joliet le découvreur du Mississipi.

Madame Taschereau mourut près d'un demi siècle après son mari, le 19 février 1797, dans la 88ème année de son âge. Elle fut inhumé le 22 dans l'église de Sainte-Marie de la Beauce.

Quant à Thomas-Jacques Taschereau il était mort à Québec le 25 septembre 1749, et avec la pompe due à son rang il fut inhumé dans le cimetière de la paroisse.

Du mariage de Thomas-Jacques Taschereau et de Marie-Claire Fleury de la Gorgendière, étaient nés quatorze enfants, origine des diverses branches de la famille Taschereau au Canada.

Ci-dessous, la filiation des Taschereau ayant été fort considérable, nous donnons un tableau des chefs de la famille pour chaque branche et chaque génération.

Branche ainée

Première génération: Thomas-Jacques Taschereau.

Deuxième génération: Gabriel-Elzéar Taschereau.

Troisième génération : Thomas-Pierre-Joseph Taschereau.

Quatrième génération: Pierre Elzéar Taschereau.

Cinquième génération: Sir Henri-Elzéar Taschereau, juge en chef de la Cour Suprême du Canada, personnage qui a motivé la rédaction de cet article.

Deuxième branche.

Première génération : Thomas-Jacques Taschereau.

Deuxième génération: Gabriel-Elzéar Taschereau.

Troisième génération: Jean-Thomas Taschereau, sr. Père de Son Eminence le cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau.

Quatrième génération : Jean-Thomas Taschereau, jr.

Cinquième génération : Henri-Thomas Taschereau.

Troisième branche

Première génération : Thomas-Jacques Taschereau.

Deuxième génération: Gabriel-Elzéar Taschereau.

Troisième génération: Antoine-Charles Taschereau.

Quatrième génération: Louis-Charles-Elzéar Taschereau.

Cinquième génération: Louis-Elzéar Taschereau.

Quatrième branche

Première génération : Thomas-Jacques Taschereau.

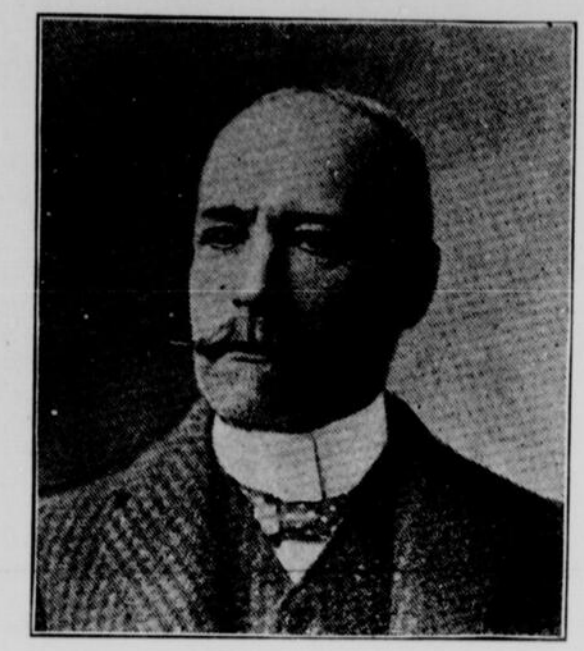
Deuxième génération: Gabriel-Elzéar Taschereau.

Troisième génération: Georges-Louis Taschereau.

Quatrième génération: Louis-Achille Taschereau.

Cinquième génération : Louis-Georges Taschereau.

Maintenant que le lecteur est à même de se rendre compte de la si considérable descendance de Thomas-Jacques Taschereau, nous l'entretiendrons du très distingué jurisconsulte qu'est Sir Henri-Elzéar Taschereau, premier magistrat du Dominion.



M. Adolphe-Robert-Elzéar Taschereau.

Voici ce qu'en dit M. Pierre Georges Roy, dans l'oeuvre duquel nous puisons copieusement :

SIR HENRI-ELZEAR TASCHEREAU

Né à Sainte-Marie de la Beauce le 7 octobre 1836.

Il fit ses études au séminaire de Québec.

En octobre 1857, il était admis à la pratique du droit.

Il s'établit à Québec et forma une société d'abord avec M. Jean-Thomas Taschereau, plus tard juge, et M. William Duval, puis, en 1863, avec M. Jean Blanchet, aujourd'hui juge de la Cour du Banc du Roi.

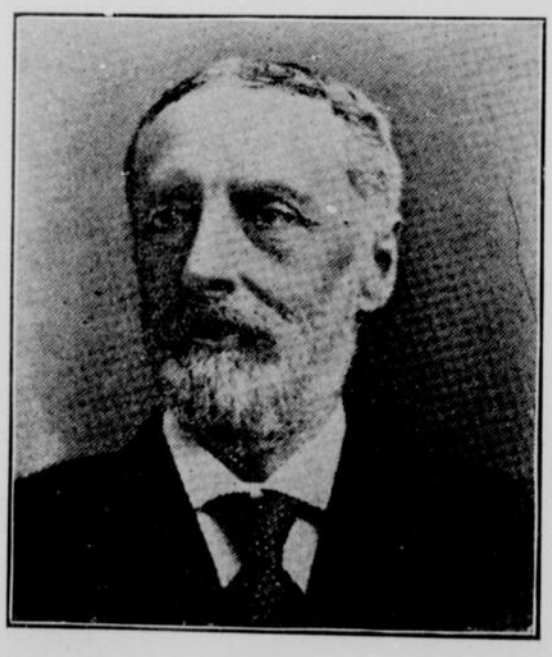
Le 15 juillet 1861, M. Taschereau était élu député de Beauce. Il fut continuellement réélu jusqu'au 1er juillet 1867. Il prit une part importante aux graves débats qui se terminèrent par la Confédération des provinces de l'Amérique du Nord.

Le nouveau régime cependant devait lui être fatal.. Le 16 septembre 1867, avaient lieu les premières élections générales, sous la Confédération, pour la Chambre des Communes du Canada et l'Assemblée législative de Québec. M. Taschereau fut battu, pour l'une et pour l'autre chambre, par M. Christian-Henry Pozer, plus tard sénateur.

Le 30 septembre 1868, M. Taschereau était nommé greffier de la paix pour le district de Québec. Mais, cinq jours plus tard, par suite d'un malentendu au sujet du salaire, il résigna cette charge et il se remit à l'exercice de sa profession à Sainte-Marie de la Beauce.

Le 12 janvier 1871, il était nommé juge de la Cour Supérieure pour les districts de Saguenay et de Chicoutimi.

Le 1er septembre 1873, il était transféré au district de Kamouraska, avec résidence à Fraserville (Saint-Patrice de la Rivière du Loup).



M. Léonce-Edouard Taschereau.

M. Taschereau n'était âgé que de 35 ans à son élévation au banc judiciaire, de sorte que, en réalité sa carrière appartient toute entière à la magistrature

On dira qu'il portait un nom prédestiné. En effet, la famille Taschereau n'a pas cessé de donner des juges à notre pays depuis plus d'un siècle. Mais l'on ne peut s'empêcher d'admettre que tous ont jeté un grand éclat sur la magistrature. La distinction du talent s'allie chez eux à la distinction du nom et de l'origine.

L'honorable Henri-Elzéar Taschereau est l'un des plus remarquables et l'un de ceux dont la carrière a été la plus brillante.

Il est rare de voir réunies, chez une même personne et à un égal degré, toutes les qualités qui font le jurisconsulte éminent. Esprit vif, pénétrant et lucide, jugement sûr, sens droit et fin, mémoire facile et toujours fidèle, tels sont les dons intellectuels qu'il met au service d'une prodigieuse facilité de travail et d'un zèle toujours empressé à l'accomplissement de ses devoirs publics. Personne n'a un sens plus élevé de la dignité et des responsabilités des fonctions judiciaires. Ce sentiment intime qui se manifeste chez lui sans efforts, comme naturellement, pénètre tous ceux qui participent avec lui à l'administration de la justice.

Ceux qui ont assisté aux séances du tribunal qu'il présidait à 35 ans, n'ont pas perdu le souvenir de la déférence et du respect que le jeune magistrat savait inspirer même aux plus anciens dans le Barreau, non plus que des procédés toujours courtois et toujours bienveillants dont ils étaient l'objet de sa part

L'administration de la justice dans un district rural laissait au juge Taschereau des loisirs. Il les employa à des travaux importants qui n'ont pas peu contribué à établir sa réputation de science légale.

Il publia en 1874 le premier volume d'un ouvrage sur le droit criminel qu'il compléta l'année suivante.

Les armoiries de la famille Taschereau.

Ce travail que l'honorable juge, dans sa préface, qualifie modestement de compilation, accuse une connaissance approfondie des principes du droit criminel anglais qui est le nôtre, et de la procédure suivie devant les tribunaux de l'Empire qui doit servir de guide à nos praticiens.

Le Parlement fédéral venait d'abroger les statuts criminels en vigueur dans les provinces confédérées, d'adopter une loi générale applicable à toute la Confédération. Cette refonte était la reproduction presque textuelle du Statut impérial de 1861, qui n'était lui-même qu'une refonte des lois criminelles anglaises antérieures à cette date. Il fallait par conséquent en étudier les commentaires dans les ouvrages anglais, et en chercher l'application dans les précédents disséminés dans les nombreuses publications judiciaires d'Angleterre. Recueillir ces commentaires et ces précédents et en faire une application judicieuse et méthodique à la loi canadienne, tout en signalant la raison et la portée des divergences, constituait un travail important et nécessitait des études préalables très sérieuses.

Cette publication créa toute une sensation dans les cercles légaux. Un ouvrage sur le droit criminel, écrit dans la langue de Shakespeare, par un Canadien-français! C'était une révélation. La surprise fut grande encore quand on constata que, toute antipathie de race s'effaçant devant la valeur du travail, les criminalistes les plus compétents du Canada et de l'Angleterre témoignaient de son mérite.

Depuis, le juge Taschereau est reconnu comme la première autorité du pays dans les matières qui relèvent du droit criminel.

Nourri de bonne heure de l'étude des interprètes des coutumes et des lois civiles de la France, pénétré de leur méthode qui consiste à rechercher le sens de la loi dans son origine historique plutôt que dans le sens littéral des mots, il est un guide sûr dans l'interprétation des lois de notre Province.

L'Abbé Antoine-Auguste Taschereau.

Mais, fait remarquable, il jouit d'une autorité presque égale, dans toutes les matières qui relèvent du droit étranger. Car il s'est assimilé avec une facilité étonnante et la procédure anglaise et le droit commun d'Angleterre qui fait le fond de celui des autres provinces. Et c'est plaisir de l'entendre commenter successivement, en français et en anglais, avec une égale pureté et une égale facilité de langage, un arrêt d'un tripunal civil de France et un jugement d'une Cour de justice d'Angleterre.

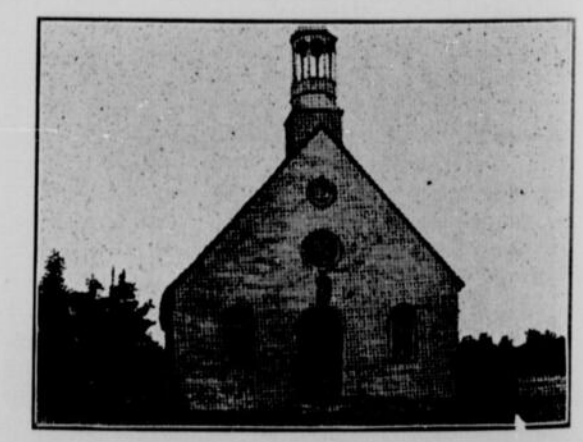
L'indépendance d'esprit et de caractère de l'honorable juge Taschereau le met à l'abri de tout entraînement et au-dessus de tout préjugé. Il se laisse éclairer mais jamais éblouir ni emporter, et il garde sur le banc le calme et la sérénité d'un magistrat dans son cabinet. Toujours bienveillant pour l'avocat et plein d'égards pour ses collègues, il reste le gentilhomme dont les rapports dans le commerce extérieur de la vie sont marqués au coin de la plus parfaite courtoisie.

Il jouit, auprès du Barreau de toutes les provinces, d'une grande popularité et de la confiance la plus absolue, et ses jugements sont acceptés comme l'expression d'une opinion impartiale, formée en dehors de toute idée préconçu. Ils sont toujours d'ailleurs nettement motivés et portent la marque d'un esprit rompu à la gymnastique inteilectuelle.

Au physique, Sir H.-E. Taschereau est grand et droit, d'allure légère et dégagée. Il y a en lui quelque chose de vif, tranché et original qui donne à sa physionomie un caractère absolument personnel. Et en cela son extérieur traduit bien la vivacité, la netteté et l'originalité de son esprit. Son maintien, sa démarche, ses manières, tout chez lui a un cachet particulier de distinction qui dénote le gentilhomme de race.

Sir Elzéar Taschereau est doyen de la faculté de droit de l'université d'Ottawa qui lui a conféré, en 1893, le degré de L. L. D.

La seigneurie de la Nouvelle-Bauce ou de Sainte-Marie concédée à Thomas-Jacques Taschereau, son trisaïeul, en 1736, est aujourd'hui la propriété conjointe de Sir Henri-Elzéar Taschereau et de son frère Léonce-Edouard.



Ancienne chapelle Ste-Anne, à Ste-Marie de la Beauce 1830-1890

Sir Henri-Elzéar Taschereau a épousé à Saint-Michel de Vaudreuil, le 27 mai 1857, Marie-Antoinette, fille de l'honorable Robert-Unwin Harwood, seigneur de Vaudreuil, et de Marie-Louise-Josephte Chartier de Lotbinière. Elle est décédée à Ottawa le 2 juin 1896, et a été inhumée dans l'église de Vaudreuil le 5.

(La suite à la page 1600)

A travers la mode

Il est bien entendu que la mode ne règle pas aussi sévèrement le détail de nos toilettes d'intérieur que de nos robes de ville. Il n'empêche que nous aimons bien parfois recevoir quelques renseignements sur la façon de confectionner, peignoirs, déshabillés et matinées du dernier goût. Les quelques modèles de vêtements de ce genre que nous illustrons en cette page ne sauraient donc manquer d'intéresser nos aimables lectrices, en train de préparer sans doute ces robes amples et confortables que l'on portera pendant de longues matinées à la campagne, l'été venu.

Il y en a quatre genre différents parmi lesquels on pourra faire un choix, que l'on pourra aussi modifier, transformer à sa convenance.

La chemisette se portera encore.

Tous les ans, on nous menace de sa disparition, on nous la présente comme une fantaisie archi-rococo et, à chaque saison, forte de sa valeur, elle renaît de ses cendres et réapparaît à nos yeux. C'est que, pour une fois au moins, nous avons su défendre notre intérêt contre celui des couturiers toujours empressés à nous convier à de nouvelles coquetteries. Ceux-ci sont dans leur droit légitime en essayant de nous tenter par mille nouveautés séduisantes; nous ne faisons que notre devoir en nous défendant.

Cette fois, nous avons triomphé et la chemisette s'imposera encore, non plus avec une suprématie sans conteste, mais seulement toutes les fois que les exigences de notre toilette le demanderont.

Et comment pourrions-nous nous en passer? Est-il possible qu'à chaque jupe neuve corresponde un corsage neuf et que nous multipliions ainsi nos costumes à toute occasion? Souvent nous allons dans un endroit public: concert, spectacle, réunion, où nous savons être serrées, bousculées sans pitié, nous mettons volontiers une jupe de velours ou de taffetas déjà fanée qui disparaîtra dans la foule, et nous réservons notre coquetterie pour le corsage clair qui accompagnera le visage. De même, si nous allons à pied à une réunion, nous ne pouvons porter la jupe claire qui cadrerait avec notre corsage frais.

La chemisette est donc absolument pratique et économique, et il est impossible de s'en passer avec notre élégance actuelle. N'oublions pas aussi que, sous les tailleurs, jaquettes, boléros, vestes, la chemisette genre tailleur est indispensable et cadre parfaitement avec l'allure correcte du costume. Pour les chemisettes fantaisie, on abandonne de plus en plus le tissu coton, auquel on préfère les toiles, les batistes, les linons de fil, d'un prix plus élevé sans doute, mais si agréables à porter!

Le blanc est presque universellement adopté, les nuances tendres et douces passant trop facilement au blanchissage. Ces chemisettes en batiste ou en linon blanc se plissent devant à l'aide de sept plis creux et cinq dans le dos; une petite plaque empiècement, semblable à celle des chemises d'homme, garnit l'épaule.

Beaucoup de femmes déplorant, et à juste titre l'effet désastreux du col droit empesé sur la peau du cou, on a cherché à remplacer ce col carcan, et on garnit ces chemisettes d'un col droit en valenciennes soutenu par une armature de baleine; les poignets sont également en valenciennes. Le pli rond du milieu du devant sert de fermeture avec boutonnières et boutons visibles; un jabot en batiste finement plissée avec ourlet à jour ondule du côté gauche du pli, une valenciennes borde ce jabot. Toute cette fraîche blancheur de la lingerie donne, à la toilette la plus simple, un aspect de fini et de soigné parfaits. Une ceinture en ruban blanc fixe le léger blousant à la taille.

Pour les chemisettes habillées, on emploie surtout la guipure Bruges, Renaissance, Irlande, Cluny; cette guipure forme blouse avec jabot de mousseline de soie, ou, ce qui est plus fréquent, est disposée en boléro sur de la mousseline de soie. Voici par exemple, une chemisette en mousseline de soie blanche recouverte d'un boléro en guipure Cluny formant de larges dents; un petit volant plissé en mousseline de soie cerne la chemisette, ondulant au bord des dents; elle est légèrement entr'ouverte devant pour laisser voir la mousseline de soie; des barrettes en liberty rose tiennent les deux côtés du boléro par un gros bouton ancien encadré d'un froncillé en liberty rose ; la manche, en guipure, tombe en aile soulignée au bord d'un léger plissé, sur une manche bouffante en mousseline de soie, serrée au milieu de l'avant-bras par cinq rangs de fronces, arrêtant ainsi nettement la manche sur le poignet laissé nu.

Le crêpe de Chine, très souple, très moelleux, se prête bien à la façon chemisette; mais il faut le choisir de belle qualité afin qu'il ne fasse pas chiffon et qu'il présente assez de résistance pour que les garnitures n'écrasent pas l'étoffe. Pour une blonde fraîche aux yeux clairs, il n'est rien de plus seyant que le crêpe bleu ciel. Ces chemisettes se porteront toujours avec une jupe de tonalité foncée faisant bien ressortir la fraîcheur de l'étoffe. Citons une ravissante chemisette en crêpe de Chine ciel fermant par derrière, faite de groupes de plis massés encadrant des espaces plats; une échancrure carrée laisse voir, dans le haut, un empiècement plat en Irlande; des entre-deux en Irlande bordent, en carré, le bord du décolleté; un ruban de velours blanc forme quadrillé sur l'empiècement; un petit noeud de velours blanc fixe chaque ruban; dans le bas, remontant sur le corsage, des entre-deux d'Irlande garnissent les espaces plats entre chaque masse de plis s'arrêtant juste au milieu du buste.

Le dernier goût en fait de matinées, peignoirs et "saut-de-lit."

Manches courtes ballons à plis groupés arrêtées au-dessus du coude par un haut poignet d'Irlande croisillé de velours blanc; petits noeuds de velours à l'extrémité de chaque croisillé.

La chemisette de soie claire et fleurie s'accompagne presque toujours du contraste du noir; en satin, en velours, le noir met une piquante note d'élégance dans la monotonie claire de l'ensemble. Citons cette chemisette en taffetas bleu pastel peint avec devant formant plis ronds; empiècement rond en guipure Cluny cerclé de petits biais en liberty noir, se fermant devant par trois noeuds de liberty noir avec boucle de strass. Trois volants de soie bordent cet empiècement, retombant sur le haut de la manche; celle-ci, demi-longue, est coupée de trois biais de liberty noir, faisant légers bouffants. La ceinture est en taffetas drapé semblable au corsage, car, plus que jamais, on assortit la ceinture au corsage, ce qui est la façon la plus certaine d'allonger la taille.

Les longues ou courtes vestes de guipure d'Irlande qui ont eu une si grande vogue l'été dernier, reparaissent sur des jupes de velours unies ou de crêpe souple, dans les tons pâles; ces dernières jupes sont très ornementées de volants.

Le succès de la guipure d'Irlande a amené la fabrication de la dentelle au "crochet", pour laquelle la couture manifeste en ce moment un engouement des plus vifs. La dentelle au crochet diffère de la guipure d'Irlande, qui est elle-même faite au crochet, en ce qu'elle est travaillée en dessins plats, à fils moins serrés, d'un aspect plus rustique, si j'ose m'exprimer ainsi. Mais elle a, par-dessus tout, cet immense avantage que toutes les femmes un peu habiles dans l'art du crochet peuvent l'exécuter rapidement et à peu de frais.

Nos lectrices, qui ont des loisirs, vont pouvoir se confectionner de ravissantes parures, plus ou moins importantes, plus ou moins recherchées, mais qui seront toujours très élégantes, puisqu'elles auront le patronage de la mode en ce moment.

Donc, pour vous résumer: réapparition des corsages dépareillés, des blousettes, et confirmation plus complète de la mode des chemisettes tailleur.

Voici encore deux descriptions de nouveaux modèles qui pourront servir de types aux combinaisons des toilettes nécessaires à nos abonnées.

Voici d'abord une veste de soie, qui se confectionnera montante ou légèrement décolletée, selon le degré d'élégance que l'on voudra obtenir. Corps en taffetas caméléon blanc, jaune et bleu pâle; le dos ajusté, les devants taillés plus amples et resserrés par des fronces à l'endroit des pinces; basque montée dans le dos avec de gros plis tuyaux.

Là-dessus, un écharpe de mousseline de soie bleu pastel est posée en berthe drapée, qui se croise en fichu à la taille. De gros boutons artistiques en strass ou en émail fixent les bouts du fichu et les plis de la basque. La draperie-berthe est bordée d'un plissé en mousseline pareille ou d'une jolie dentelle, genre Malines ou Alençon. Manches courtes en taffetas avec draperie et plissés de mousseline de soie. Ce même modèle peut être répété en toutes sortes de tissus de soie et orné de dentelle ou de gaze peinte, à la place de la mousseline de soie.

Type second: Blousette de mousseline de soie blanche, plissée bijou, recouverte d'un boléro très court en guipure d'Irlande. Au bord de la guipure est posé, en dessous, un galon de ruban lamé d'or et d'argent, avec fleurs de couleurs brodées en relief. Choux de gaze blanche à l'encolure et sur la poitrine, ayant au coeur des boutons en joaillerie. Manches courtes en guipure sur dessous de mousseline de soie plissée. Volants de mousseline de soie plissée et de guipure. Une ceinture en galon-ruban qui borde le boléro, finit le corsage à la taille.

Comme on le voit le succès de la blouse ne semble pas près de finir. Cependant on peut dire sans crainte de se tromper, que les robes complètes jouiront d'une plus grande faveur que celle qu'on leur a accordée depuis nombre d'années.

L'art de se chausser.

Pied menu et cheville fine! C'est tout un art que de savoir se chausser; car il s'agit d'accorder la commodité et la coquetterie, qui ne sont point toujours prêtes à faire bon ménage. Entre la large et plate bottine de l'Anglaise sportive et le soulier-torture de la Chinoise, il y a pour une élégante une juste et bonne mesure à observer. J'imagine que nos actuelles chaussures, un peu allongées, un tantinet larges à la naissance de l'orteil, et pourvues d'honnêtes talons anglais, sur lesquels le corps repose bien d'aplomb, ont précisément assez de finesse et de longueur pour ne pas paraître disgracieuses, et une base assez solide pour ne point détruire l'équilibre de nos marches.

C'est en vain que l'on tenta de ressusciter dernièrement les pervers et pernicieux talons Louis XV. Le bon sens a fait justice de cette fantaisie, condamnée par l'hygiène la plus élémentaire, et que nulle esthétique ne saurait justifier.

JACQUELINE.

La paroisse de St-Eustache, P.Q.

De toutes les paroisses dont nous nous proposons de faire la monographie, ainsi que nous l'avons promis à nos lecteurs, sans contredit, la paroisse de Saint-Eustache, comté des Deux-Montagnes, à vingt milles de Montréal, est une des plus intéressantes que nous puissions traiter.

Et cela, que nous la considérions aux points de vue historique, géographique et ethnographique.

Le Révérend JACQUES PAQUIN,
Curé de St-Eustache en 1837

Car, il faut bien le dire tout d'abord, Saint-Eustache nous intéresse pour plusieurs raisons.

C'est une paroisse éminemment canadienne-française. Sa situation géographique est remarquable, comme on le verra dans un moment, et quand à son histoire, elle est intimement liée à quelque-uns des principaux événements dont se réclame la race française au Canada.

Jadis, un voyage de Montréal à Saint-Eustache était toute une affaire, et le lecteur se rappelle sans doute qu'il fallut un temps assez long pour que les troupes envoyées de Montréal contre les patriotes de 37, atteignissent le champ de leurs exploits.

De nos jours, grâce à l'admirable service que fournit le chemin de fer Pacifique Canadien, en moins d'une heure, parti de la gare Viger de Montréal, on débarque à Saint-Eustache, terminus d'un embranchement du dit chemin de fer dont on a abandonné la ligne principale d'Ottawa à Sainte-Thérèse.

L'église de St-Eustache.

Il nous serait fort agréable de décrire par le menu le petit voyage dont nous venons d'esquisser les grandes lignes; on nous permettra de n'en rien faire, l'espace nous faisant défaut.

Du reste, nous serions obligé de nous répéter, quant à l'aspect de la campagne de cette partie de la province, riante comme un coin de basse Normandie, où routes et rivières serpentent agréablement, pour se perdre à l'horizon de vertes collines estompées de bleu, d'où émergent de ci de là des clochers de villages connus dont nous nous occuperons un jour.

Notons, au hasard du voyage que la voie du Pacifique traverse trois cours d'eau avant d'en atteindre un quatrième qu'elle n'a pas encore franchi.

Ce sont: à Bordeaux, la rivière des Prairies; à Sainte-Rose, la rivière Jésus ou des Mille-Isles; puis entre Sainte-Thérèse et Saint-Eustache, la rivière du Petit Chicot, presque parallèle à la rivière Du Chêne qui traverse la paroisse qui nous occupe.

A vol d'oiseau Saint-Eustache se trouve à environ 15 milles au nord, quart nord-ouest de Montréal.

Le village de Saint-Eustache se trouve au confluent des rivières Du Chêne et Jésus. La paroisse fut fondée le 23 novembre 1768 et a compté depuis au nombre de ses citoyens, quelques-unes des figures les plus remarquables de notre pays.

Nous lisons dans le décret du 15 novembre 1825: La municipailté de Saint-Eustache, formée d'une partie de la seigneurie des Mille-Isles, connue sous le nom de la Rivière du Chêne, comprend une étendue de territoire de près de sept milles de front sur neuf milles de profondeur, bornée au sud par la rivière Jésus ou des Mille-Isles, à l'ouest et au nord par la seigneurie du Lac des Deux-Montagnes, et à l'est, par cette autre partie de la seigneurie des Mille-Isles, connue sous le nom de Seigneurie des Mille-Isles.

Plus: l'étendue de terre adjacente communément connue comme la paroisse ou mission de l'Annonciation du Lac des Deux-Montagnes.

Proclamation du 18 juin 1849.

Moins: cette partie comprise par décret du 7 mai 1834 dans la paroisse de Sainte-Thérèse de Blainville, confirmée pour les fins municipales par proclamation du 18 juin 1849.

Les ampoules baptismales prises en 1837 par les anglais, et restituées en 1897

Moins: les limites de l'Annonciation, érigée en municipalité, par proclamation du 20 avril 1879.

Moins: cette partie comprise dans le Patronage de Saint-Joseph par proclamation du 9 juin 1896.

Moins: les limites du village de Saint-Eustache, par proclamation du 10 août 1848.

Moins: cette partie comprise dans la paroisse de Saint-Augustin, par proclamation du 18 juin 1849.

Moins: cette partie comprise dans Sainte-Scholastique, par décret canonique du 18 mai 1834.

De nos jours, le village de Saint-Eustache compte 1,079 âmes, et la paroisse 2,756.

Ainsi qu'on a accoutumé de le faire de tout temps au Canada, depuis l'occupation française, essentiellement catholique, l'église fut le premier édifice d'importance construit en la nouvelle paroisse.

Celle de Saint-Eustache fut bâtie en 1783 sur un terrain gracieusement offert à la fabrique par le seigneur Louis Eustache Lambert Dumont. Avec les années et surtout étant donné que la dite église a subi les assauts du canon anglais, dont elle porte encore les cicatrices, on fut obligé de la restaurer et d'y faire quelques additions. Telle qu'elle est actuellement elle ne manque pas d'un certain cachet, comme le prouve la gravure qu'elle nous fournit.

A propos de cette église, et avant de citer quelques pages de notre célèbre historien Garneau touchant la bataille de Saint-Eustache en 37, nous signalerons à nos lecteurs, certains détails historiques peu connus du grand public et qui montreront sous un jour spécial, l'évolution du sentiment anglais envers les Canadiens-français. Sentiments actuellement tout de dignité et d'estime, qui sont la juste rémunération du loyalisme dont nous faisons montre vis-à-vis de la couronne britannique.

A Saint-Eustache donc, au plus fort de la mêlée des tristes jours de 37, le général Colborne qui commandait les troupes anglaises fit mettre des pièces en batterie devant l'église, commanda le feu et donna l'ordre que la maison du Seigneur fut livrée aux flammes.

L'histoire nous l'apprend, les choses n'allèrent pas toutes seules, néanmoins, l'intérieur de l'église fut brûlé et son contenu mis à sac. Or pendant ce sac le capitaine Leyson, plus tard général anglais, s'était emparé des deux ampoules d'argent massif

Le Révérend JOSEPH-HERMÉNÉGILDE COUSINEAU,
Curé actuel de St-Eustache (Cliché Laprés & Lavoie)

des fonts baptismaux, lesquelles valaient environ vingt-cinq dollars. C'était une oeuvre de guerre sacrilège et qu'on ne discute pas.

Pendant 60 ans on n'entendit plus parler des ampoules de Saint-Eustache. Cependant, un des sentiments auxquels nous faisions allusion ci-dessus, devait être cause qu'elles revinssent où on les avait prises. En effet, en 1897 la famille Leyson, les renvoyait au curé Ouimet qui desservait alors la paroisse de Saint-Eustache.

Les ampoules, lorsqu'elles y parvinrent, étaient contenues dans une cassette en bois de rose, faite par les soins du capitaine Leyson.

Nous donnons ici un dessin, et des ampoules et de la cassette.

Quant aux huiles saintes, avec les années, elles s'étaient solidifiées et actuellement elles paraissent diaphanes et ressemblent à de la cire un peu ambrée.

La restitution de ces ampoules n'est pas la seule du genre, car vers 1897, un missel fut aussi envoyé d'Angleterre à M. le curé de Saint-Benoit. Missel qui avait été volé pendant les troubles de 37, par on ne sait qui, et restitué par un inconnu ou par un de ses descendants pris d'un remord de conscience non exempt d'admiration, à l'adresse des braves Canadiens-français d'antan.

Nous ne saurions parler de Saint-Eustache, sans rappeler d'une façon plus précise la lutte épique qui s'y livra en 37.

Le presbytère.

Aussi appelant Garneau à notre secours, nous extrayons de son histoire les dramatiques lignes suivantes :

"Cependant l'insurrection était vaincue sur la rive droite du Saint-Laurent. Un dernier parti venant des Etats-Unis avait été pris ou dispersé à Four Corners, sur l'extrême frontière près du lac Champlain.

Il ne restait plus qu'un point à soumettre sur la rive gauche, Saint-Eustache.

Depuis quelques jours il y avait beaucoup d'agi-

tation dans le comté des Deux-Montagnes. On y avait fait des tentatives inutiles de soulèvement. Le Dr Chénier et Armury Girod, suisse, depuis quelques années au Canada, en étaient les principaux chefs. Ils s'emparèrent des fusils et d'une pièce de canon qu'il y avait au village des Sauvages, puis marchèrent avec leurs hommes sur Saint-Eustache, où ils prirent le couvent de force et s'y retranchèrent. Le curé, M. Paquin, M. Scott, membre de la chambre, M. Emery Feré, voulurent vainement les persuader d'abandonner leur entreprise; leurs discours n'eurent d'influence que sur les sui-

Le couvent de St-Eustache.

vants, auxquels M. Desèves, vicaire de Saint-Eustache, lut une proclamation qu'avait publiée Sir John Colborne.

Vaincus par leur conseil, ils abandonnèrent tous le camp et s'en retournèrent chez eux, ne laissant qu'un jeune homme au couvent.

D'autres cependant, venant du Grand Brûlé et d'ailleurs, les remplacèrent, et pendant plusieurs jours il y eut de quatre à quinze cents hommes, vivant à discrétion dans le village, mais presque tous sans armes.

Beaucoup de familles étaient déjà parties ou partaient à tout instant pour Montréal, ou pour les paroisses voisines.

Le bruit s'était répandu plusieurs fois que les troupes paraissaient et ceux qui étaient bien informés savaient que les insurgés n'étaient pas assez nombreux pour résister aux forces qu'ils allaient avoir sur les bras.

En effet, Sir John Colborne arrivait avec deux mille hommes, huit pièces de canon et une pièce à rockets.

A l'aspect de cette colonne d'autant plus imposante qu'elle couvrait avec ses bagages plus de deux milles de chemin, le plus grand nombre de ceux qui

Hotel St-Eustache, tenu par M. A. Pesant.

composaient l'attroupement alors réuni et qui pouvait s'élever à 500 ou 600 hommes, voyant qu'ils s'étaient trompés, s'esquivèrent et laissèrent Chénier avec 200 à 250 hommes seulement, qui se placèrent dans l'église, dans le couvent, dans le presbytère et dans les maisons voisines. Plusieurs n'avaient pas d'armes, ce dont ils se plaignirent à leur chef, qui leur répondit froidement: "Soyez tranquilles, il y en aura de tués et vous prendrez leurs fusils."

Les troupes cernèrent complètement le village en arrivant, et leur artillerie ouvrit son feu.

Les insurgés y répondirent bravement tant qu'ils eurent des munitions, et obligèrent même une batterie à reculer.

Après une canonnade de deux heures, les volontaires du capitaine Leclerc, le 32ème régiment et les royaux s'approchèrent et ouvrirent un feu terrible, qui durait depuis quelque temps lorsque l'ordre vint de donner l'assaut.

L'incendie se déclarait dans le même temps dans les édifices occupés par les rebelles. La fusillade et les flammes les obligèrent de tout abandonner, excepté l'église, qui fut bientôt cernée à son tour par les troupes et par l'incendie qui approchait.

Chénier voulut en vain s'y défendre encore, les flammes, marchant comme un torrent, l'obligèrent d'en sortir.

Il réunit alors quelques-uns de ses gens, sauta avec eux par les fenêtres et chercha à se faire jour parmi les assaillants, mais, à peine arrivé dans le cimetière, il fut atteint par une balle; il tomba et expira presque immédiatement.

Ce ne fut plus alors qu'une scène de carnage. On ne fit de quartier à personne, et le reste du village fut abandonné au pillage et aux flammes.

Lorsqu'on les enterra, on trouva sur plusieurs des tués des balles de pierre dont ils se servaient pour tirer en guise de balles de plomb.

Girod, qui avait pris la fuite avant le combat, se voyant sur le point d'être pris quelques jours après par des hommes envoyés après lui, se tua d'un coup de pistolet.

Le combat de Saint-Eustache fut le dernier livré à l'insurrection."

Garneau le dit, l'insurrection, dont on nous permettra de ne point discuter la justesse du mobile, était mâtée. Une répression énergique la suivit, nombre de nos pères moururent en héros chrétiens sur l'échafaud, c'est de l'histoire...

Même, c'était pour la commémorer, cette histoire, qu'il y a quelques années, en 1893, et grâce au zèle patriotique de l'Hon. docteur David Marcil, on voulait élever une statue à Chénier, à Saint-Eustache. Pour des raisons particulières que nous n'approfondirons pas, ce monument fut érigé à Montréal, où tout le monde peut le voir à l'angle sud-ouest de la Place Viger, le terrain où il s'élève ayant été donné par le conseil-de-ville de Montréal. A l'époque troublée, dont ce monument rappelle le souvenir, le révérend Jacques Paquin était curé de la paroisse de Saint-Eustache.

Nous croyons plaire à nos lecteurs en publiant ci-après la liste complète des curés qui se succédèrent à Saint-Eustache depuis sa fondation. Leurs noms, relevés sur le registre de l'église, se lisent :

François Petit, 1768 à 1769; Félix Berry (fondateur), Recollet, 1769-1775 ; Jean-Pierre Davaux-Besson De la Garde, P. S. S., 1775; Antoine Gordon, S. J., 1775-1776; Alexis Pinet, 1776-1778; Chs. François Perrault, 1778-1791; Benj. Nicholas Maillou, 1791-1810 ; René-Flavien Lajus, 1810; Jean-Baptiste Gatien, 1810-1821 ; Jean-Baptiste Brequier-St Pierre, P. S. S., 1821; Jacques Paquin, 1821-1847; Chs. Champoux, 1847-48; Hippolyte Moreau, 1848-1853, mort Grand Vicaire au collège de Montréal; Frédéric-Elphège-Honoré Pelletier, C. S. C., 1853-1855; Léonard-Aimé Desprey, C. S. C.; Julien-Pierre Gatineau, C. S. C., 1855-1860; Louis-Ignace Guyon, 1860-1894 ; Calixte Ouimet, 1894-1900; Joseph-Herménégilde Cousineau, curé actuel.

Le révérend Cousineau, qui dessert actuellement l'historique paroisse en laquelle nous allons pénétrer pour en étudier le côté social contemporain, est un de ces ministres du culte dont l'affabilité, la sympathie, la bonté et la charité chrétienne, imposent le respect et une amicale déférence à tous ceux qui ont l'occasion de l'approcher.

Dans son oeuvre sacerdotale, le révérend Cousineau est secondé par M. le vicaire Emmanuel Carrière, tout aussi dévoué aux paroissiens de l'endroit que son supérieur, dont il reflète les belles qualités.

Ayant donné une liste des directeurs spirituels de Saint-Eustache, nous nous ferions reproche d'oublier de publier celle des chefs politiques du comté des Deux-Montagnes.

Comme députés, ce comté a envoyé aux parlements fédéral et provincial, les distingués législateurs suivants :

A l'Assemblée Législative de la province de Québec : De 1830 à 1838, le comté des Deux-Montagnes, formé en 1829 d'une partie du comté d'York, envoya deux députés: Jacques Labrie, 26 octobre 1830, décédé le 26 octobre 1831.

William Henri Scott, du 26 octobre 1830 au 27 mars 1838.

Jean-Joseph Girouard, de décembre 1831 au 27 mars 1838.

Colin Robertson, du 8 avril 1841, décédé le 3 février 1842.

C. John Forbes, du 18 avril 1842 au 23 septembre 1844.

William Henri Scott, 12 novembre 1844, décédé le 19 décembre 1851.

L'hon. Louis-Joseph Papineau, du 9 juillet 1852 au 23 juin 1854.

En 1853, le comté des Deux-Montagnes avait les mêmes limites que de 1841 à 1854, moins la partie qui forme le comté d'Argenteuil, et moins aussi l'île Bizard, annexée au comté de Laval.

En 1855, on annexa au dit comté les paroisses de Saint-Placide et de Saint-Hermas, détachées du comté d'Argenteuil.

Le comté des Deux-Montagnes élisait le 21 juillet 1854 M. Jean-Baptiste Daoust, qui fut le député du comté au fédéral jusqu'en juillet 1872 ; il fut de nouveau élu en mars 1876 jusqu'en décembre 1891.

A l'Assemblée législative de la province de Québec, l'Hon. Gédéon Ouimet, du 22 août 1867 au 28 janvier 1876.

Le collège des Freres de St-Viateur.

Charles-Louis Champagne, du 3 mars 1876, démissionnaire le 23 septembre 1882.

Benjamin Beauchamp, du 21 octobre 1882 au 27 février 1897.

Hector Champagne, du 11 mai 1897 à nos jours.

Membres de la Chambre des Communes :

Comté des Deux-Montagnes: (Un député) de 1867 à 1906.

Mêmes limites territoriales que de 1854 à 1867.

Jean-Baptiste Daoust, du 22 août 1867 au 8 juillet 1872.

Wilfrid Prévost, 22 août 1872 au 14 janvier 1875.

Charles-Auguste-Maximilien Globensky, du 26 février 1875; démissionnaire le 11 février 1876.

Jean-Baptiste Daoust, du 11 mars 1876, décédé le 23 décembre 1891.

Joseph Girouard, du 27 février 1892 au 24 avril 1896.

Joseph-Arthur-Calixte Ethier, du 23 juin 1896 à nos jours.

Présentement, la paroisse de Saint-Eustache compte un nombre assez considérable de personnages et de familles très connus dans la province de Québec.

M. Jean-Baptiste Marineau, l'un des bons chasseurs de St-Eustache.

Nous citerons de mémoire, sans vouloir faire de jaloux, et nous excusant de toute omission involontaire :

Le juge Charles Champagne, dont le fils, M. Napoléon Champagne, est juge de la Cour Supérieure à Hull.

Remarquons, en passant, la louable et flatteuse exception qui nous montre en même temps M. Champagne et son fils, siégeant comme juges de deux districts d'un même pays.

(La suite à la page 1604)

La prédication du carême à Montréal

CHEZ LES JESUITES DE LA RUE BLEURY

La Compagnie de Jésus jouit à bon droit dans le monde catholique d'un très grand prestige. Un peu partout, dans les grandes villes, à Rome et à Paris aussi bien qu'à Montréal, les Pères ont l'art et le talent de grouper dans leurs églises et au pied de leurs chaires des âmes d'élites qu'ils dirigent sûrement dans la voie qui mène à Dieu.

Possédant d'ailleurs, dans toutes les branches du savoir humain, des hommes remarqués, ayant fourni aux autels quelques-uns des saints les plus populaires, les Pères, par la science autant que par la vertu, sont à 'avant-garde des troupes catholiques.

Aussi, c'est contre eux d'abord, presque toujours, que les ennemis de l'Eglise, libres-penseurs ou affidés des loges, dirigent leurs attaques.

On dit souvent que la morale des Jésuites est large. C est vrai, mais non pas dans le sens où, depuis Pascal, on veut le faire entendre. La doctrine de Jésus et toute de miséricorde et d'amour. Les Jésuites, d'ordinaire très instruits, s'en souviennent dans la pratique. Ce qui pourtant ne leur mérite pas, comme fondées, — loin de là — les accusations de laxisme qu'on porte contre eux.

* * *

Dans la chaire du Gésu à Montréal, cette année comme les années dernières, c'est un jésuite qui prêche la station du carême. Le Révérend Père Lalande, on s'en souvient, a jeté beaucoup d'éclat sur cette chaire de l'église de la rue Bleury. Le Père Schmidt, qui le remplace actuellement, ne le fera certainement pas oublier. Mais il est digne d'occuper la même chaire.

Après avoir lu nos réflexions sur les prédications des trois dominicains qui prêchent à Notre-Dame, à la Cathédrale et à St Jacques, les lecteurs de l'Album aimeront peut-être que nous leur parlions du prédicateur jésuite? Dans le dessein de leur plaire, nous sommes allés entendre le Père Schmidt, le 1er avril, dimanche de la Passion.

* * *

Du haut de la tribune, située au-dessous du jubé de l'orgue, la belle église du Gésu, malgré le soleil brillant qui planait au ciel, paraissait comme endormie dans une demi-obscurité qui portait aux méditations sérieuses. Les gens, pas très nombreux, glissaient dans les allées, sans bruit; les écoliers eux-mêmes qui vinrent prendre place dans la nef du transept de gauche — opposée à la chaire — me parurent remarquablement silencieux. Seuls, les aveugles de Nazareth, en s'installant dans les sièges de mon voisinage, sous la tribune de l'orgue, firent un peu de bruit en dérangeant les petits bancs mobiles.

Quand la messe commença... la grande nef était encore au deux tiers vide. Incontestablement, le courant ne porte pas la foule au Gésu, cette année.

Et pourtant le Père Schmidt parle de façon fort utile. Le discours que j'ai entendu n'a rien, je l'admets, de l'envolée du Père Plessis, et il ne possède pas non plus la phrasiologie sonore du Père Duchaussoy. Il se rapproche plutôt du ton facile et de l'abondance aisée du Père Grolleau. Surtout, il est simple et pratique. On le suit sans effort, et, on est tout étonné que ce soit si facile un sermon de grand carême!

Les comparaisons sont toujours odieuses. Je n'insiste pas sur les différences très sensibles que je remarquais entre la genre de ce jésuite et celui des dominicains que j avais entendus les dimanches précédents. Ce serait au reste de ma part plus que de la prétention.

* * *

Le Père Schmidt a 53 ans. Il est né en Alsace, mais il vit au Canada, je pense, depuis plusieurs années. De physionomie et d abord très sympathiques il compte à Montréal beaucoup d'amis. Sa parole, je le répète, est sans prétention aucune et pleine d'abondance.

Aujourd'hui, comme le Père Grolleau dimanche dernier à St Jacques, il parle du mariage. Ce sujet, personne n'en doute, est toujours intéressant. Mais est-il toujours considéré par les chrétiens, ce grand sacrement, comme il devrait l'être. Hélas! non. Et c'est la cause de bien des mécomptes et de bien des malheurs.

"Il faut que le mariage soit traité avec honneur par les chrétiens, expose le Révérend Père. Comme dit saint Paul: "Honora connubium"!

En première ligne, le mariage doit être préparé chrétiennement. Trop de gens, en effet, trop de jeunes filles surtout, s'en vont au mariage sans réflexion. L'homme qui ne chercherait dans son union future que la satisfaction personnelle qu'il est en droit d'en attendre, risquerait assurément de se tromper lui-même et de faire une malheureuse de plus. Il faut regarder plus haut et voir, pour Dieu et pour la société, le devoir, le devoir, comme parle saint Augustin, de donner des frères à Jésus-Christ, des membres nouveaux à l'Eglise, et, pour plus tard, des saints au ciel.

Quelle erreur, explique le Père, ne commettent pas ces jeunes personnes qui voient dans la mariage un moyen d'être plus libres?

Quelle erreur plus funeste encore que celle où se jettent un si grand nombre de jeunes gens et de jeunes filles et qui consiste à se griser, sans réllexion aucune, de ce que le Père appelle l'"ivresse d'amour". Il s'agit, cela s'entend, de l'amour impur, celui qui fait qu'on ne se respecte pas soi-même et qu'on manque de respect à celui ou à celle qu'on aime ainsi. C'est la chute trop souvent, le malheur d'une vie brisée à son aurore!

Et le Révérend Père, très simplement, invite les futurs époux à prier et à faire des oeuvres pour obtenir de Dieu — comme jadis Tobie — la grâce d'un bon mariage.

* * *

Le mariage aussi doit être honoré, et il l'est par l'Eglise hautement, dans sa célébration. C'est le coeur pur et l'âme en état de grâce qu'on doit, aux pieds des autels, échanger des serments. Eux-mêmes les fiancés sont les ministres du sacrement que l'un à l'autre ils s'administrent. Le prêtre n'est là qu'en qualité de témoin, témoin nécessaire sans doute, mais rien que témoin. Quand il donne sa bénédiction, le mariage est déjà fait, puisque par le mutuel consentement le contrat est fait et que c'est ce contrat naturel que le Christ a élevé à la dignité de sacrement.

* * *

Enfin, argumente toujours le prédicateur, en ce style un peu à l'abandon qui semble indiquer qu'il improvise la forme de son discours, le mariage doit être honoré dans la vie mutuelle qu'il engendre pour les deux époux.

Ces époux, ils doivent se respecter et s'aimer. Et sur ces deux mots, le directeur d'âmes très avisé, qu'est le distingué jésuite, donne une série de conseils pratiques. "Que l'amour des époux, termine-t-il, soit saint, stable et fidèle".

Un dernière fois, il met les jeunes gens et les jeunes filles en garde contre "l'amour criminel", cette ivresse des sens qui conduit hélas! parfois à de si regrettables brutalités.

Et, il descend de chaire.

* * *

De ce discours il restera quelque chose dans l'esprit des auditeurs. Ceux qui ont charge d'âmes comme ceux qui en sont encore à rêver d'avenir ont reçu là des enseignemests aussi précieux qu'ils sont pratiques.

* * *

Les quatre prédicateurs de la station quadragésimale à Montréal, pour 1906, sont tous les quatre des Français de France.

Il est incontestable qu'ils font grand honneur à l'Eglise, dont ils prêchent la doctrine et la morale.

Leur qualité de français de France n'est pas étrangère au prestige dont ils jouissent. Mais qu'on nous pardonne de le dire respectueusement, nous connaissons tel chanoine à la cathédrale, tel Père au Gésu, tel sulpicien autrefois de Notre-Dame — tous Canadiens-français — qui pourraient avec honneur occuper les chaires de nos grandes églises.

JEAN CANADIEN.

Les chasseurs d'orchidées

Quand nous nous arrêtons devant l'étalage d'un fleuriste et que nous y admirons la magnifique et capricieuse floraison des orchidées, nous ne soupçonnons guère que des hommes risquent leur vie pour aller chercher ces coûteux et rares épiphytes dans les forêts vierges de l'Amérique tropicale ou des îles de la Sonde.

Et cependant, il n'est pas rare que la découverte d'une nouvelle variété d'orchidée soit liée intimement à une tragédie sanglante.

Comme il le faisait chaque année depuis six ans, Karl Baumann, l'agent d'un grand horticulteur de Hambourg, s'était rendu l'été dernier à Iquitos, petite ville du Haut Pérou, qui lui servait de quartier-général.

Dans les derniers jours de septembre, après six semaines passées à courir les bois, M. Baumann se décidait à donner le signal du retour. La récolte avait été fructueuse. Il se félicitait déjà de rapporter à Hambourg plus de trois cents bulbes d'espèces inconnues qui causeraient une profonde sensation dans le monde des amateurs.

C'est à ce moment que l'horizon s'assombrit soudain. Il remontait, avec ses cinq compagnons, le versant oriental des Andes, lorsqu'il fit rencontre avec un autre chercheur d'orchidées, un Allemand comme lui, le premier visage blanc qu'il eût aperçu depuis son départ d'Iquitos. En guise de salut, son compagnon le mettait aussitôt au courant de la situation :

—Les Quichuas sont en révolte!

—Les Quichuas ? Cette race inoffensive ? Ce peuple de moutons ?

—Des moutons enragés! C'est bien ce qu'ils sont devenus.

—La raison ?

—On ne sait. On dit que plusieurs des leurs ont été massacrés par des "caucheros" (chercheurs de caoutchouc), et qu'ils ont juré de venger leur mort.

—Merci du renseignement. Mais je n'ai rien à craindre. S'ils sont insensibles à mes présents, je leur dirai deux mots avec l'instrument que voici!

Et, avec un rire sonore, M. Baumann tapait, du plat de la main, sur la crosse de sa carabine.

Les métis, eux, ne riaient pas; la nouvelle leur causait une émotion manifeste. Et ils échangeaient entre eux des regards qui eussent dû conseiller la prudence à leur maître.

Voici l'heure de songer au campement. Le soleil se cache derrière une cime lointaine. Il faut profiter de la dernière heure du jour pour couper quelques branches et construire un rancho, et aussi ramasser du bois mort pour le feu du bivouac...

—"Mira Usted, Senor!" a prononcé le guide Sanca en allongeant soudain le bras vers un point de l'horizon.

Sur la crête d'une colline dénudée, des silhouettes d'hommes se détachent sur le ciel embrasé, et si nettement que, malgré la distance, il est possible de les compter, de voir que ces douze hommes portent, plantée sur leur front chevelu, la plume d'aigle striée de noir et de blanc.

—Des Indiens! s'est exclamé Baumann avec un rire moqueur. Ce ne sont que des Indiens.

Et il les hèle à la mode du pays, en se faisant de ses deux mains un porte-voix:

—"Que tal, compadres ?" Qu'y a-t-il pour votre service, les amis?

Sa voix reste sans écho. Les silhouettes ont disparu subitement. Et une vague inquiétude l'envahit; il comprend qu'il ne doit rien abandonner au hasard.

Par bonheur, l'emplacement est bien choisi pour diminuer les chances d'un agresseur, si réellement les Indiens ont des projets perfides. Le camp est établi au pied d'une falaise inaccessible; une ligne de rochers énormes forme devant cette muraille une véritable barricade. Toute surprise paraît impossible. Et les carabines de Baumann, de Pacho Sanca, et des quatre porteurs...

Mais où sont les quatre métis? Voici bientôt une demi-heure qu'ils sont partis du camp, l'un pour chercher du bois mort, l'autre pour rapporter de l'eau, les deux derniers pour couper des branches... Un soupçon se fait jour dans les réflexions du chercheur d'orchidées: les quatre hommes auraient-ils pris la fuite?...

—"Cuidado, Senor!" Baissez-vous! "Por Dios!"

Donnant l'exemple, Sanca s'est jeté à plat ventre derrière une roche. Son oeil exercé a découvert une plume d'aigle émergeant des herbes hautes, à cent pas de distance. Et l'avertissement n'était pas inutile. Une détonation a retenti, et la balle de l'Indien en embuscade est venue ricocher sur la roche derrière laquelle Baumann a couru se blottir.

Dans la nuit qui tombe, les détonations se succèdent rapidement. C'est un véritable siège qui s'organise. Se transformera-t-il en assaut? Le seul espoir de Baumann est que le bruit de la fusillade attire l'attention des chercheurs de caoutchouc, assez nombreux dans la région, ou encore que les Quichuas, après avoir épuisé sur les rochers leur provision de poudre et de balles, rebroussent chemin vers leurs montagnes...

L'intervention providentielle que Baumann appelait ardemment se produisit, mais trop tardivement. Deux heures après les premiers coups de feu, une trentaine de "caucheros", conduits par un officier de police péruvienne, accouraient sur les lieux du combat, pour n'y trouver qu'un cadavre et un blessé.

Le guide Sanca gisait mort, la tête écrasée par un éclat de roche. Baumann, qui respirait encore, eut la force de raconter que, tandis que lui et son compagnon faisaient le coup de feu contre les Indiens cachés dans les herbes, plusieurs Quichuas avaient escaladé la falaise à laquelle le camp était adossé. Bientôt, des roches énormes s'abattaient sur les deux blancs...

Le malheureux ne put achever son récit. Il expirait, près de ces orchidées dont les floraisons capricieuses orneraient plus tard la table de quelque richissime amateur...

Sans Famille

Par HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

—Le malheur est, continua Vitalis, qu'il faille toujours se séparer précisément à l'heure où l'on voudrait au contraire se rapprocher.

—Mais, dis-je timidement, vous ne voulez pas m'abandonner dans Paris ?

—Non, certes; je ne veux pas t'abandonner, crois-le bien. Que ferais-tu à Paris, tout seul, pauvre enfant ? Et puis, je n'ai pas le droit de t'abandonner, dis-toi bien cela. Le jour où je n'ai pas voulu te remettre aux soins de cette brave dame, qui voulait se charger de toi et t'élever comme son fils, j'ai contracté l'obligation de t'élever moi-même de mon mieux. Par malheur, les circonstances me sont contraires. Je ne puis rien pour toi en ce moment, et voilà pourquoi je pense à nous séparer, non pour toujours, mais pour quelques mois, afin que nous puissions vivre chacun de notre côté pendant les derniers mois de la mauvaise saison. Nous allons arriver à Paris dans quelques heures. Que veux-tu que nous y fassions avec une troupe réduite au seul Capi ?

En entendant prononcer son nom, le chien vint se camper devant nous, et, ayant porté la main à son oreille pour faire le salut militaire, il la posa sur son coeur, comme s'il voulait nous dire que nous pouvions compter sur son dévouement.

Dans la situation où nous nous trouvions, cela ne calma pas notre émotion.

Vitalis s'arrêta un moment pour lui passer la main sur la tête.

—Toi aussi, dit-il, tu es un brave chien ; mais, hélas! on ne vit pas de bonté dans le monde; il en faut pour le bonheur de ceux qui nous entourent, mais il faut aussi autre chose, et cela nous ne l'avons point. Que veux-tu que nous devenions avec le seul Capi? Tu comprends bien, n'est-ce pas, que nous ne pouvons pas maintenant donner des représentations.

—Il est vrai.

—Les gamins se moqueraient de nous, nous jetteraient des trognons de pommes, et nous ne ferions pas vingt sous de recette par jour; veux-tu que nous vivions tous les trois avec vingt sous, qui, par les journées de pluie, de neige ou de grand froid, se réduiront à rien ?

—Mais ma harpe?

—Si j'avais deux enfants comme toi, cela irait peut-être, mais un vieux comme moi avec un enfant de ton âge, c'est une mauvaise affaire. Je ne suis pas encore assez vieux. Si j'étais plus cassé, ou bien si j'étais aveugle... Mais par malheur, je suis ce que je suis, c'est-à-dire non en situation d'inspirer la pitié, et à Paris, pour émouvoir la compassion des gens pressés qui vont à leurs affaires, il faut être dans un état bien lamentable. Encore doit-on n'avoir pas honte de faire appel à la charité publique, et cela je ne le pourrais jamais; voici donc à quoi j'ai pensé, et ce que j'ai décidé. Je te donnerai jusqu'à la fin de l'hiver à un " padrone ", qui t'enrôlera avec d'autres enfants pour jouer de la harpe.

En parlant de ma harpe, ce n'était pas à une pareille conclusion que j'avais songé.

Vitalis ne me laissa pas le temps d'interrompre.

—Pour moi, dit-il en poursuivant, je donnerai des leçons de harpe, de " piva ", de violon, aux enfants italiens qui travaillent dans les rues. Je suis connu à Paris, où je suis resté plusieurs fois, et d'où je venais quand je suis arrivé dans ton village: je n'ai qu'à demander des leçons pour en trouver plus que je n'en puis donner. Nous vivrons, mais chacun de notre côté. Puis, en même temps que je donnerai mes leçons, je m'occuperai à instruire deux chiens pour remplacer Zerbino et Dolce. Je pousserai leur éducation, et au printemps nous pourrons nous remettre en route tous les deux, mon petit Remi, pour ne plus nous quitter, car la fortune n'est pas toujours mauvaise à ceux qui ont le courage de lutter. C'est justement du courage que je te demande en ce moment, et aussi de la résignation. Plus tard, les choses iront mieux: ce n'est qu'un moment à passer. Au printemps nous reprendrons notre existence libre. Je te conduirai en Allemagne, en Angleterre. Voilà que tu deviens grand et que ton esprit s'ouvre. Je t'apprendrai bien des choses et je ferai de toi un homme. J'ai pris cet engagement devant madame Milligan. Je le tiendrai. C'est en vue de ces voyages que j'ai déjà commencé à t'apprendre l'anglais : le français, l'italien, c'est déjà quelque chose pour un enfant de ton âge; sans compter que te voilà vigoureux. Tu verras, mon petit Remi, tu verras, tout n'est pas perdu.

Cette combinaison était peut-être ce qui convenait le mieux à notre condition présente. Et quand maintenant j'y songe, je reconnais que mon maître avait fait le possible pour sortir de notre fâcheuse situation. Mais les pensées de la réflexion ne sont pas les mêmes que celles du premier mouvement.

Alors, je ne voyais que deux choses :

Notre séparation.

Et le " padrone ".

Dans nos courses à travers les villages et les villes j'en avais rencontré plusieurs de ces " padrones " qui mènent les enfants, engagés de-ci de-là, à coups de bâton.

Ils ne ressemblaient en rien à Vitalis, durs, injustes, exigeants, ivrognes, l'injure et la grossièreté à la bouche, la main toujours levée.

Je pouvais tomber sur un de ces terribles patrons.

Et puis, quand même le hasard m'en donnerait un bon, c'était encore un changement.

Après ma nourrice, Vitalis.

Après Vitalis, un autre.

Est-ce que ce serait toujours ainsi?

Est-ce que je ne trouverais jamais personne à aimer pour toujours ?

Peu à peu j'en étais venu à m'attacher à Vitalis comme à un père.

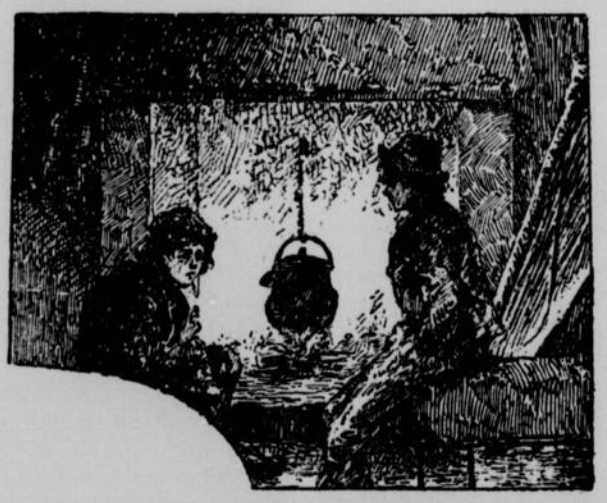
Je n'aurais donc jamais de père.

Jamais de famille.

Toujours seul au monde.

Toujours perdu sur cette vaste terre, où je ne pouvais me fixer nulle part.

J'aurais eu bien des choses à répondre, et les paroles me montaient du coeur aux lèvres, mais je les refoulai.



Mon maître m'avait demandé du courage et de la résignation, je voulais lui obéir et ne pas augmenter son chagrin.

Déjà, d'ailleurs, il n'était plus à mes côtés, et, comme s'il avait peur d'entendre ce qu'il prévoyait que j'allais répondre, il avait repris sa marche à quelques pas en avant.

Je le suivis, et nous ne tardâmes pas à arriver à une rivière, que nous traversâmes sur un pont boueux, comme je n'en avais jamais vu ; la neige, noire comme du charbon pilé, recouvrait la chaussée d'une couche mouvante dans laquelle on enfonçait jusqu'à la cheville.

Au bout de ce pont se trouvait un village aux rues étroites, puis, après ce village, la campagne recommençait, mais la campagne encombrée de maisons à l'aspect misérable.

Sur la route les voitures se suivaient et se croisaient maintenant sans interruption. Je me rapprochai de Vitalis et marchai à sa droite, tandis que Capi se tenait le nez sur nos talons.

Bientôt la campagne cessa et nous nous trouvâmes dans une rue dont on ne voyait pas le bout; de chaque côté, au loin, des maisons, mais pauvres, sales, et bien moins belles que celles de Bordeaux, de Toulouse et de Lyon.

La neige avait été mise en tas de place en place, et sur ces tas noirs et durs on avait jeté des cendres, des légumes pourris, des ordures de toute sorte; l'air était chargé d'odeurs fétides, à chaque instant passaient de lourdes voitures, que ceux qui allaient et venaient évitaient avec beaucoup d'adresse et sans paraître en prendre souci.

—Où sommes-nous? demandai-je à Vitalis.

—A Paris, mon garçon.

—A Paris!...

Où donc étaient mes maisons de marbre ?

Où donc étaient mes passants vêtus d'habits de soie ?

Comme la réalité était laide et misérable !

C'était là ce Paris que j'avais si vivement souhaité voir.

C'était là que j'allais passer l'hiver, séparé de Vitalis... et de Capi.

XVII

UN PADRONE DE LA RUE DE LOURCINE

Bien que tout ce qui nous entourait me parût horrible, j'ouvris les yeux et j'oubliai presque la gravité de ma situation pour regarder autour de moi.

Plus nous avancions dans Paris, moins ce que j'apercevais répondait à mes rêveries enfantines et à mes espérances imaginatives: les ruisseaux gelés exhalaient une odeur de plus en plus infecte ; la boue, mêlée de neige et de glaçons, était de plus en plus noire, et là où elle était liquide, elle sautait sous les roues des voitures en plaques épaisses qui allaient se coller contre les devantures et les vitres des maisons occupées par des boutiques pauvres et malpropres.

Décidément, Paris ne valait pas Bordeaux.

Après avoir marché assez longtemps dans une large rue moins misérable que celles que nous venions de traverser, et où les boutiques devenaient plus grandes et plus belles à mesure que nous descendions, Vitalis tourna à droite, et bientôt nous nous trouvâmes dans un quartier tout à fait misérable: entre les maisons hautes et noires, le ruisseau non gelé coulait au milieu de la rue, et sans souci des eaux puantes qu'il roulait, une foule piétinait sur le pavé gras; dans des cabarets, qui étaient nombreux, il y avait des hommes et des femmes qui buvaient, debout devant des comptoirs d'étain, en criant très fort.

Au coin d'une maison je lus le nom de la rue de Lourcine.

Vitalis, qui paraissait savoir où il allait, écartait doucement les groupes qui gênaient son passage, et je le suivais de près.

—Prends garde de me perdre, m'avait-il dit.

Mais la recommandation était inutile, je marchais sur ses talons, et pour plus de sûreté, je tenais dans ma main un des coins de sa veste.

Après avoir traversé une grande cour et un passage, nous arrivâmes dans une sorte de puits sombre et verdâtre où, assurément, le soleil n'avait jamais pénétré. Cela était encore plus laid et plus effrayant que tout ce que j'avais vu jusqu'alors.

—Garofoli est-il chez lui? demanda Vitalis à un homme qui accrochait des chiffons contre la muraille, en s'éclairant d'une lanterne.

—Je ne sais pas, montez voir vous-même ; vous savez où, au haut de l'escalier, la porte en face.

—Garofoli est le " padrone " dont je t'ai parlé, me dit-il en montant l'escalier, dont les marches, couvertes d'une croûte de terre, étaient glissantes comme si elles eussent été creusées dans une glaise humide; c'est ici qu'il demeure.

La rue, la maison, l'escalier, n'étaient pas de nature à me remonter le coeur. Que serait le maître?

L'escalier avait quatre étages; Vitalis, sans frapper, poussa la porte qui faisait face au palier, et nous nous trouvâmes dans une large pièce, une sorte de grenier. Au milieu, un grand espace vide, et tout autour une douzaine de lits. Les murs et le plafond étaient d'une couleur indéfinissable; autrefois ils avaient été blancs, mais la fumée, la poussière, les saletés de toutes sortes avaient noirci le plâtre qui, par places, était creusé ou troué; à côté d'une tête dessinée au charbon, on avait sculpté des fleurs et des oiseaux.

—Garofoli, dit Vitalis en entrant, êtes-vous dans quelque coin? je ne vois personne; répondez-moi, je vous prie; c'est Vitalis qui vous parle.

En effet, la chambre paraissait déserte, autant qu'on en pouvait juger par la clarté d'un quinquet accroché à la muraille, mais à la voix de mon maître une voix faible et dolente, une voix d'enfant répondit :

—Le signor Garofoli est sorti; il ne rentrera que dans deux heures.

En même temps, celui qui nous avait répondu se montra: c'était un enfant d'une dizaine d'années; il s'avança vers nous en se traînant, et je fus si vivement frappé de son aspect étrange, que je le vois encore devant moi; il n'avait pour ainsi dire pas de corps, et sa tête, grosse et disproportionnée, semblait immédiatement posée sur ses jambes, comme dans ces dessins comiques qui ont été à la mode il y a quelques années; cette tête avait une expression profonde de douleur et de douceur, avec la résignation dans les yeux et la désespérance dans sa physionomie générale. Ainsi bâti, il ne pouvait pas être beau, cependant il attirait le regard et le retenait par la sympathie et un certain charme qui se dégageait de ses grands yeux mouillés et tendres comme ceux d'un chien, et de ses lèvres parlantes.

—Es-tu bien certain qu'il sera ici dans deux heures ? demanda Vitalis.

—Bien certain, signor; c'est le moment du dîner, et jamais personne autre que lui ne sert le dîner.

—Eh bien, s'il rentre avant, tu lui diras que Vitalis reviendra dans deux heures.

—Dans deux heures, oui, signor.

Je me disposais à suivre mon maître lorsque celui-ci m'arrêta.

—Reste ici, dit-il, tu te reposeras.

Et comme j'avais fait un mouvement d'effroi:

—Je t'assure que je reviendrai.

J'aurais mieux aimé, malgré ma fatigue, suivre Vitalis, mais quand il avait commandé j'avais l'habitude d'obéir; je restai donc.

Lorsqu'on n'entendit plus le bruit des pas lourds de mon maître dans l'escalier, l'enfant, qui avait écouté, l'oreille penchée vers la porte, se tourna vers moi.

—Vous êtes du pays? me dit-il en italien.

Depuis que j'étais avec Vitalis j'avais appris assez d'italien pour comprendre à peu près tout ce qui se disait en cette langue, mais je ne la parlais pas encore assez pour m'en servir volontiers.

—Non, répondis-je en français.

—Ah! fit-il tristement en fixant sur moi ses grands yeux, tant pis, j'aurais aimé que vous fussiez du pays.

—De quel pays ?

—De Lucca; vous m'auriez peut-être donné des nouvelles.

—Je suis Français.

—Ah! tant mieux.

—Vous aimez mieux les Français que les Italiens ?

—Non, et ce n'est pas pour moi que je dis tant mieux, c'est pour vous; parce que si vous étiez Italien, vous viendriez ici probablement pour être au service du signor Garofoli; et l'on ne dit pas tant mieux à ceux qui entrent au service du signor padrone.

Ces paroles n'étaient pas de nature à me rassurer.

—Il est méchant ?

L'enfant ne répondt pas à cette interrogation directe, mais le regard qu'il fixa sur moi fut d'une effrayante éloquence. Puis, comme s'il ne voulait pas continuer une conversation sur ce sujet, il me tourna le dos et se dirigea vers une grande cheminée qui occupait l'extrémité de la pièce.

Un bon feu de bois de démolition brûlait dans cette cheminée, et devant ce feu bouillait une grande marmite en fonte.

Je m'approchai alors de la cheminée pour me chauffer, et je remarquai que cette marmite avait quelque chose de particulier que tout d'abord je n'avais pas vu. Le couvercle, surmonté d'un tube étroit par lequel s'échappait la vapeur, était fixé à la marmite, d'un côté par une charnière, et d'un autre par un cadenas.

J'avais compris que je ne devais pas faire de questions indiscrètes sur Garofoli, mais sur la marmite ?...

—Pourquoi donc est-elle fermée au cadenas?

—Pour que je ne puisse pas prendre une tasse de bouillon. C'est moi qui suis chargé de faire la soupe, mais le maître n'a pas confiance en moi.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

—Vous riez, continua-t-il tristement, parce que vous croyez que je suis gourmand. A ma place vous le seriez peut-être tout autant. Il est vrai que ce n'est pas gourmand que je suis, mais affamé, et l'odeur de la soupe qui s'échappe par ce tube me rend ma faim plus cruelle encore.

—Le signor Garofoli vous laisse donc mourir de faim ?

—Si vous entrez ici, à son service, vous saurez qu'on ne meurt pas de faim, seulement on en souffre. Moi surtout, parce que c'est une punition.

—Une punition! mourir de faim.

—Oui; au surplus, je peux vous conter ça; si Garofoli devient votre maître, mon exemple pourra vous servir. Le signor Garofoli est mon oncle et il m'a pris avec lui par charité. Il faut vous dire que ma mère est veuve, et comme vous pensez bien, elle n'est pas riche. Quand Garofoli vint au pays l'année dernière pour prendre des enfants, il proposa de m'emmener. Ça lui coûtait à ma mère, de me laisser aller; mais vous savez quand il le faut... et il le falait, parce que nous étions six enfants à la maison et que j'étais l'aîné. Garofoli aurait mieux aimé prendre avec lui mon frère Leonardo qui vient après moi, parce que Leonardo est beau, tandis que moi je suis laid. Et pour gagner de l'argent, il ne faut pas être laid; ceux qui sont laids ne reçoivent que des coups ou des mauvaises paroles. Mais ma mère ne voulut pas donner Leonardo: "C'est Mattia qui est l'aîné, dit-elle, c'est à Mattia de partir, puisqu'il faut qu'il en parte un; c'est le bon Dieu qui l'a désigné, je n'ose pas changer la règle du bon Dieu". Me voilà donc parti avec mon oncle Garofoli; vous pensez que ça été dur de quitter la maison, ma mère qui pleurait, ma petite soeur Christina, qui m'aimait bien parce qu'elle était la dernière, et que je la portais toujours dans mes bras; et puis aussi mes frères, mes camarades et le pays.

Je savais ce qu'il y avait de dur dans ces séparations, et je n'avais pas oublié le serrement de coeur qui m'avait étouffé quand pour la dernière fois j'avais aperçu la coiffe blanche de mère Barberin.

Le petit Mattia continua son récit :

—J'étais tout seul avec Garofoli, continua Mattia, en quittant la maison, mais au bout de huit jours nous étions une douzaine, et l'on se mit en route pour la France. Ah! elle a été bien longue, la route, pour moi et pour les camarades, qui eux aussi étaient tristes. Enfin, on arriva à Paris; nous n'étions plus que onze parce qu'il y en avait un qui était resté à l'hôpital de Dijon. A Paris on fit un choix parmi nous; ceux qui étaient forts furent placés chez des fumistes ou des maîtres ramoneurs; ceux qui n'étaient pas assez forts pour travailler allèrent chanter ou jouer de la vielle dans les rues. Bien entendu, je n'étais pas assez fort pour travailler, et il paraît que j'étais trop laid pour faire de bonnes journées en jouant de la vielle. Alors Garofoli me donna deux petites souris blanches que je devais montrer sous les portes, dans les passages, et il taxa ma journée à trente sous. "Autant de sous qui te manqueront le soir, me dit-il, autant de coups de bâton pour toi". Trente sous, c'est dur à ramasser; mais les coups de bâton, c'est dur aussi à recevoir, surtout quand c'est Garafoli qui les administre. Je faisais donc tout ce que je fouvais pour ramasser ma somme; mais, malgré ma peine, je n'y parvenais pas souvent. Presque toujours mes camarades avaient leurs sous en rentrant; moi, je ne les avais presque jamais. Cela redoublait la colère de Garofoli. "Comment s'y prend donc cet imbécile de Mattia?" disait-il. Il y avait un autre enfant qui, comme moi, montrait des souris blanches et qui avait été taxé à quarante sous que tous les soirs il rapportait. Plusieurs fois, je sortis avec lui pour voir comment il s'y prenait et par où il était plus adroit que moi. Alors je compris pourquoi il obtenait si facilement les quarante sous et moi si difficilement mes trente. Quand un monsieur et une dame nous donnaient, la dame disait toujours: "A celui qui est gentil, pas à celui qui est laid". Celui qui était laid, c'était moi. Je ne sortis plus avec mon camarade, parce que si c'est triste de recevoir des coups de bâton à la maison, c'est encore plus triste de recevoir des mauvaises paroles dans la rue, devant tout le monde. Vous ne savez pas cela, vous, parce qu'on ne vous a jamais dit que vous étiez laid; mais moi... Enfin, Garofoli voyant que les coups n'y faisaient rien, employa un autre moyen. "Pour chaque sou qui te manquera, je te retiendrai une pomme de terre à ton souper, me dit-il. Puisque ta peau est dure aux coups, ton estomac sera peut-être tendre à la faim". Est-ce que les menaces ne vous ont jamais fait faire quelque chose, vous?

—Dame, c'est selon.

—Moi, jamais; d'ailleurs je ne pouvais faire plus que ce que je n'avais fait jusque-là; et je ne pouvais pas dire à ceux à qui je tendais la main: "Si vous ne me donnez pas un sou, je n'aurai pas de pommes de terre ce soir". Les gens qui donnent aux enfants ne se décident pas par ces raisons-la.

—Et par quelles raisons se décidents-ils? on donne pour faire plaisir.

—Ah! vous êtes encore jeune, vous; on donne pour se faire plaisir à soi-même et non aux autres; on donne à un enfant parce qu'il est gentil, et ça c'est la meilleure des raisons; on lui donne pour l'enfant qu'on a perdu ou bien pour l'enfant qu'on désire: on lui donne parce qu'on a bien chaud, tandis que lui tremble de froid sous une porte cochère. Oh! je connais toutes ces manières-là; j'ai eu le temps de les étudier; tenez, il fait froid aujourd'hui, n'est-ce pas?

—Très froid.

—Et bien! allez vous mettre sous une porte et tendez la main à un monsieur que vous verrez venir rapidement tassé dans un petit paletot, vous me direz ce qu'il vous donnera; tendez-la, au contraire, à un monsieur qui marchera doucement, enveloppé dans un gros pardessus ou dans des fourrures, et vous aurez peut-être une pièce blanche. Après un mois ou six semaines de ce régime-là, je n'avais pas engraissé; j'étais devenu pâle, si pâle, que souvent j'entendais dire autour de moi: "Voilà un enfant qui va mourir de faim". Alors la souffrance fit ce que la beauté n'avait pas voulu faire: elle me rendit intéressant et me donna des yeux; les gens du quartier me prirent en pitié, et si je ne ramassais pas beaucoup plus de sous, je ramassais tantôt un morceau de pain, tantôt une soupe. Ce fut mon bon temps; je n'avais plus de coups de bâton, et si j'étais privé de pommes de terre au souper, cela m'importait peu quand j'avais eu quelque chose à mon dîner. Mais un jour Garofoli me vit chez une fruitière mangeant une assiettée de soupe, et il comprit pourquoi je supportais sans me plaindre la privation des pommes de terre. Alors il décida que je ne sortirais vlus et que je resterais à la chambrée pour préparer la soupe et faire le ménage. Mais comme en préparant la soupe je pouvais en manger, il inventa cette marmite: tous les matins, avant de sortir, il met dans la marmite la viande et des légumes, il ferme le couvercle au cadenas, et je n'ai plus qu'à faire bouillir le pot; je sens l'odeur du bouillon, mais c'est tout; quant à en prendre, vous comprenez que par ce petit tube si étroit c'est impossible. C'est depuis que je suis à la cuisine que je suis devenu si pâle; l'odeur du bouillon, ça ne nourrit pas, ça augmente la faim, voilà tout. Est-ce que je suis bien pâle? Comme je ne sors plus je ne l'entends pas dire, et il n'y a pas de miroir ici.

Je n'étais pas alors un esprit très expérimenté, cependant je savais qu'il ne faut pas effrayer ceux qui sont malades en leur disant qu'on les trouve malades.

—Vous ne paraissez pas plus pâle qu'un autre, répondis-je.

—Je vois bien que vous me dites ça pour me rassurer, mais cela me ferait plaisir d'être très pâle, parce que cela signifierait que je suis très malade et je voudrais être tout à fait malade.

Je le regardai avec stupéfaction.

—Vous ne me comprenez pas, dit-il, avec un sourire, c'est pourtant bien simple. Quand on est très malade on vous soigne ou on vous laisse mourir. Si on me laisse mourir ça sera fini; je n'aurai plus faim, je n'aurai plus de coups: et puis l'on dit que ceux qui sont morts vivent dans le ciel; alors de dedans le ciel je verrai maman là-bas, au pays, et en parlant au bon Dieu je pourrai peut-être empêcher ma soeur Christina d'être malheureuse, en le priant bien. Si au contraire on me soigne, on m'enverra à l'hôpital, et je serai content d'aller à l'hôpital.

J'avais l'effroi instinctif de l'hôpital et bien souvent en chemin, quand accablé de fatigue je m'étais senti un malaise, je n'avais eu qu'à penser à l'hôpital pour me retrouver aussitôt disposé à marcher; je fus étonné d'entendre Mattia parler ainsi:

—Si vous saviez comme on est bien à l'hôpital, dit-il, en continuant; j'y ai déjà été à Sainte-Eugénie: il y a là un médecin, un grand blond, qui a toujours du sucre d'orge dans sa poche, c'est du "cassé" parce que le "cassé" coûte moins cher, mais il n'en est pas moins bon pour cela: et puis les soeurs vous parlent doucement: "Fais cela, mon petit; tire la langue, pauvre petit". Moi j'aime qu'on me parle doucement, ça me donne envie de pleurer, et quand j'ai envie de pleurer, ça me rend tout heureux. C'est bête, n'est-ce pas? Mais maman me parlait toujours doucement. Les soeurs parlent comme parlait maman, et si ce n'est pas les mêmes paroles, c'est la même musique. Et puis, quand on commence à être mieux, du bon bouillon, du vin. Quand j'ai commencé à me sentir sans forces, ici, parce que je ne mangeais pas, j'ai été content; je me suis dit: "Je vais être malade et Garofoli m'enverra à l'hôpital". Ah! bien oui, malade; assez malade pour souffrir moi-même, mais pas assez pour gêner Garofoli; alors il m'a gardé. C'est étonnant comme les malheureux ont la vie dure. Par bonheur Garofoli n'a pas perdu l'habitude de m'administrer des corrections, à moi comme aux autres, il faut dire, si bien qu'il y a huit jours il m'a donné un bon coup de bâton sur la tête. Pour cette fois, j'espère que l'affaire est dans le sac; j'ai la tête enflée; vous voyez bien là cette grosse bosse blanche, il disait hier que c'était peut-être une tumeur; je ne sais pas ce que c'est qu'une tumeur, mais à la façon dont il en parlait, je crois que c'est grave; toujours est-il que je souffre beaucoup; j'ai des élancements sous les cheveux plus douloureux que dans le mal de dents: ma tête est lourde comme si elle pesait cent livres; j'ai des éblouissements, des étourdissements, et la nuit, en dormant, je ne peux m'empêcher de gémir et de crier.

(A suivre)

D'AVENIR

Paroles et Musique de

PAUL MARINIER

Moderato

CHANT

PIANO

Moderato

Trois pe-tits gar-çons, Trois pe-ti-tes fil-les, Parmi les buis-sons Et sous les char-mil-les, S'en al-laient ja-sant Des cho-ses fu-tu-res Tout en de-vo-rant Force con-fi-tu-res Durant le tra-jet Chaque bon su-jet Formait un pro-jet Nous serons tous trois De grands ca-pi-tai-nes, Fiers comme des

rois, Aux mines hau - tai - nes. Grâce à notre é - clat Vous aurez, mes bel - les, De chaque com - bat Pa - ru - res nou -

- vel - les. Et nous devien - drons Seigneurs à bla - sons, Disaient les gar - çons

Nous, dès le ma - tin, Disaient les fil - let - tes, Tresserons l'or fin Pour vos e - pau - let - tes Nous serons, par

vous, De très grandes da - mes Et, presque a ge - noux, Seigneurs et vi - da - mes Sa - lûront très bas Tous nos Mar - qui -

- sats Longs comme le bras. Mais un vieux men - diant Leur dit: - Dieu vous

gar.-de! C'est lui, croyez-m'en, Qu'avenir re - gar.-de. J'ai fait, sans sou.-ci, Maint projet na - guè.-re; C'est douleur aus-

.-si Qu'apporte la guer.-re! Mais chaque ga.-min Lui dit, l'air mu - tin, Pas.-se ton che.-

.-min Projets in.-gé - nus, Rubans, e - pau - let.-tes, Que sont de.-ve - nus Garçons et fil.-

.-let.-tes? L'aînée a su - bi Main.-te dure é.-preuve, L'autre est sans ma.-ri, La troisième est veu.-ve; Et nos trois guer.-

.-riers Sont, dans le quar - tier, Trois pe.-tits ren - tiers.

ABENDLIED

Pour Violon et Piano

ROBERT SCHUMANN

Ausdrucksvoll und sehr gehalten

VIOLON

PIANO

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

La guerre noire

Par J. B. D'AURIAC

(Suite)

ça ne fait rien, l'affaire est dans le sac? n'est-ce pas, l'ami Mac?...

Ce dernier, en signe d'affirmation joyeuse, exécuta deux coups de bout fort difficiles et enjamba d'un pas les six derniers degrés. Une minute après, tous deux prenaient délicatement un verre d'absinthe à la glace, en attendant le départ.

CHAPITRE IV

GUERRE DE MOTS — EN CHASSE !

Le major Spencer ne fut pas long à revenir; il lui tardait de se mettre en campagne: on le vit donc bientôt arriver avec six hommes parfaitement armés, équipés, et surtout munis de bonnes carabines à longue portée.

La petite troupe se réunit dans la cour d'honneur, et, après avoir reçu les adieux du marquis, elle s'enfonça résolument dans les sentiers étroits qui se dirigeaient en serpentant dans l'intérieur des terres.

Chacun marcha d'abord en silence; Spencer, le coeur ému, songeait avec enthousiasme à cette expédition qui comblait tous ses voeux, comme militaire et comme touriste: il rêvait gloire et chasse, combats et paysages, ennemis et gibier. Peut-être aussi la gracieuse image de Mme de Reillière se mêlait-elle à ses plus riantes pensées et poétisait l'avenir en lui rappelant l'impression produite sur lui par la charmante jeune femme.

Le Parisien, tout ému encore de la scène dont il venait d'être l'acteur, sentait sa poitrine se gonfler aux souvenirs amers qu'elle avait réveillés en lui. Forcé, pour ainsi dire, de jouer un rôle bouffon, il se sentait une mortelle tristesse sous son masque rieur, et cherchait avec effroi dans son esprit quelques lambeaux de la gaieté dont il faudrait faire bientôt parade... à peu près comme un assiégé compte ses munitions qui s'épuisent.

Mac-Héron cherchait à se rendre compte d'un nouveau "coup de jarretières redoublé" dont il espérait le plus grand effet.

Les riflemen anglais, absorbés dans la digestion du rostbeef, supputaient les chances de bonne ou mauvaise chère que leur fournirait le désert.

On chemina ainsi longtemps en silence, marchant avec rapidité pour atteindre avant la nuit la grande route, où l'on devait trouver des chevaux. Le hasard de la marche rapprocha Spencer du Parisien.

—Vous êtes taciturne, en voyage, mon brave, dit le major, cherchant à lier conversation, êtes-vous philosophe, ou bien calculez-vous le total des gros sous que vous avez récoltés hier soir?

—Je vous demande pardon, major, riposta le Parisien dont l'esprit alerte se mit aussitôt à la piste d'un projet qu'il méditait depuis la veille, je ne suis ni l'un ni l'autre; en ce moment je pense à bien autre chose.

—Ah! et ce sujet important de vos pensées, peut-on le connaître?...

—Ma foi, oui! je n'ai rien de caché, moi.

—Eh bien! voyons ce dont il s'agit!

—Tel que vous me voyez, je tire assez proprement un coup de fusil.

—Eh! mais ce n'est point défendu; sans compter que vous pouvez trouver votre bénéfice à ce talent-là, car le temps qui court.

—Bénéfice ou non, je suis en outre chasseur passionné... Ça vous étonne, mylord, qu'un pauvre diable comme moi aime la chasse?

—Nullement, mon ami, continuez.

—Il résulte de tout cela que je suis joliment embarrassé de vous en ce moment.

—Vraiment ?

—Oui! figurez-vous que j'ai trois amis, trois braves coureurs de bois qui m'attendent au coeur des Montagnes Noires pour faire la plus belle partie qu'on puisse imaginer...

—Eh bien! en quoi est-ce que je vous embarrasse?

—Oh! il ne faut pas vous en fâcher, major, quand je dis "embarrasser", c'est une manière de parler; vous m'embarrassez... sans m'embarrasser... là ! en deux mots... ce qui me taquine, c'est que je ne pourrai être à cette fameuse chasse.

—Et pourquoi ?

—Tiens! vous êtes drôle! est-ce que je peux être à deux endroits à la fois? '

—Non, mais vous pouvez être dans les Montagnes Noires.

—C'est vrai... si je le veux bien, on ne m'en empêche pas... cependant j'ai promis de vous servir de guide...

—Parfaitement ! vous pouvez également nous conduire...

—Mais quand je vous aurai conduit, il sera trop tard, la fine campagne sera terminée.

—Eh! non! mon brave, non! fit le major en riant.

—Comment non? n'allez-vous pas aux Cayes?

—Cela dépend... Que diront vos "coureurs de bois", si vous leur procurez le plaisir de notre visite

—Cap dé dious (comme dit le Gascon) ! ils vous feront une révérence, et vous inviteront à partager avec eux l'alcôve du bon Dieu, à suivre les pistes, à faire le coup de feu sur "poil" et "plume" et "tutti quanti" (comme dit l'Italien).

—Vous croyez qu'ils me recevront bien ?

—"Per Baco (comme dit l'Espagnol) ! à bras ouverts, milord, à bras ouverts ! à bouche que veux-tu! S'ils vous recevront bien? je voudrais bien voir le contraire, "tarteifle" (comme dit l'Allemand)!

—Vous me tentez; j'ai envie d'essayer.

—Essayez, milord; vous m'en direz des nouvelles.

—Eh bien! c'est chose convenue! aux Montagnes Noires nous ferons une halte de chasse; cela vous tire d'embarras, je pense?

—"Goddam" (comme dit l'Anglais)! je le crois bien... ça me va comme un gant... vous avez de bonnes idées, milord.

—Les Anglais n'en ont jamais d'autres.

—Je m'en doute! à cette heure! et je vous en fais mon compliment... "Besef, bono" (comme dit l'Arabe)!

—Mais vous êtes donc polyglotte? demanda le major en riant.

—"Poly..." quoi?

—Oui, vous avez un répertoire d'interjections puisé à tous les idiomes du globe.

—Ah! je comprends... oui, je suis collectionneur... mais je ne connais guère que quatre ou cinq mots de chaque langue... ça me suffit, en les employant bien.

—Vous avez raison, dit le major avec un éclat de rire, tout le mérite de la science est dans la manière de s'en servir.

—Je m'en suis aperçu plus d'une fois, repartit le Parisien avec une fausse modestie; mes petits talents m'ont toujours fait honneur, parce que je savais les faire valoir: mais, pardon, excuse, major; et mes trois piastres par jour?

—Que voulez-vous dire?

—Pendant que nous courrons les bois, continueront-elles de courir?

—Sans nul doute! ne serez-vous pas toujours notre guide?

—C'est bien mon avis, mais je voulais savoir à quoi m'en tenir... Je suis content maintenant.

Après avoir cheminé quelques minutes en silence, le major dit au Parisien assez brusquement:

—Pour qui avez-vous pris parti dans la "guerre noire"?

Le Parisien, malgré son sang-froid audacieux, tressaillit à cette demande imprévue; cependant il se remit promptement, et, pour gagner du temps, fit une réponse évasive :

—L'argent n'a pas de couleur... tous les partis s'amusent de mes tours d'adresse, je serais bien sot de choisir entre eux.

—Voyons! dit le major, vous ne me ferez pas croire que vous n'avez pas d'opinion et que vous aimez autant un "mauricaud" qu'un Espagnol, un Français ou un Anglais?

—Peuh! quand j'imite le grognement du peccari ou le cri du perroquet, croyez-vous que le "mauricaud" ne rie pas d'aussi bon coeur que l'Anglais, le Français ou l'Espagnol?

—Sans doute, mais...

—Et croyez-vous que les "piécettes" fournies par les "mauricaudes", quand elles ont bien ri, valent moins que les "liards" tombés de la main blanche des créoles?

—Alors vous êtes pour les noirs?

—Pourquoi?... vous me croiriez assez sot pour renoncer aux fraîches "haciendas, verandas" et autres "posadas" espagnoles?... aux belles habitations, plantations et stations françaises; au gin écossais, au porter anglais, à toutes les bonnes choses qui se trouvent chez les blancs... sans compter les gracieux sourires des blanches... oh! mais non!

—Alors vous êtes pour tout le monde?

—...Et pour personne! vous l'avez dit, major, je sers qui me paie, mais je ne me vends ni ne me donne à personne.

—Ce n'est pas étonnant... murmura le major se parlant à lui-même, l'oiseau de passage n'a pas de nid, pas d'abri, mais pas de prison... il passe et repasse sur l'Océan, insoucieux de ses vagues; sur les villes, insoucieux de leurs révolutions; sur les déserts, insoucieux de leurs solitudes... Ainsi donc, continua le major en s'adressant au Parisien, vous n'avez pas de préférence, vous servez qui vous paie?

—Oui! mais quelquefois je rends l'argent, et je ne sers pas! riposta fièrement le Parisien...

—Ah! vous n'êtes pas un homme à tout faire!

—Non! le soir, en m'endormant, je ne veux pas avoir de mauvais souvenirs.

—Vous êtes peureux la nuit?...

—Essayez! pour voir...

—Hum! je ne suis pas un revenant, et je ne crois pas aux fantômes, répliqua le major en riant, mais il ne s'agit pas de cela; vous me semblez un honnête homme, je crois qu'on peut se fier à vous... notre destination vous est-elle connue?

—Nous allons aux Cayes, après avoir chassé un petit brin dans les Montagnes Noires.

—A peu près... seulement notre partie de chasse sera longue; nous trouverons peut-être dans les bois une meute... une meute d'hommes... qui court à la poursuite d'une femme et de deux pauvres petites filles... Si nous allions à la chasse de cette meute... nous?

—Je ne dis pas non!

—Connaissez-vous madame de Reillière?

—Certes, oui! c'est la femme du colonel du génie, le brave colonel, la "Main ouverte", comme l'appellent les noirs.

—Eh bien! elle est veuve...

—Mille tonnerres! que dites-vous? s'écria le Parisien avec une émotion naturelle cette fois (car il ignorait la mort de M. de Reillière), mon colonel est tué! Mac! dis-moi, il est mort! Malédiction! je tuerai autant d'hommes qu'il avait de cheveux sur la tête! Ça va faire drôle quand je le dirai à Pr...

La large main de Mac-Héron arrêta au passage les imprudentes paroles que son ami allait laisser échapper dans le premier élan de la douleur.

Le major se tourna vers lui et l'inspecta d'un oeil soupçonneux :

—Vous aviez pour votre colonel une bien grande affection?... mon camarade; je croyais que vous n'aimiez personne.

—Je ne sais pas si ça vous regarde, répondit le Parisien, en lui lançant un oeil de travers; voyons! est-ce que vous allez me mécaniser, vous?

Et il s'arrêta d'un air provocateur, au milieu du sentier:

—Voyons! continua-t-il, est-ce que ça vous fait plaisir qu'il soit... mort... parlez-moi un peu!

Le major porta la main à la crosse de son pistolet; Mac-Héron crut urgent d'intervenir; sa longue personne s'inclina vers l'oreille de Spencer :

—N'ayez pas peur, lui dit-il, il n'est pas méchant... son chagrin ne doit pas vous étonner; il est déserteur, et c'est le colonel qui, en France, l'a sauvé de passer par les armes.

—Ah! je comprends, répondit le major, mais il est trop vif... que diable! je ne lui disais rien qui pût l'irriter.

—Les Français sont comme cela, vous savez, répliqua Mac-Héron... comme une soupe au lait!

—Vous êtes Irlandais? dit vivement Spencer.

—Oui! Votre Honneur; O-Murrel-Mac-Clamorgan, du district d'Ardagh, pour vous servir.

—Et vous consentez à faire ce misérable métier?

—Votre Honneur! il n'y avait plus de pommes de terre dans la cabane... répliqua Mac, les yeux étincelants... il n'y avait plus que ma femme et mes enfants morts de faim... fallait-il les manger pour me nourrir?

Le major couvrit ses yeux avec la main :

—O honte sur l'Angleterre... nation fille de Caïn! que répondras-tu, quand on te demandera ce que tu as fait de tes frères? murmura-t-il avec une émotion douloureuse.

Pendant ce colloque, le Parisien avait comprimé son émotion :

—Excusez-moi, major, dit-il, cette mort m'a fait trop de peine; j'étais si loin de m'y attendre!... mais que disiez-vous de madame de Reillière?

—Elle erre au hasard dans l'île... Castaing la poursuit... nous allons à son secours.

—Ah! mais oui! j'en suis! j'en suis! moi! s'écria le Parisien, j'en suis! je vous forai voir si je connais les sentiers... mes camarades aussi en seront; vous verrez qu'ils ne boudent pas devant la bête fauve.

—Je suis bien aise de vous voir en si bonnes dispositions, vous êtes un brave homme; si vos camarades vous ressemblent, je les reçois d'avance bien volontiers. Mais, continua Spencer en regardant au travers du feuillage, nous voici près de la route, j'aperçois les chevaux qui nous attendent. Heureusement ils sont exacts, car nous avons une rude étape à faire... Il faut dévorer trente-cinq lieues cette nuit.

Et le major s'avança rapidement pour donner ses ordres.

Le Parisien se rapprocha de Mac-Héron :

—Je cois que l'affaire marche bien... Allons-nous donner une célèbre "danse" à Castaing!

—Oui, dit Mac, mais ensuite que ferons-nous des Anglais?

—A pas peur! on leur fera des yeux... des yeux répulsifs... quoi? et ils s'en iront sur l'air :

"Retirez-vous, gens de la noce..."

C'est moi qui te le dis, foi de Parisien!

CHAPITRE V

LE VAL DEL DUENDE

Après avoir couru sur leurs rapides petits chevaux espagnols, avec cette vitesse fantastique que la ballade prête au chasseur noir, Français et Anglais arrivèrent sur la lisière des grands bois qui forment les premiers amphithéâtres des Montagnes Noires.

Là, ils remirent leurs montures aux mains de quelques hommes envoyés d'avance par le commodore, et ils coururent, plutôt qu'ils ne marchèrent, jusqu'au carrefour des Mille-Voies.

Probado, en détachant le Parisien et Mac-Héron du côté de la mer pour fouiller les côtes et sonder la conduite des Anglais, Probado, disons-nous, leur avait assigné ce lieu comme point de rendez-vous.

Il était nuit close, quand la petite troupe arriva à la clairière; elle fut forcée de bivouaquer, et chacun chercha, dans un prompt repos, l'oubli des fatigues passées et futures.

Les Anglais, surtout, s'endormirent avec une merveilleuse promptitude, après avoir caressé la bouteille de rhum et mangé... hélas!... le rostbeef froid.

Le Parisien n'avait point permis d'allumer des feux.

Quant à ce dernier, après avoir rôdé dans les broussailles, tout autour du camp improvisé, il s'était soigneusement installé avec Mac-Héron dans l'encoignure d'un gros rocher creux. Tous deux, adossés l'un à l'autre, faisaient face à deux points différents, et, par leur position élevée au-dessus du sol, il dominaient la clairière: de cette façon, rien ne pouvait les surprendre au dépourvu, à moins qu'ils ne fussent par trop ensevelis dans le sommeil.

Nous pouvons affirmer que le Parisien se serait glorifié longtemps d'avoir seul veillé dans cette nuit mémorable si, au crépuscule matinal, un chatouillement importun n'eût irrité la sensibilité nerveuse de son nez.

Il ouvrit prestement les yeux en préparant un dilemme pour prouver qu'il n'avait nullement dormi: mais son désappointement fut extrême en apercevant Mac-Héron déjà debout, riant silencieusement, et regardant un billet, qui, suspendu par un fil, oscillait à la hauteur du nez de son camarade.

—Que signifie cette mauvaise plaisanterie? demanda le Parisien avec quelque agigreur.

—Chut! fit Mac-Héron, il était là, quand je me suis réveillé. Le diable sait peut-être qui est venu l'y mettre sans nous déranger; pour moi, je n'y comprends rien.

—Voyons donc ce que c'est! dit le Parisien en le saisissant; tiens! il y a mon nom dessus!... Ah! c'est un tour de Probado! et Jocko a servi de facteur... Que je leur fasse le signal...

Aussitôt le Parisien mit ses deux mains devant la bouche, et on entendit le grondement sourd d'un chat irrité sortir de ses lèvres avec une réalité d'imitation saisissante.

Quelques paires d'yeux étincelants brillèrent soudain au travers des feuillages, quelques griffes grincèrent sur l'écorce des tamarins, mais cette muette réponse des "matous" sauvages fut la seule qu'obtint l'appel du Parisien: le ronflement sonore de quelques Anglais s'y joignit par intermittence; mais ce fut tout.

—Diable! fit le Parisien, ils sont partis sans laisser personne... Alors il y a de la prose là-dedans... Sais-tu ce que c'est que la prose, Mac?

—Non, répliqua naïvement le fils de la verte Erin.

—En voilà, mon ami, ajouta le Parisien en lui déployant le billet sous le nez avec un geste de notaire; écoute-moi ça.

"Nous sommes arrivés au Monte-Senestro, sans "avoir trouvé des traces vraies, disait le billet: Ti-"boë est mort; nous avons lu sur la mousse de la "Gruta del Lavrador; la jeune dame est prison-"nière avec ses deux enfants; leurs petits pieds "sont imprimés sur les terres molles des Hauts "Marais; Tsiah est blessé; on le porte, car sa piste "est rare, et il y a du rouge sur les feuilles; les tra-"ces sont très confuses maintenast: les gros pieds "paraissent se diviser en deux troupes; l'une va au "nord, l'autre au midi; on a cherché à effacer la "piste de la jeune dame; il faut se méfier; nous "vous attendons dans le Val del Duende. Probado".

—Milliard de misères! dit sourdement le Parisien, quand il eut fini cette triste lecture; voilà le mal fait... Allons, il n'y a plus à parler, marchons!... Nous atteindrons peut-être Jocko, car c'est lui: il n'y a que lui capable de m'avoir mis ça, là, sous le nez, sans m'éveiller. Chaud! chaud! messieurs! cria-t-il aux Anglais: voilà le jour, partons.

Les "Goddem", il faut leur rendre cette justice, furent promptement debout, et... après le rostbeef mangé... non avant! l'on partit.

La journée fut rude, chacun avait hâte d'arriver: enfin, peu avant le coucher du soleil, la caravane s'engagea dans une vallée profonde et sombre, resserrée entre deux immenses murailles de rochers à pic, et serpentant avec le lit tortueux d'un torrent qui grondait dans le fond de ses abîmes.

—Nous sommes près du but, dit le Parisien à voix basse! bouche close! mes amis, l'oeil au guet! l'oreille ouverte! la carabine prête! voilà la consigne; et surtout, pas de bruit en marchant! il y a, par ici, d'étrange gibier quelquefois!

On continua la route en silence, sur l'étroit et humide sentier où à peine il était possible de marcher deux à deux.

Spencer avait pris la tête de la colonne, à gauche du Parisien. La sublime horreur de ces gorges mystérieuses facinait le jeune major. Il lui semblait voir flotter devant ses yeux les visions fantastiques d'un rêve, quand il contemplait ces remparts de granit s'élevant du fond des gouffres au plus haut du ciel... les éclaircies soudaines qui dentelaient les bois couronnant les hautes crêtes, lui semblaient être les yeux de quelques monstres géants cramponnés au revers de la montagne, et dardant leurs prunelles luisantes sur l'abîme, pour voir s'il n'y aurait rien à dévorer!

Bien bas! bien bas! dans les sépulcrales profondeurs, hurlaient comme des voix plaintives ou menaçantes les flots du torrent brisés par les rocs aigus!

Sur les lointains profils des roches brunes et mousseuses se dessinaient les monstrueuses silhouettes de visages grimaçants, dont les brins emmêlés des broussailles simulaient la barbe inculte et hérissée!

Chaque détour amenait une terreur nouvelle; chaque bruit une menace; et le silence même, dans sa lugubre intensité, révélait des murmures étranges, inouïs pour des oreilles humaines!

—Qu'elle est bien nommée cette vallée du Follet! c'est le séjour des esprits de la solitude! murmura Spencer à l'oreille du Parisien.

—Oui! répondit laconiquement ce dernier... il faut bien que ce soit leur séjour, puisqu'il y en a!

Spencer sourit :

—Vraiment? il y en a! sans plaisanter.

—Je ne sais pas si j'ai l'air de rire? répliqua sèchement le Parisien... Tenez! parfois j'ai entendu ici gémir des âmes.. j'ai entendu des voix qui arrivaient de loin, major!... de plus loin que vous n'êtes jamais allé... j'ai entendu...

Le Parisien s'interrompit; la main de Spencer venait de le saisir brusquement au bras :

—Que vois-je là-haut sur la cîme de ce rocher noir? demanda le major.

Le Parisien regarda dans la direction indiquée :

—Je ne distingue rien... Ah! si fait! une forme blanche... c'est un vautour à col cendré... il faudrait une fière carabine, pour le décrocher d'ici.

—Certes! je ne croyais pas qu'il y eût de tels oiseaux! regardez, quelle grandeur!

—Non, reprit le Parisien en fixant attentivement l'objet indiqué, non... ce n'est pas un vautour... c'est... une panthère en embuscade... elle se dresse, elle va se tapir de nouveau pour s'élancer... mais non... on dirait une forme... une forme humaine... ou diabolique... ajouta le Parisien en baissant le voix...

—C'est une femme, je vois flotter ses vêtements blancs, dit Spencer en tirant sa lunette de son étui. Oui, c'est une femme... je distingue son visage... c'est une mulâtresse... voyez vous-même, ajouta-t-il en passant la longue-vue au Parisien.

Celui-ci la prit d'une main tremblante, et regarda; au même instant, il poussa un cri terrible:

—Naïa! c'est elle... elle va... oh! mon Dieu! nous allons la voir se précipiter!... Mac! Que faire!... que faire pour l'empêcher...

Et le Parisien, comme pris de folie lui-même, se mit à courir en désespéré.

Mac-Héron s'élança après lui de toute la vitesse de ses longues jambes: les Anglais les suivirent de leur mieux, tout effarés, et sans y rien comprendre.

Ils arrivèrent ainsi perpendiculairement sous le roc sur le bord duquel marchait la pauvre folle.

Chacun s'arrêta haletant, les regards fixés sur elle.

Les yeux levés vers le ciel, Naïa marchait au hasard sans voir devant elle. Comment la main de la Providence avait-elle soutenu jusqu'alors et garanti la pauvre créature des milles dangers mortels qui avaient abondé sous ses pas? c'est un mystère! Une chose paraissait malheureusement trop certaine: Naïa s'avançait tout droit vers une affreuse crevasse, et, à son allure, on voyait bien qu'elle n'y prenait point garde.

Le Parisien se désolait :

—Elle va rouler là comme un sac, et nous arrivera en morceaux... Je suis trop vieux, moi, pour supporter ces choses-là... il faut que j'y arrive! il faut que je... mille milliards de misères! elle marche droit au trou... Ah! quel tourment que les femmes !...

Et il s'approchait du rocher, sondant de l'oeil la fatale crevasse, mesurant la hauteur du roc, essayant ses ongles à la muraille glissante qui se dressait devant lui.

—Si je lui envoyais une balle qui ne ferait que l'étourdir... à l'oreille... ou à l'épaule, par exemple... hum! c'est trop chanceux... au mollet.. ça ferait aussi bien et ça serait moins dangereux... Qu'en dites-vous, major? dit-il en mettant sa carabine à l'épaule.

—Vous êtes enragé! s'écria celui-ci; mettez-vous donc votre balle avec la main? non! non! pas de remède semblable... n'y aurait-il donc pas de moyen...

—Il a raison... reprit le Parisien en abaissant lentement son arme; et pourtant, que faire? j'ai regret... une balle marche si droit! si vite! j'ai idée que j'effleurerais seulement sa petite oreille... une égratignure! quoi!... haï donc! fit-il en visant de nouveau.

Le long bras de Mac-Héron s'appuya sur la carabine :

—Viens voir, dit-il, j'ai une idée.

Il s'avança plus près de la crevasse, et, montrant au Parisien cette gueule béante que la montagne semblait ouvrir contre le ciel :

—Regarde, au bout de mon bâton; celui qui serait arrivé là ourrait...

—J'y suis! cria le Parisien... vite! vite! fais-moi la courte échelle... Me v'là prêt! ajouta-t-il en jetant par terre ses armes et ses vêtements inutiles... me v'là! y es-tu?

Pour toute réponse, Mac tendit son dos; un Anglais le grande taille les soutint. Dans la même seconde, le Parisien fut au sommet de cette pyramide humaine, et leste comme un écureuil, se mit à gravir une sorte de gigantesque et perfide escalier que semblait lui offrir le talus de la crevasse.

Ses compagnons le suivaient d'un oeil inquiet; mesurant tour à tour l'espace qui lui restait à gravir... l'espace qui séparait Naïa de la crevasse.

Dans cette lutte terrible où l'enjeu était une existence, quel serait le premier arrivé?... Le Parisien semblait avoir l'avance, mais ce trajet plus court, il fallait le franchir à force de poignets, à force d'ongles!... il fallait trouver un chemin praticable jusqu'au bout!...

Naïa n'allait pas très vite, il est vrai; sa démarche chancelante errait en zig-zag; elle trébuchait sur chaque touffe d'herbe, mais elle approchait... approchait.. et le Parisien n'était, certes, pas encore au sommet!...

Ses camarades le virent tout à coup s'arrêter au bas d'une large et haute roche qui barrait son chemin: il chercha une issue à droite et à gauche, puis crispa ses mains contre le roc... son élan fut vain, il retomba et faillit rouler à la renverse dans l'abîme.

Chacun des spectateurs sentit son coeur battre à rompre sa poitrine... Naïa n'était plus qu'à vingt pas de la crevasse.

Mac ne put retenir un cri :

—La voilà! frère! la voilà!

Le Parisien tressaillit à cet appel désespéré.

Alors il regarla tout autour de lui... la pierre nue, glissante, inexorable se dressait sur sa tête... à deux pieds au-dessus d'elle était le sommet. Des lianes fleuries serpentaient en gracieuses guirlandes, retombaient sur le roc, ou formaient un pont aérien joignant les deux bords du précipice.

(A suivre)

Petites notes scientifiques

Décongélation des conduites d'eau par l'électricité.

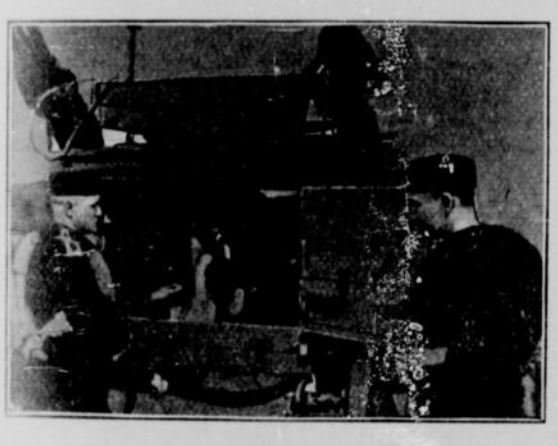
Dans ce continent, nord américain, le sol gèle fréquemment à une profondeur de trois pieds ; dès lors, l'eau elle-même se congèle dans les conduites les plus perfectionnées. L'inconvénient qui en résulte pour le simple confort des ménages devient désastreux en cas d'incendie. Déjà, en 1899, M. Wood avait réussi à dégeler les conduites en un quart d'heure, à l'aide du courant électrique; mais son système, quoique expérimenté sur une assez large échelle, ne se prêtait guère à une application réellement pratique.

Un ingénieur de Rutherford, New Jersey, M. Schwobe, semble avoir résolu le problème avec autant de simplicité que d'élégance. Une petite voiture à un cheval servie par trois hommes, contient deux transformateurs plongés dans l'huile qui les garantit du froid et abaissent à 55 volts la tension du courant de plus de 2,000 volts qui alimente la ville. Lorsque dans un immeuble on constate au réveil que l'eau du robinet ne coule pas, il suffit d'un coup de téléphone pour voir arriver, à bref délai, la voiture décongélatrice. On branche le transformateur sur la conduite refroidie et sur le circuit de la ville, et au bout de dix minutes, l'eau recommence à couler. La dépense d'électricité revient à peu près à 60 cents.

Espérons que Montréal profitera l'an prochain de cette ingénieuse invention.

La télégraphie sans fil dans l'armée allemande

Pendant la guerre russo-japonaise la télégraphie sans fil a fait ses preuves. Les deux partis l'ont employées avec un égal succès. Elle est désormais pour la bataille sur terre comme sur mer un facteur nouveau dont il est indispensable de tenir compte. Aussi chaque pays organise-t-il avec le plus grand soin dans son armée un service de télégraphie sans fil. Il était intéressant de savoir ce que les Allemands, à l'affût de tous les progrès militaires, ont déjà pu faire dans ce sens.



Poste volant pour envoyer les dépêches.

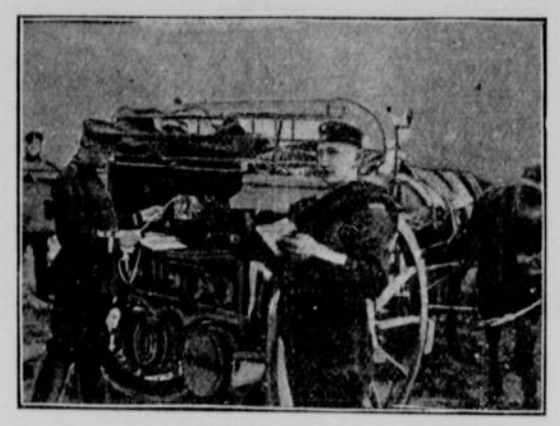
L'Allemagne ne pouvait se désintéresser de ce facteur nouveau de succès qu'est la télégraphie sans fil. Dès l'année 1897, elle a cherché à utiliser dans l'armée et dans la marine l'admirable invention du savant français Branly, développée par Marconi.

Après une longue période de tâtonnements, les premiers essais sérieux eurent lieu aux grandes manœuvres de 1901 avec l'appareil Braun, et chaque année a apporté son perfectionnement.

Aux manœuvres dernières, il avait été établi une station fixe et cinq stations roulantes. Chaque station roulante comprend trois voitures; dans l'une se trouve la source de l'électricité; la seconde qui est semblable aux caissons d'artillerie de campagne, porte, sur l'avant-train, le matériel nécessaire à l'installation d'un poste récepteur et sur l'arrière-train le matériel destiné à servir de poste expéditeur; elle a, en outre, un moteur à benzine actionnant une dynamo. Ces voitures proviennent de la fabrique de Siémens. Lorsque les caissons sont ouverts, on voit très bien fonctionner les appareils de transmission. Une troisième voiture légère porte de petits ballons et des cerfs-volants ainsi que des récipients à air comprimé pour le gonflement des ballons. L'antenne est supportée par un ballon cerf-volant.

Le personnel chargé d'utiliser ces appareils forme une section spéciale qui est rattachée au bataillon numéro 1 des télégraphistes; il se compose de 8 officiers, 15 sous-officiers, 85 hommes et 40 chevaux.

D'un ballon, un officier aérostier correspondait par le téléphone avec la station fixe, signalant la position de l'armée ennemie, les mouvements des troupes et de l'artillerie, etc.; cette station transmettait, par la télégraphie sans fil, les renseignements à toutes les stations roulantes où se tenaient en permacence des cyclistes et des cavaliers pour aller les porter rapidement à toutes les autorités que ces renseignements pouvaient intéresser.



Poste volant pour recevoir les dépêches.

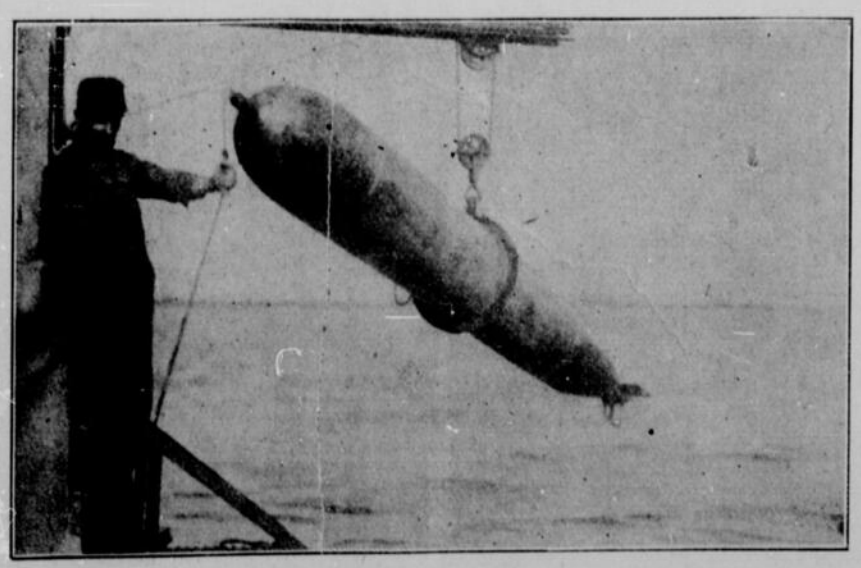
Les Allemands se disent très satisfaits des résultats obtenus cette année, ils ont pu correspondre jusqu'à une distance de 160 milles, alors que, les années précédentes, la limite extrême ne dépassait guère 70 milles. La télégraphie sans fil leur rend également d'excellents services dans l'Afrique Sud-Occidentale, où le général Von Trotha dispose actuellement de deux sections de trois stations chacune, mettant en relations les diverses colonnes manoeuvrant dans un pays en insurrection. Les autorités militaires font construire de nouveaux appareils et plusieurs millions ont été votés pour cet usage au budget de la guerre.

La torpille Bliss-Leavitt

Après avoir indiqué les différents progrès réalisés successivement dans la construction des torpilles automobiles, depuis la torpille primitive portée au bout d'un espar, jusqu'aux torpilles employées par les Russes pendant la guerre russo-japonaise, M. Burr décrit, dans un récent numéro de l' "Iron Age", une torpille américaine nouvelle, dénommée Bliss-Leavitt, et construite dans les ateliers de la E. W. Bliss Co., de Brooklyn, pour le compte du gouvernement des Etats-Unis. Ce type paraît réunir les avantages de toutes les torpilles automobiles connues; elle présente, en outre, quelques dispositifs nouveaux.

Une torpille de 17 pouces de ce système a 15 pieds de longueur et pèse, en ordre de lancement, 1,300 livres. Sa portée effective est de un mille un dixième, alors que la torpille Whitehead n'a qu'une portée de 1,400 verges. Sa vitesse est de 36 noeuds, contre 28 pour cette dernière. Son enveloppe est composée de trois pièces: un réservoir central en acier contenant de l'air comprimé à 150 atmosphères; un compartiment avant, ou cône de combat, portant la charge et muni d'un outil tranchant pour couper les filets pare-torpilles, que l'on peut d'ailleurs remplacer par un cône d'exercice; et un compartiment arrière, contenant le mécanisme moteur, composé d'une turbine à air comprimé à deux roues, faisant 1,200 tours et développant 110 chevaux, actionnant directement l'hélice arrière et, par l'intermédiaire de roues coniques, l'hélice antérieure.

C'est dans ce même compatiment arrière que se trouvent le mécanisme de direction du type gyroscopique et le mécanisme d'immersion, qui a pour effet de couler à fond la torpille à fin de course, lorsqu'elle a manqué le but, et de la maintenir à profondeur constante sur la trajectoire utile. Cette torpille peut se lancer au moyen des tubes immergés ou aériens. La torpille de "535 millimètres", du même type et de construction générale semblable, a une portée utile plus grande, elle parcourt aisément de deux milles à deux mille deux dixièmes.



Un nouvel engin de guerre : torpille américaine Bliss-Leavitt.

Un masque contre la chaleur

La chaleur incommode souvent, et surtout la chaleur vive d'un foyer trop brûlant, d'un brasier trop proche. C'est pour beaucoup de gens professionnellement exposés à cet inconvénient un surcroît de fatigue, un danger parfois. Les chauffeurs, les sapeurs-pompiers notamment, ne pourraient que gagner à avoir un appareil de protection simple et pas pesant, leur permettant d'approcher du feu sans avoir les yeux éblouis, la gorge étreinte, les mouvements paralysés.

Voici, dans ce sens, une très curieuse invention qui nous vient d'Allemagne, où elle est entrée depuis peu dans le domaine pratique. C'est un véritable "masque contre la chaleur" établi d'après les données fournies par un officiers de pompiers du nom de Winkler et construit par M. E. Doering.

Les pompiers allemands peuvent affronter la plus violente chaleur sans s'en trouver incommodés.

Il est construit d'après les principes de la lampe de sûreté de Davy. Il s'adapte mouillé sur le casque ou la coiffure de la personne qui a à s'approcher du feu. Sa disposition rigide, sa forme inclinée et sa fraîcheur constante garantissent admirablement la figure tout en ne gênant pas la vue.

Après d'heureux essais les pompiers de la ville de Cologne en ont tous été munis.

Il serait bon que nos braves pompiers canadiens puissent avoir à leur disposition un moyen de protection réellement efficace contre la chaleur du feu, au contact duquel ils sont sans cesse exposés. Aussi signalons-nous cette invention à qui de droit.

Cheminées d'usines en béton armé

Le béton armé est devenu très à la mode, aux Etats-Unis au moins, pour la construction des cheminées d'usines; on en donne diverses raisons; il permet, sans nuire à la solidité de l'édifice, de faire économiquement des cheminées excessivement élevées. En effet, beaucoup plus légères que les anciennes, elles permettent une grande économie de matériaux dans leur fût et aussi dans leurs fondations, sans nuire à la stabilité; ces monolithes encastrés dans le sol résistent fort bien au vent quoique la charge verticale reste faible. On cite plusieurs cheminées de 220 pieds et même 300 pieds construites par ce procédé.

Soir de paie

La rue de la Gaieté mérite bien son nom. Le samedi soir, jour de la paie générale, on ne rencontre que des gens qui font la fête, qui chantent, qui vont en procession de caboulots en caboulots.

Samedi dernier, deux pochards font bruyamment irruption dans une petite pièce du café de l'Espérance, réservée aux habitués paisibles.

Deux employés du Bon Marché sont en train de faire une innocente partie de dominos.

—Vous allez trinquer avec nous, s'écrie le plus loustic des deux ivrognes... nous sommes vos frères!

—Je crois, répond un des joueurs, que vous êtes plutôt "noceurs"!...

Calembour royal

En 1832, le prince Othon de Bavière fut élu roi des Hellènes. Les ministres et les ambassadeurs s'empressèrent de le venir féliciter, à la cour du roi son père. Comme un flatteur disait à ce dernier:

—Quelle heureuse destinée ce choix présage aux Grecs !

—Oui, répliqua en souriant le roi de Bavière. Cependant cette destinée ne sera pas tissé de soie et d'or !

—? ? ?

—Sans doute! Pour que les Grecs soient heureux, il faut coton, soie, fil et laine! (qu'Othon soit philhellène!)

1—NOS BONS DOCTEURS

—Voyez, docteur, mon bébé est malade. Un médecin l'a déjà vu et lui a ordonné des cachets de plâtre à prendre dans de l'eau... Et le mal a empiré.

En voyage

Je ne nommerai pas l'auberge où le petit fait qui suit s'est passé. Certains pourraient y voir de la malpropreté, alors qu'il faut le considérer comme un reste de naïveté et de simplicité patriarcales.

L'auberge en question est située dans un pauvre bourg perdu dans un pays montagneux.

J'étais entré pour me reposer un moment. Près de moi, quelques habitants du pays étaient réunis autour d'une table et jouaient.

Je me fis servir une tasse de café. L'on m'apporta un breuvage couleur marron, fleurant la chicorée, mais ayant l'avantage d'être bouillant. Or, j'avais besoin de boire chaud, je ne chicanai donc pas sur la qualité du mélange.

Je m'aperçus cependant, au moment de le boire, que la servante avait oublié de me donner du sucre.

Je lui fis signe:

—Un peu de sucre, mademoiselle, je vous prie.

—Un instant, fit-elle.

—Il n'y en a pas dans la maison ? demandai-je, étonné.

—Si, si, répliqua-t-elle... seulement ces messieurs (ce disant elle désigna du doigt mes voisins) ont marqué tous les morceaux pour faire une partie de dominos... patientez une seconde, la partie va se terminer tout de suite.

2—NOS BONS DOCTEURS

—Le médecin que vous avez vu, madame, était un crétin ou un charlatan. Ce remède aurait tué votre bébé, tout simplement... Mais je suis là.

La leçon de la Czarine

Le luxe et le désir de briller font, paraît-il, autant de ravages en Russie que dans les autres pays. Le czar, voulant récompenser un grand service rendu par un petit fonctionnaire, l'invita à Péterhoff avec sa femme. Celle-ci, afin de soutenir un rang qu'elle n'avait pas, engagea pour trois ans les appointements de son mari, et put ainsi vêtir chaque jour, soir et matin, une toilette nouvelle. La czarine apprit le fait, et pour lui donner une leçon lui dit le jour du départ :

—Savez-vous, madame, que vous êtes bien à plaindre d'avoir une si mauvaise couturière. Elle ne vous a donc fait aucune robe qui vous aille, que vous en changez si souvent?

Ni bête ni fou

—Tu es vraiment trop bête, Joseph, s'écrie le maître d'école, on ne peut cependant pas additionner ensemble un cheval et une brouette?

—Et pourquoi ça, monsieur, s'il vous plaît?

—Pourquoi ça! mais je l'ai répété plus de vingt fois: on ne peut additionner ensemble que des objets de même espèce.

—Ah! monsieur, je peux cependant vous prouver le contraire, moi, et ce n'est pas difficile.

—Es-tu fou ?

—Ni bête ni fou; chaque matin, à la maison, on additionne nos cinq pintes de lait de cinq pintes d'eau !

—Et puis après ?

—Et puis? et puis, ça fait que tous les jours nous avons à vendre dix pintes de lait !

3—NOS BONS DOCTEURS

—Il faudra lui donner des cachets de charbon à prendre avec du lait. C'est, en somme, le contraire de ce que vous avait ordonné cet âne de... Comment l'appelez-vous déjà...

—Mais je ne sais pas. J'étais absente et c'est la nourrice qui l'a conduit. Je vais lui demander.

Domestique " modern-style "

Le comte de Z..., qui s'est construit un si joli hôtel au boulevard Montparnasse, avait annoncé à son valet de chambre qu'il s'absenterait jusqu'au lendemain. Mais un pneu de son auto creva, et il dut rentrer chez lui le soir même.

Son valet de chambre était sorti. Quand il revint, il était dans un état d'ébriété difficile à dissimuler.

—Malheureux! tu n'as pas honte, lui dit son maître. Si dans cet état-là on te ramassait dans la rue ?...

—Oh! monsieur le comte n'a pas à s'inquiéter, balbutia l'ivrogne... J'ai toujours une de ses cartes sur moi...

Où sont donc les gens pas sérieux ?

Lecture du journal en famille.

Madame jette un regard distrait sur les petites annonces :

"Une personne sérieuse, munie d'excellentes références, demande emploi...

"Un monsieur très sérieux, ayant des loisirs, serait heureux d'occuper ses soirées...

"Un jeune homme tout ce qu'il y a de plus sérieux désirerait entrer dans maison de commerce..."

—C'est curieux, remarque madame, ce ne sont jamais que des gens sérieux qui demandent des places! Que font donc les gens qui ne sont pas sérieux?

—Parbleu, répond monsieur, ils sont tous placés.

4—NOS BONS DOCTEURS

—Noumou, chez quel médecin êtes-vous allée ?

—Mais, justement chez vous, m'sieur le docteur.

—! ! !

Le Pape Léon XIII et le bohémien

Il y a beaucoup de catholiques militants parmi les officiers de l'armée autrichienne. Un jour, un lieutenant bohémien, qui ne sait pas un mot de toute autre langue que le tchèque, demande une audience à Léon XIII. On informe le pape de la difficulté qu'il y aura à causer avec cet étranger. Sa Sainteté reçoit pourtant notre homme, lui donne une légère tape sur l'épaule et lui dit simplement:

—Bravo, guerrier! Bravo, guerrier!

Le vaillant Bohémien saisit aussitôt la main du successeur de saint Pierre, la secoue cordialement et réplique :

—Bravo, papa! bravo, papa!

Les gaietés de la rue

C'était vendredi matin, sur le coup de sept heures, à la porte d'une grande boulangerie.

Un gaillard grand et solide, mais qui a l'air d'avoir, comme on dit, les côtes en long, demande, pour la frime et dans l'espoir d'obtenir une aumône, du travail.

—Du travail, mon pauvre garçon! lui dit le patron, je regrette beaucoup, mais je n'en ai pas à vous donner... pour le moment.

—Oh! vous savez, insiste l'autre, il m'en faut si peu...

L'histoire en famille

L'honorable M. Modagor, professeur d'un cours de vacances, prend beaucoup de peine pour expliquer à ses élèves les usages et les moeurs des Romains de l'antiquité.

—C'est ainsi, explique-t-il, que les Romains désignaient sous les noms de "thermes" les nombreux établissements de bains où...

—Oui, m'sieu; oui, m'sieu, interrompit impétueusement le jeune élève Tirelire, papa l'a encore dit hier à maman.

—Comment! M. votre père fait à Mme votre mère un cours d'histoire romaine?

—Oui, m'sieu, il lui a dit comme ça: "Si le propriétaire vient te demander les termes, envoie-le au bain!"

De plus en plus fort

Dans un café du quai aux Fleurs, deux Marseillais qui s'ennuient dans ce petit Paris échangent, pour se distraire, force blagues et force vantardises.

—Moi, dit Fracasse, j'ai vu une fois un plongeur qui restait dans l'eau plus d'une demi-heure, pas moins!

—Pouh! Qu'est-ce que ça? Moins que rien! J'en ai vu un, moi, dans le port de la Joliette, qui restait sous l'eau plus d'une heure, montre en main!

—Eh bien! moi, messieurs, dit un Parisien survenant, j'ai vu encore bien mieux: j'ai vu une femme qui a plongé dans la Seine du haut du Pont-Neuf et qui n'est jamais remontée!

Lequel l'est plus

Je passais sur le Pont-Neuf; je vis un groupe qui regardait un pêcheur; je me mêlai immédiatement au groupe et attendis, le cou tendu et les mains dans mes poches, l'apparition de la seconde ablette.

Le pêcheur tira sa ligne; rien ne vint.

—Y a-t-il rien de plus bête qu'un pêcheur à la ligne! dit à haute voix un de mes voisins.

Un gamin passait en courant; il entend l'exclamation, s'arrête et, mettant la main à sa casquette:

—Pardon, monsieur, vous disiez?...

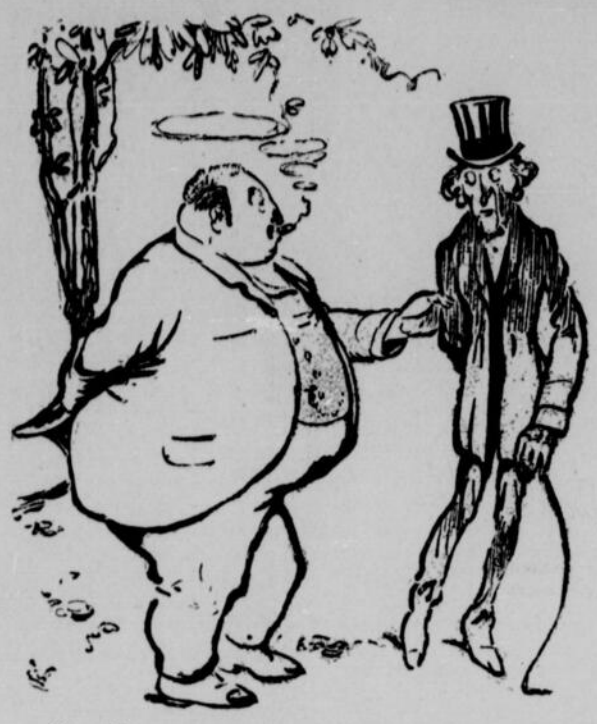
—Je disais qu'il n'y a rien de plus bête qu'un pêcheur, répond mon voisin.

—Ah! faites excuse, monsieur, dit le gamin, il y a ceux qui le regardent.

Et il reprit sa course.

L'amateur — Monsieur, je viens d'acheter cette estampe japonaise et, en examinant le papier, j'ai des doutes sur son authenticité! Je serais bien aise d'avoir votre avis.

Le fabricant américain — Eh bien, Monsieur, rassurez-vous! je puis vous garantir que c'est bien du papier japonais: il sort de chez moi.



—Une blague, vôtre égalité, une vraie blague! Croyez-moi, il y aura toujours les gros et les petits, ceux qui en ont trop et ceux qui n'en ont pas assez, ceux qui ont tout le lard et ceux qui n'ont que les os et la peau.

Le pochard avait raison

Il est des gens qui sont créés et mis au monde pour faire de la musique, d'autres pour écrire des romans, d'autres encore pour embêter leurs contemporains. Vino-Pourro, lui, a été créé pour boire! Dès qu'il eut l'âge de raison, il s'enivra. Et plus il vieillit, et plus il but. Vous pensez bien qu'à ce régime sa santé s'altéra et que, bon gré mal gré, il dut finir par appeler le docteur. Celui-ci le palpa, l'ausculta, dicta une ordonnance et partit en déclarant :

—Surtout, mon cher, plus d'alcool, plus d'eau-de-vie, brûlez ce que vous avez adoré.

Le lendemain, le docteur revint. Et qui trouva-t-il ? Son Vino-Pourro, le nez rouge, l'oeil brillant, qui, une allumette à la main, enflammait un bol de punch.

Le docteur lui dit :

—Comment! malheureux, voilà comme vous suivez mes prescriptions ?

—Mais évidemment, docteur; j'exécute à la lettre votre ordonnance !

—Elle est forte, celle-là ! En fabriquant du punch ?

—Dame: je brûle ce que j'ai adoré !

Le malin chirurgien

On a fait à M. le docteur X... la réputation de ne pas attacher ses chiens avec des saucisses. Une opération est toujours pour lui une bonne opération. Il a eu à ce sujet quelques aventures plutôt désagréables.

Au moment où il commençait à devenir célèbre et où il fréquentait même les ménages bourgeois, il fut appelé auprès d'une jeune femme chez qui il dînait quelquefois et qui avait avalé une arête de travers. Il eut vite fait de la débarrasser de ce corps étranger qui l'étouffait. A l'issue de l'opération, le mari crut largement payer le service rendu en glissant dans la main du jeune chirurgien trois pièces d'or.

Notre médecin, qui leur a tâté le pouls, prompt comme la pensée, les laissa aussitôt choir sur le parquet, et le voilà se baissant et comptant :

—Une, deux, trois; puis, feignant de chercher encore :

—Et les deux autres ? Je ne pourrai donc pas mettre la main dessus!

—Pardon, docteur, fit le mari en lui remettant deux louis supplémentaires, ils étaient tombés dans mon porte-monnaie.

Le bretteur battu

Un certain gentleman, renommé comme le plus fin bretteur de l'Ardèche, avait invité M. Scot, petit bourgeois de la ville, à dîner à sa table.

Le repas fut animé et fort gai. Le bretteur, qui était fin diseur et n'avait pas encore trouvé son maître pour les répliques, s'adressa à son compagnon, en ces termes :

—Savez-vous la différence qui existe entre vous, monsieur Scot, et un sot?

Tout autre que ce bon bourgeois eût été intimidé, mais il répondit aussitôt, avec un sourire :

—Seigneur, il y a la largeur de cette table.

On rapporte que le gentilhomme ne se fâcha pas de la boutade, et que pour une fois l'on put dire :

Le bretteur fut battu par le bourgeois.

Entre confrères

On en cite une bien bonne arrivée autrefois au maréchal Bosquet.

Ce brave militaire, faisant une promenade à la campagne avec son ordonnance, se trouve dans l'obligation de faire ferrer son cheval.

Il s'adresse au premier maréchal ferrant venu, qui se met immédiatement à la besogne.

Tout en travaillant, le forgeron remarque que l'un des deux hommes appelle constamment l'autre "monsieur le maréchal". Il se figure avoir affaire à quelque gros maréchal ferrant de la ville voisine et quand il s'agit du paiement, le brave artisan ne veut rien entendre, disant qu'il se considérerait déshonoré en acceptant l'argent... d'un confrère!

Le client ne marchande pas

Avec une vitesse de soixante milles à l'heure le jeune Malo fait pénétrer son automobile dans le cour d'une auberge, non sans avoir au préalable écrasé deux poules, trois canards et renversé le bourriquet de la maison et le garçon d'écurie. Mais Malo ne s'arrête pas à ces détails, car son estomac crie famine. Aussi se fait-il servir illico un bon petit déjeuner sous les tonnelles.

Tout en servant notre gentilhomme, l'aubergiste hasarde cette remarque :

—Monsieur sait-il qu'en plus de l'écrasement de nos volailles, nous avons le garçon d'écurie — celui qu'a renversé monsieur — qui vient de mourir?

—Fort bien, mon ami, répondit négligemment Malo, vous n'aurez qu'à le porter sur mon addition.

—Maman, quand je serai grande, est-ce que je serai mariée à un homme comme papa?

—Oh! oui.

—Et si je ne me marie pas, est-ce que je serai une vieille fille comme ma tante?

—Oui.

—Oh! maman, je veux rester petite fille.

Souffrez-vous du Catarrhe ?

Apprenez comment vous en guérir.

Avez-vous des gargouillements dans le fond de la gorge ? Votre nez est-il bouché et éprouvez-vous une sensation désagréable dans la tête ? Eternuez-vous souvent ? Votre haleine est-elle fetide et dégoûtante ? Alors vous avez le Catarrhe et si vous ne l'enrayez, il pourrait bientôt avoir gâté et empoisonné toutes les parties de votre système.

N'ayez pas le Catarrhe — c'est une terrible maladie. Ce qui est pire encore, il est toujours dangereux qu'il amène la Consomption. Le Catarrhe, une fois qu'il a atteint les poumons, dégénère en Consomption. Alors il est TROP TARD pour essayer de le guérir.

Guérissez votre Catarrhe dès maintenant, absolument et permanemment. Le docteur Sproule, le grand spécialiste du Catarrhe, est prêt à vous aider, vous n'avez qu'à le lui demander. Ecrivez lui, dites lui tous vos malaises et il vous donnera

Une consultation gratuite

vous enseignant comment vous guérir. Il diagnostiquera soigneusement votre cas sans vous demander un sou et vous dira ce que vous devez faire. N'hésitez pas — acceptez cette offre aujourd'hui. Repondez oui ou non au questionnaire, écrivez votre nom et votre adresse en entier sur les lignes pointillées, détachez le Coupon de Consultation Gratuite et adressez-le à "**Sproule, Spécialiste du Catarrhe, 409 Trade Building, Boston.**"

Ecrivez en français ou en anglais.

Coupon de Consultation Médicale Gratuite

Votre respiration est-elle gênée ?
Prenez-vous facilement l'rhume ?
Votre nez se bouche-t-il ?
Crachez-vous souvent ?
Avez-vous la bouche amère le matin ?
Eprouvez-vous une sensation de lourdeur dans la tête ?
Avez-vous des gargouillements dans la gorge ?
Le nez décharge-t-il beaucoup ?
Est-ce qu'il vous descend dans la gorge du mucus provenant du nez ?

NOM.....

ADRESSE.....

.....

DEMANDEZ

L'EMPOIS JAPONAIS

IL DONNE SATISFACTION

Ce n'est pas une imitation, mais un nouveau produit résultant du progrès de la science, c'est-à-dire un produit de qualité absolument supérieure.

Un produit parfait

Demandez-le à votre épicier et exigez qu'il vous le fournisse.

L'EMPOIS JAPONAIS

Est en vente chez tous les épiciers

Un Livre que chaque ménagère devrait posséder

"LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS"

Gratis Ecrivez aujourd'hui pour une COPIE **Gratis**

Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

The

Ault & Wiborg Co

of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS

Travaux féminins

Il est encore trop tôt pour songer aux toilettes estivales ; nos robes de printemps sont au complet et puis... on aime parfois ne pas trop s'occuper de chiffons et de frivolités. Pourtant, les journées sont longues et les joliesses sont nécessaires pour occuper agréablement nos doigts et notre esprit. Que ferons-nous donc ? De jolis travaux de dames.

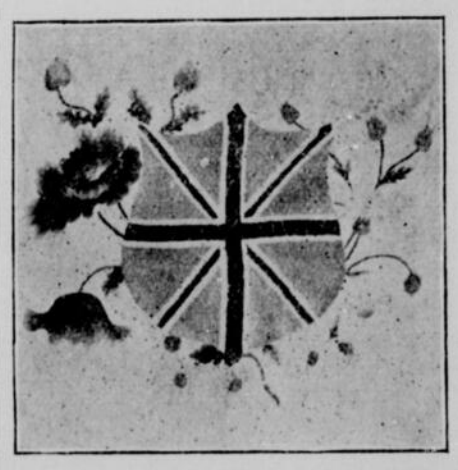
Le genre "lingerie", la broderie, la dentelle prennent en toutes choses un développement considérable. Il était de bon goût, voici quelques années, d'avoir des coussins recouverts de soie brodée au passé, ou peinte. Maintenant, le "dernier cri" est d'avoir sur son canapé ou sa chaise-

Coussin en toile écrue brodée au point de contour
Guirlande de feuilles d'érable.
(Modèle fourni par Melle Marcotte)

longue des coussins en mousseline brodée. Si vous avez dans vos broderies anciennes et vos souvenirs de famille, — et vous en avez toutes, certainement, mes chères lectrices, — des fonds de bonnet ou de coiffe en mousseline finement brodée, vous en organiserez des coussins merveilleux. Ces coussins seront ronds, naturellement, c'est d'ailleurs la grande mode: ce qui ne veut pas dire que les coussins carrés ne sont pas très jolis.

Le fond de bonnet forme le milieu ; on coulisse autour une bande de mousseline unie, on peut ajouter un entre-deux à volonté et l'on termine par un volant, soit de dentelle, soit de mousseline, joliment festonnée à grandes dents de rose — encore une chose que l'on trouve facilement dans les broderies de famille — ou, enfin, par un volant orné de trois plis et ourlé d'une dentelle.

Vous voyez tout le parti qu'une femme de goût et adroite peut tirer de cette mode des coussins de lingerie. On les transparente de taffetas, ou de satinette ou de



Coussin brodé sur toile en soie brillante. L'écusson britannique est posé sur une guirlande d'œillets.
(Modèle fourni par Melle Marcotte)

batiste — la batiste est préférable à la satinette, si l'on ne veut pas faire la dépense du taffetas. Les élégantes, habituées au luxe le plus raffiné, mettent sous le volant de mousseline ou de dentelle un autre volant bien fourni en mousseline de soie assortie au transparent ; mais, en femmes économes, nous nous contenterons d'un volant en batiste. Vous n'imaginez pas combien ce volant, transparenté de couleur tendre, est joli. Car il faut s'en tenir aux nuances claires, rose ciel, mauve, vert Nil, jonquille.

J'ajoute encore que ces coussins ne sont jamais très grands

Et puis, vous pouvez sans crainte, mes chères lectrices, faire dessiner et commencer à broder des robes en broderie anglaise pour vous, vos sœurs et vos enfants, depuis le bébé qui ne marche pas encore, jusqu'à la grande jeune fille bonne à marier; car tous les âges se vêtiront, l'été prochain, de broderie anglaise et de robes blanches. Travaillez pour être, aux jours ensoleillés, "belles et jolies" — ainsi qu'on chantait dans une vieille chanson d'antan.

Jamais un Marchand Honnête

ne voudrait vous faire croire que pour le prix du savon "Baby's Own Soap" vous puissiez acheter un savon aussi bon. Bien plus, quelque prix que vous payiez vous ne pouvez pas en acheter un meilleur que le savon "Baby's Own Soap."

ALBERT SOAPS LIMITED
MFRS.
MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boite ne sont JAMAIS TRADUITS

Sirop d'Anis Gauvin

De toutes les préparations pour le sommeil des enfants, le SIROP D'ANIS GAUVIN est celui qui offre le plus de garantie. Il est composé d'ingrédients purs. Chaque bouteille contient le même dosage, ce qui assure une qualité uniforme et supérieure. Vous pouvez en faire prendre aux plus jeunes bébés sans altérer leur santé. Il procure toujours un sommeil abondant et naturel.

En vente partout à 25 cts

Guérit Rhumes et toutes les Maladies des Bronches

SIROP MATHIEU

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

Non-seulement guérit-il le Rhume mais grâce à ses qualités toniques il renforcit tout le système hâtant ainsi la guérison complète et prevenant de longues convalescences. Prenez-le et votre toux cessera.
35 cents le gros flacon. En vente partout.
CIE J. L. MATHIEU, Prop. - - SHERBROOKE, P. Q.
L. CHAPUT, FILS & CIE, Dépositaires en gros, Montréal.

Le courrier de Colette

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

Mlle Ozema D. — Je suis bien aise d'avoir l'occasion de vous obliger.

Bernadette D. — Il sera fait comme vous le désirez.

Albert H. — Ces sujets philosophiques sont bien difficiles à traiter. Tant de grands écrivains s'y sont essayés, que c'est maintenant presque impossible d'y éviter les redites et les banalités. Choisissez donc un sujet plus simple, appliquez-vous à donner à vos phrases un cachet personnel, en évitant soigneusement les clichés; n'employez pas trop de qualificatifs qui alourdissent la phrase sans la rendre ni plus claire ni plus jolie; enfin, étudiez, lisez de bons auteurs et prenez des notes de lecture. Ce n'est qu'à force de travail qu'on arrive au succès, il faut vous en souvenir. Quoi qu'il en soit, vous avez tous mes voeux, et je serais heureuse que vous fassiez votre marque dans les lettres canadiennes.

Marie-Ange. — Je fais votre message avec plaisir.

Mignonne Sensitive. — Votre lettre, comme toujours, m'a fait plaisir, et j'ai remarqué qu'elle vous avait un petit air de contentement comme si celle qui l'a écrite avait pris aux érables qu'elle a visités leur printanière gaieté. Tant mieux! Je vous en prie, ne croyez pas ce portrait, il est affreux; l'original n'est pas beau, mais il y a des limites... Votre question m'embarrasse fort; des connaisseurs que j'ai consulté ne s'accordent pas; moi je ne connais absolument rien en la matière. Ne m'en veuillez pas de mon ignorance et choisissez pour le mieux. Merci pour vos bons souhaits de Pâques. Puisse cette fête vous avoir été douce également !

Janice.—Ces lettres E. E. G. C. et non G, sont l'abréviation des mots "étudiant en génie civil". Il vaut mieux désigner par le titre de polytechnicien les membres de cette intéressante classe d'étudiants. 2. Il n'a pas d'autre titre que celui de sa profession, que je sache. 3. Au théâtre, dans une salle de concert ou de conférence, on n'ôte pas ses gants, mais à l'église, pendant l'office divin, il est d'usage de ne pas les garder.

A. F. — Merci pour votre jolie carte. Nous n'avons pas l'habitude d'accuser réception de ces manuscrits. Les envois qui nous ont été faits n'ont pas donné lieu à un verdict satisfaisant.

Alice. — Si vous êtes en termes d'intimité avec cette jeune personne, vous devez aller lui offrir vos sympathies; s'il ne s'agit que d'une simple connaissance, contentez-vous d'envoyer votre carte de visite. Je vous remercie pour la jolie carte de Pâques.

Pauline. — A vous aussi, merci pour les fines petites cloches d'amour et vos bons souhaits de Pâques.

Fernande. — J'ai transmis votre requête à qui de droit pour la musique. Votre nom est inscrit dans notre présente liste. Pour votre gentille postaline, merci !

Roméo II. — Il sera fait comme vous le désirez, et merci à vous aussi. COLETTE

LE DÉ A COUDRE

Lorsqu'on essaye de coiffer son doigt d'un dé à coudre, on est immédiatement frappé de l'incommodité de ce petit appareil. La cause de cette incommodité saute aux yeux. Le dé est en effet de forme tronc-conique, alors que l'extrémité du doigt maintenue par l'ongle marque plutôt une tendance à s'écarter sur les côtés.

C'est donc par pression sur les parois du cylindre du doigt et par compression de l'ongle que le dé tient en place. Son action est de la sorte essentiellement déformante. De plus, le resserrement de la chair, gênant la circulation du sang, est de nature à occasionner des panaris, à prédisposer aux engelures, en même temps qu'il détermine une fatigue générale des nerfs de la main.

Chose curieuse, depuis que le dé est dé, sa forme a toujours été sensiblement la même. Et pourtant, Dieu sait s'il a vu passer des générations et des dynasties: il est admis que les Babyloniens et les Egyptiens étaient fort experts en broderie. Pour arriver aux résultats extraordinaires qu'ils produisirent dans cet art, le dé leur fut indispensable.

Les dés retrouvés à Herculanum sont de forme conique. Notre figure 1 représente des dés romains trouvés dans la Tamise. On voit que le principe de leur action sur le doigt est le même que celui du dé actuel.

Cette action est mise en évidence par les figures 2 et 3. Ces figures indiquent bien la gêne de la chair et de l'ongle. Dans l'une on a marqué en pointillé la forme naturelle du doigt lorsqu'il n'est pas soumis à cette action.

Le "dé Trueform" (vraie forme, forme naturelle), qui vient de faire son apparition, se propose d'éviter les inconvénients du dé antique et déformant en s'adaptant exactement à la forme du doigt qu'il doit coiffer. C'est un dé rationnel.

Notre figure 4 le représente en place, et la figure 5 en coupe. Il épouse exactement les contours de l'extrémité de la phalange et de l'ongle, et tient, non plus par compression, mais par succion. Son retrait détermine en effet, à la partie antérieure un vide qui s'oppose à son déplacement accidentel. Il habille le doigt sans le gêner, comme doit faire tout costume, comme fait la bonne chaussure pour le pied ou la bonne coiffure pour la tête.

Fig. 1. — Dés romains trouvés dans la Tamise.

Fig. 2.

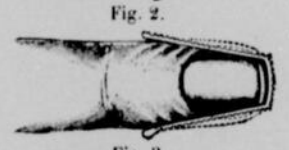


Fig. 3.

Fig. 4.

Fig. 5. — Dés modernes et dés Trueform.

Il est certainement singulier qu'il ait fallu tant de siècles pour donner ce petit perfectionnement à un instrument d'un usage aussi général et aussi indispensable.

E. REVERCHON.

LA BUSE

Des deux côtés de la presqu'île
Qui sort des brumes de la nuit,
La mer s'étend, vague et tranquille,
Sans élever le moindre bruit.

La lande est rose de bruyère
Sous le ciel rosé du matin ;
A l'occident, une lumière
Tremble encore dans le lointain.

Le jour grandit, la mer s'irise
De chatoyants et gais reflets;
Dans l'air plus vif, avec la brise,
Passe l'odeur des serpolets.

Et la route droite s'allonge
A travers les landes sans fin,
Monte, descend, remonte et plonge
Dans l'obscurité d'un ravin,

Ravin boisé d'une hêtraie,
Et si touffue en cet endroit,
Que sa ramure enchevêtrée
Couvre la route comme un toit.

Un oiseau se tient sur la berge,
Qui me guette, le col dressé;
Un grand oiseau; sa tête émerge
De l'ombre noire du fossé.

Il tient sous son pied quelque chose
De blanc, d'ailé, qui se débat,
Et sur sa proie, où son pied pose,
Trois fois son bec crochu s'abat ;

Puis il s'enfuit à tire-d'aile
Et disparaît sous le couvert.
Je m'approche: une tourterelle
Gisait, l'oeil mort, le crâne ouvert.

CH. FREMINE.

Heureux Enfin

SON MARI NE BOIT PLUS.
LE REMÈDE SANS GOUT "SAMARIA"
L'A GUÉRI.

Cette dame écrit: "Pour la première fois depuis notre mariage je connais le bonheur et je suis contente; mon mari est guéri de son ivrognerie! Il y a quelques mois vous m'avez envoyé, à ma demande, un échantillon de votre Remède, et, à l'insu de mon mari, je lui ai fait prendre dans son thé et dans sa nourriture. Je me suis procuré ensuite un traitement complet et lui en ai donné régulièrement. L'effet fut merveilleux et je ne saurais trop vous remercier pour l'heureux changement qu'il a opéré dans notre foyer."

Paquets gratis, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez : THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

Voitures pour Poneys

CES voitures pour poneys sont, dans leur genre de carosserie, ce qu'il y a de plus récent et de mieux. Leur qualité offre tout ce que le génie, un grand capital et des facilités sans rivales, guidés par l'expérience de près d'un demi-siècle, peuvent produire. C'est pourquoi elles peuvent servir longtemps, même employées sans qu'on en prenne grand soin. Quant au dessin de ces voitures, c'est une révélation comme conception artistique, tandis que leurs accessoires donnent tout le confort voulu.—Si vous vous proposez l'achat d'une voiture pour poney ou de toute autre voiture,

Ecrivez pour notre Catalogue Illustré, il est Gratuit

R. J. LATIMER & CIE, 21, Rue Saint - Antoine, Montréal

Pour les maisons de pension, les hotels et les restaurants

il n'y a rien de plus avantageux que des épices pures et de bonne qualité; il en faut beaucoup moins que des communes pour faire une meilleure cuisine. Mon assortiment d'épices extra-choix n'est pas surpassé. Je vous l'envoie sur réception de $2.80, sans frais, si votre fournisseur n'a pas mes marchandises en stock. Essayez-en, vous y reviendrez sûrement.

Je paie le fret dans les provinces de Québec et d'Ontario

2 lbs	Café de Madame Huot	75c
1 lb	Thé Japonais "Condor"	40c
1 lb	Thé noir Ceylan "	
1 lb	Moutarde "Condor" absolument pure, contenant toute son huile	50
1 lb	Poudre à Pâte "Condor" sans rivale	25
1 lb	Epices Assorties — Boites de 1-4 lb — les plus hautes qualités	50c

ou 2 lbs de l'un ou l'autre de ces Thés, au choix

$2.80

E. D. MARCEAU,
Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros,
281 - 285, Rue Saint - Paul, Montréal, Canada

POUR VOTRE JARDIN

Nous avons tous les outils et instruments nécessaires en acier, légers, forts, et qui épargnent la fatigue, le temps et l'argent.

Rateaux, Pelles, Bêches, Houes, Truelles, Fourches, Coupe-Gazon, Brouettes, Arrosoirs, Ciseaux, Boyaux d'arrosage (Hose), Tondeuses à gazon, etc., tous de première qualité et aux plus bas prix.

L. J. A. Surveyer
6, St - Laurent, 2ème porte de la rue Craig

VER SOLITAIRE

TÆNIFUGE LANCTOT
Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hopitaux du pays.—Le TÆNIFUGE ne réquiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun—douze capsules sont une dose.—La bouteille $1.00 franco, par la poste.—Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCTOT, Pharmacien
Pharmacies 672 rue St-Laurent et 290½ rue St-Laurent, Montréal

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les **Cors, Verrues et Durillons.** Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.
A. J. Laurence, Phar., Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS

Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de **LYONS** suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands

PATENTES QUI PROTEGENT

Fetherstonhaugh & Cie
Charles W. Taylor, ancien examinateur du bureau des Brevets.
EDIFICE CANADA LIFE,
MONTREAL, CHAMBRE 39.

Reins Faibles

Il ne sert pas à grand chose d'essayer de soigner les reins eux-mêmes. Un traitement de ce genre est souvent inutile, parce que les reins ne sont pas à blâmer généralement pour leur faiblesse ou leur irrégularité. Ils n'ont ni pouvoir ni contrôle sur eux-mêmes. Ils sont dirigés et mis en opérat on par un mince filet nerveux qui seul est responsable de la condition dans laquelle ils se trouvent. Si le nerf qui commande aux reins est fort et plein de santé, les reins aussi sont forts et en pleine santé. Si le nerf des reins ne fonctionne pas bien, vous connaissez l'inévitable resultat—une maladie des reins.

Ce nerf délicat n'est qu'une unité dans le grand système des nerfs. Ce système contrôle non seulement les reins, mais aussi le cœur, le foie et l'estomac. Pour plus de simplicité, le Docteur Shoop, a appelé ce système les "Nerfs Intérieurs." Ce ne sont pas les nerfs de la sensibilité physique —non plus que ceux qui vous permettent de marcher, de parler, d'agir et de penser. Ils sont les maitres nerfs et tous les organes vitaux sont leurs esclaves. Le nom commun de ces nerfs est "nerfs sympathiques" parce que chaque groupe est en relation constante et sympathique avec son voisin et qu'une faiblesse d'un côté provoque inévitablement une faiblesse dans tout le système.

Le seul remède qui vise à traiter, non les reins eux-mêmes, mais les nerfs qui les contrôlent et qui sont coupables, est connu par tous les médecins et pharmaciens sous le nom de " Restaurant du Dr. Shoop " (En tablettes ou liquide.) Ce remède ne soigne pas seulement les effets ou symptômes, mais les causes. Tout en amenant un soulagement immédiat, ses effets sont permanents.

Si vous aimez à lire un livre intéressant sur les maladies des nerfs intérieurs, écrivez au Docteur Shoop. Avec le livre, il vous enverra aussi un " Bulletin de Santé " — un passe-port à une forte santé. Le livre et le "Bulletin" sont gratuits.

Pour avoir gratuitement le livre et le "Bulletin," écrivez au Dr. Shoop, Boîte de Poste 80, Racine, Wis. Dites quel livre vous voulez avoir.	Livre 1 Sur la dyspepsie. Livre 2 Sur le Cœur. Livre 3 Sur les Reins. Livre 4 Pour les Femmes. Livre 5 Pour les Hommes. Livre 6 Sur le Rhumatisme

Le Restaurant du Dr. Shoop

est préparé en tablettes et en liquide. Il est mis en vente dans plus de quarante mille pharmacies. Les cas peu sévères peuvent se guérir avec une seule dose.

Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

Cessez de boire

L'ivrognerie est une maladie que mon traitement guérira infailliblement.

Mon traitement a pour but de faire disparaître cette irritation et ce désir insatiable de l'alcool qui en découle, en lui substituant peu à peu un remède souverain qui adoucit et guérit.

Traitement à la portée de toutes les bourses. Ecrivez-moi ou venez me voir, de 9 à 10 hrs a.m. et de 4 à 9 p.m., à mon bureau.

DR. B. THERIEN, Médecin-pharmacien,
1313, rue St-Denis, MONTREAL

POUR VOUS, MESDAMES

Dr Wilson Med. Co, 204 St-Jacques

ETIQUETTE UNION 10 TYPO MAISONNEUVE

Causerie Médicale

Les maladies de l'appétit.

L'appétit est un besoin instinctif, attaché au sentiment de la conservation. A la vue des aliments désirés, toutes les fonctions digestives se réveillent. L'appétit est la sonnette d'alarme, avertissant l'économie vitale qu'il est nécessaire de combler ses incessantes déperditions physiologiques et de livrer au fourneau nutritif de nouveaux combustibles.

La faim donne d'abord des sensations agréables, mais elle devient assez rapidement douloureuse. Son siège réside au cerveau: c'est pourquoi l'opium, le tabac et d'autres agents, sédatifs de l'encéphale, diminuent ou suppriment l'appétit.

L'enfant supporte mal l'abstinence; son estomac réclame avec énergie une alimentation fréquente, mais dont la quantité doit être pourtant mesurée. Il faut, en effet, dès l'enfance, discipliner l'appétit, combattre les antipathies capricieuses de l'estomac et habituer cet organe à des habitudes régulières, qui seront précieuses pour la santé à venir.

Chez les grandes personnes, l'appétit se répartit sur trois repas. Le corps n'ayant plus besoin de matériaux de croissance, mais seulement d'aliments d'entretien, n'a plus besoin de la même quantité que dans la jeunesse. L'appétit varie, alors, essentiellement suivant le taux de l'activité nutritive, suivant aussi les saisons, les climats, les tempéraments. Les hivers rigoureux de notre climat, en accélérant toutes les combustions, excite l'appétit, et c'est pourquoi la nourriture de la saison froide est plus abondante et plus forte que celle de l'été. Les gens bilieux ont souvent l'estomac impatient et il réclame plus souvent que chez les autres sujets.

Les individus lymphatiques et sédentaires, les alcooliques, les énervés, présentent l'appétit irrégulier et capricieux. L'abondance alimentaire et la richesse des ressources de la cuisine émoussent peu à peu l'appétit.

La perte d'appétit — anorexie — est un symptôme précoce et commun, dans toutes les maladies aiguës et fébriles; un symptôme avancé et inconstant, dans la plupart des affections chroniques. Chez les enfants et les vieillards, la suppression de l'appétit est parfois liée à une altération cérébrale. Dans l'état de santé, la diminution de l'appétit dérive souvent des repas solitaires, de l'abus du tabac, du café et de certains médicaments; du travail cérébral immédiatement après les repas, de la sieste, de la vie sédentaire, etc. La variété alimentaire est une indispensable condition de l'appétence parce qu'elle appelle l'appétit.

Les passions tristes, le spleen, l'hypocondrie et surtout l'envie, sont des causes d'anorexie. Dans l'anémie et la chlorose, le besoin de manger finit par disparaître; que de jeunes filles pâles mangent seulement par raison ?

D'autres fois, l'appétit s'exagère et devient une maladie, sorte de folie famélique, vorace et insatiable, que l'on trouve souvent chez les névropathes et les aliénés.

On trouve quelquefois aussi chez divers sujets la perversion du goût, et principalement chez les hystériques et les gens atteints d'affections nerveuses; les femmes, à certaines époques de la vie, ont des bizarreries du goût, que l'on a désigné sous le nom d'envies.

L'appétit s'entretient et se règle par la sobriété, l'heure fixe dans les repas, l'exercice régulier au grand air matinal, l'hydrothérapie suivie de frictions sèches sont d'excellents moyens pour maintenir l'appétit dans de bonnes conditions.

Chez les femmes et les gens nerveux, l'ingénieuse variété des mets, les aliments froids, les assaisonnements agréables, pourront assez souvent vaincre l'inappétence. Certains hors-d'oeuvre piquants et rapides, tels que les crevettes, huîtres, radis, melon, cornichons, etc., peuvent, à cet égard, jouer un rôle utile. Il ne faut jamais abuser des épices, qui développent d'abord l'appétit, pour le ruiner ensuite. Quand la langue est recouverte d'un enduit épais, il importe de la nettoyer avec un linge rude ou un collutoire, afin de mettre à nu les papilles du goût et de faire renaître l'appétence.

Chez les vieillards, un bol de bouillon de viande froid, dégraissé, pris une heure avant le repas, et quelques gouttes de noix vomique, en teinture, immédiatement auparavant, redresseront l'appétence digestive, émoussée et débile. Il est aussi utile que tout le monde doit toujours sortir de table avec un reste d'appétit. C'est là une règle d'hygiène que l'on ne doit jamais oublier.

Il arrive que dans certaines convalescences et aussi dans certaines formes de dyspepsies, une fringale extraordinaire se produit, que l'on doit toujours surveiller avec beaucoup de soins et combattre le plus souvent. Dans ces cas, quelques gouttes d'élixir parégorique avec un peu d'eau de Vichy suffit à calmer cette exagération de la faim.

Les maladies de l'appétit sont multiples et appartiennent à tous les estomacs; la base du traitement sera toujours l'hygiène générale et l'hygiène alimentaire.

Dr R. VILLECOURT,
Lauréat à l'Académie de médecine.

Il sera répondu à cette place à toutes les demandes concernant la santé, l'hygiène et les sciences médicales en général, accompagnées d'une somme de 10 cents, exigée par l'administration de l'Album.

Pour les sujets qui ne pourraient être traités dans un journal comme le nôtre, nos lecteurs et lectrices pourront demander une réponse personnelle, moyennant une rétribution de 25 centins pour frais de rédaction.

La correspondance sera toujours confidentielle et devra être adressée au docteur R. Villecourt, à l'Album Universel, 1961 rue Sainte-Catherine, à Montréal.

Gracia. — Pour devenir grasse, la première des conditions, c'est d'avoir un bon estomac, puis ensuite une bonne dose de philosophie. Se nourrir de féculents autant que possible, boire du lait et s'abstenir de thé et de café. Prendre tous les jours deux granules de dioscoride d'un huitième de grain.

Certaines personnes à constitution nervoso-bilieuse ne deviennent jamais grasses, elles sont condamnées à rester maigres ; mais il est encore préférable d'être maigres que d'être obèses.

L. L. — Frottez-vous les mains avec une solution de permanganate de potasse au centième, trois fois par jour.

Dr R. V.

RESUME DES REGLEMENTS CONCERNANT LES HOMESTEADS DU NORD-OUEST CANADIEN..

TOUTE section de nombre pair des Terrains de la Puissance, au Manitoba ou dans les Provinces Maritimes, excepté les lots 8 et 26 non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section, de 160 acres, plus ou moins.

L'entrée pourra être faite personnellement au bureau local des terrains, dans le district où se trouve le terrain à prendre, ou si le colon le désire, il pourra, sur demande au Ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire de l'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local pour le district où se trouve le terrain, se faire autoriser à faire faire l'entrée par quelqu un.

DEVOIRS DU COLON.—Un colon auquel on a accordé une entrée pour un homestead, devra remplir les conditions s'y rapportant de l'une des manières suivantes:

(1) Au moins un séjour de six mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours du terme de trois ans.

(2) Si le père—ou la mère, si le père est décédé—de toute personne éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme dans le voisinage du terrain entré par la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies sur le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(3) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain.

DEMANDE DE LETTRES PATENTES devra être faite à l'expiration de trois années, devant l'agent local, le sous-agent ou l'inspecteur des homesteads.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

Résumé des Règlements sur les Terrains Miniers du Nord-Ouest Canadien.

CHARBON.—Les terrains à charbon peuvent être achetés à $10 l'acre pour le charbon mou, et à $20 pour l'anthracite. Un individu ou une compagnie ne peut en acheter plus de 320 acres. Une royauté de 10 cents la tonne de 2,000 livres sera collectée sur la production brute.

QUARTZ.—Un certificat de mineur libre est accordé sur paiement à l'avance de $7.50 par année, pour un individu, et de $50 à $100 par année pour une compagnie, selon le capital.

Un mineur libre ayant découvert du minerai dans un endroit, peut se choisir un "claim" de 1,500 x 1,500 pieds.

Le prix d'enregistrement d'un claim est de $5.00.

On devra dépenser $100 par année au moins sur le claim ou les payer au régistrateur du district. Lorsque $500 auront été dépensées et payées, le locateur pourra faire faire l'arpentage de son claim et l'acheter à $1.00 de l'acre, après avoir rempli toutes les autres conditions.

La patente d'un endroit minier devra pourvoir au paiement d'une royauté de 2½ pour cent sur les ventes.

Les claims de travail de mine dans les placers sont généralement de 100 pieds carrés. Prix d'entrée, $500, devant être renouvelé tous les ans.

Un mineur libre ne peut obtenir que deux baux de 5 milles chacun pour un terme de 20 ans, qui peut être renouvelé à la discrétion du ministre de l'Intérieur.

Le locataire devra faire fonctionner un dragueur par 5 milles, la première saison qui suivra la date de son bail.

Taux $10 par année pour chaque mille de rivière louée. Royauté de 2½ pour cent collectée sur la production dès qu'elle excède $10,000.

W. W. CORY,
Député ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Un bienfait pour le beau sexe !

Poitrine parfaite avec les

Poudres Orientales

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, $1.00 ; Six boîtes, $5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Nouvelles Tapisseries

Immense variété de patrons du pays et étrangers. Effets rayés, floraux ou de Dresde; couleurs et styles les plus modernes. Prix modérés.

N'achetez pas avant d'avoir examiné notre étalage.

H. C. GREGOIRE

Marchand de

Tapisserie, Vaisselle, Verrerie, Coutellerie et Argenterie

2 magasins
Tel. Bell Est 2079

Bloc Barsalou
1347 Ste-Catherine, Ancien No.
775 " Est, Nouv. No.
377 Ste-Catherine, Ancien No.
1595 " Est, Nouv. No.
Coin Moreau.

Femmes malades

Nous avons un remède, d'application locale, qui a opéré plus de guérisons radicales de maladies propres aux femmes, que tout autre remède ou traitement connu.

Les nombreux témoignages volontaires, reçus de femmes reconnaissantes guéries par ce remède sont une preuve positive de son efficacité. Cependant, pour vous convaincre, nous vous offrons de vous envoyer un

ECHANTILLON GRATUIT SUR DEMANDE

Toute femme souffrante est priee d'accepter cette invitation, qui lui fera recouvrer la santé et la force. Adressez :

The COLONIAL MEDICINE Co.
20 Rue St-Alexis, Montréal

Si vous souffrez

d'Ulcères
Varices
Eczema
"Jambe de Lait"
ou de toute autre maladie de la peau

ECRIVEZ-NOUS.

?

Nos conseils ne vous coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

The Dr Wilson Medical Co. 204 rue St-Jacques

Catalogue GRATIS

Ecrivez aujourd'hui pour mon catalogue illustré de
Mercerie pour Hommes, Nouveautés du Printemps

BEAUPRÉ
Dept. "D"
1718, Rue Sainte-Catherine, MONTREAL

M. HENRY MILES

Parmi les citoyens de Montréal qui se sont particulièrement voués au progrès de ses intérêts commerciaux, il n'en est aucun qui occupe une position plus en vue que M. Henry Miles, originaire du Canada, né à Lennoxville, dans la province de Québec. Son père, feu le Dr Henry H. Miles, était le premier vice-président de l'Université du "Bishop's College", et plus tard il fut nommé, lors de la Confédération, représentant des protestants de la province de Québec au ministère de l'Instruction publique.

En 1870, M. Henry Miles entrait à la maison Lyman Sons & Co, pharmaice de gros, dont il devint gérant en 1883, puis en 1885 associé-gérant. En 1895, il abandonna cette position pour créer la maison Leeming Miles Co., qui fut constituée par lettres patentes en 1904, date à laquelle il fut promu à sa position actuelle, celle de président. Cette Compagnie fait un commerce étendu par tout le pays d'objets spéciaux, médicaments, etc., et elle est reconnue comme l'une des plus solides et des plus prospères au Canada.

En 1895, M. Miles fut élu membre du conseil du "Board of Trade" de Montréal, situation qu'il occupa pendant deux ans. En 1897 et 1898 il remplit les fonctions de trésorier de cette institution. En 1899 il fut élu second vice-président, puis, en 1900, premier vice-président, et en 1901 il fut élu par acclamation président de cette organisation commerciale, la plus importante du Canada.

L'édifice du "Board of Trade" fut détruit par le feu quelques jours avant l'installation de M. Miles comme président, et il est constant que c'est grâce à ses efforts et à son énergie persistante, que Montréal possède aujourd'hui ce magnifique édifice à l'épreuve du feu, connu sous le nom de "Board of Trade".

M. Miles fut l'un des délégués du Canada à la réunion internationale des Chambres de Commerce du monde, qui eut lieu à Philadelphie en 1899, et où il prononça un discours sur le commerce du Canada.

La Ligue des Commerçants de Montréal (Montreal Business Men's League), a été organisée et constituée légalement sous les auspices du "Board of Trade" de Montréal, en grande partie, grâce aux efforts énergiques de M. Miles. Il en fut le premier président, situation qu'il continue d'ailleurs d'occuper.

Durant ces quatre dernières années (1900-1905) il occupa le fauteuil présidentiel à l'Association du Commerce Propriétaire du Canada. Il est Consul du Paraguay au Canada, et éditeur du "Montreal Pharmaceutical Journal", fondé en 1890.

M. Miles a écrit sur l'Histoire du Canada, sur l'Education Commerciale, et il y a quelques années il dirigeait une campagne ayant pour but la réforme de l'administration des douanes, question d'un immense intérêt et qui a définitivement assuré une amélioration sensible à la condition des importateurs canadiens.

En politique, M. Miles est libéral; en religion, membre de l'Eglise anglicane. Membre depuis plusieurs années du Synode diocésain et directeur pendant une longue période de temps de deux grandes églises de la ville, il est juge de paix du district de Montréal.

Les occupations commerciales ont empêché M. Miles d'accepter la candidature au Conseil-de-Ville et au Parlement du Canada. Il est actuellement le secrétaire et le trésorier de l'Association d'Exposition Industrielle de Montréal. Ses efforts ont beaucoup contribué à la formation de cette importante organisation en 1903, et il est à présent occupé à assurer la complète exécution de ce projet, qui comprend l'établissement d'une exposition annuelle à Montréal. M. Miles a été d'une manière éminente attaché à d'autres organisations et sociétés. Il a fait ses études au "Bishop's College" et au "Laval", où il a appris la langue française.

M. Miles est intéressé dans plusieurs entreprises commerciales importantes. Il est le président de la Philip Morris Co., Ltd., du Canada, manufacturiers de cigarettes et de tabacs à pipe; président de l'Ateshian Tobacco Co., Ltd", Montréal; président de la "Dr J. M. Mackay Co., Ltd", Montréal; propriétaires du Spécifique Mackay pour le traitement de l'alcoolisme, dont le gouvernement de Québec fait usage dans le traitement des alcooliques traduits devant les Cours de la province. Il est le directeur-gérant de la Eastern Drug Co., Ltd, également de Montréal.

Chacun doit être jugé selon ses oeuvres. Nul doute que devant cette épreuve rigoureuse, M. Miles ne soit déclaré amplement digne de l'éminente situation qu'il occupe dans notre vie sociale.

M. HENRY MILES, important homme d'affaires canadien

LES PETITS PIEDS

Les petits pieds mignons, dans leurs mules serrés,
Trottinent gentiment sur les sables dorés ;
Et l'haleine des mers, de ses mâles caresses,
Les veloute d'arôme en chantant ses ivresses.
Ils vont, les petits pieds, souples et langoureux,
Au-devant de la brise et des flots vaporeux;
Ils portent avec eux, sur le bord de la grève,
Leur paradis d'amour aussi léger qu'un rêve.
Aussi s'avancent-ils, lestes et gracieux,
Chargés aimablement du fardeau précieux ;
Attentifs sur la plage, en évitant les pierres,
Ils semblent au Seigneur adresser des prières
Pour qu'ils puissent toujours arriver à bon port,
Les jolis petits pieds, avec leur cher trésor !
Ils retournent ensuite, avec béatitude,
Vers la douce maison où, selon l'habitude,
Ils sont récompensés de leurs charmants efforts.
Ils n'ont qu'un seul désir: être vaillants et forts,
Puis, reprenant alors leur pose paresseuse,
Ils se glissent tous deux sous l'étoffe moelleuse,
Ils dorment d'un sommeil tranquille et mérité,
— Délicieux supports! socles de la beauté ! —
Et savourent enfin, dans l'extase profonde,
Le bonheur de porter le chef-d'oeuvre du monde.

PAUL PLAN

CORSINE
DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT
Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.
Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.
Demandez le livre (gratis) et envoyez 6c de timbres-poste à
The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

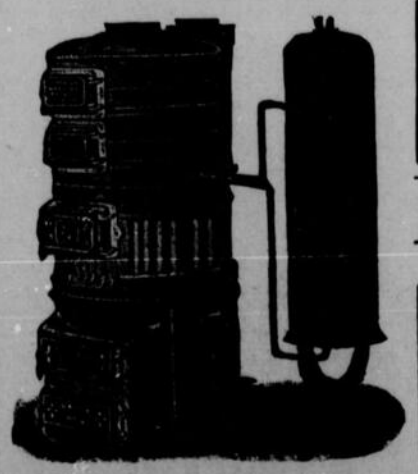
"BELMONT RETREAT"
QUEBEC, CANADA

J. M. MACKAY, M. D. C. M., Propriétaire et Surintendant Médical.
Institut privé pour la guérison de l'ivrognerie
P. O. Box 201 Québec, Qué.

Graines JARDINIERS Demandez les graines de Fleurs et Légumes de . . . . . Ewing

CULTIVATEURS Rien n'approche en qualité les Grains, Trèfle, Mil, Engrais Blé d'Indes, etc. de EWING. (PRIX SUR DEMANDE) — Ecrivez pour notre catalogue illustré, nous le mallerons gratis.

WM. EWING & CIE,
142 à 146 rue McGill,
MONTREAL



Demandez la FOURNAISE A EAU CHAUDE DAISY
Modèle amélioré de 1904
WARDEN, KING & SON, Limited
MANUFACTURIERS
MONTREAL

SIR HENRI-ELZEAR TASCHEREAU

Juge en chef de la Cour Suprême du Canada.

(Suite)

De ce second mariage est né un fils, VIII Charles-Elzéar de Montarville, et une fillette, dont nous donnons les portraits avec celui de Sir Henri-Elzéar Taschereau.

Ce dernier a actuellement un frère qui vit à Québec, M. Léonce-Edouard Taschereau.

Né le 29 novembre 1843, à Sainte-Marie de la Beauce, où se trouve le manoir seigneurial de sa famille, M. Léonce-Edouard Taschereau fait actuellement partie de la société Lefaivre et Taschereau, agents généraux de Québec.

M. Taschereau est propriétaire de la seigneurie Sainte-Marie, conjointement avec Sir Henri-Elzéar Taschereau, son frère.

Il a épousé à Notre-Dame de Québec, le 5 septembre 1865, Marie-Eugénie, fille de l'honorable Eugène Chinic, sénateur, et de Marie-Anne Leblond. Elle décéda à Saint-Jean-Baptiste de Québec, le 17 mai 1887, à l'âge de 41 ans, et fut inhumée dans le cimetière Belmont, le 20.

En secondes noces, à Québec, le 12 septembre 1888, M. Taschereau a épousé Hélène-Noémie, fille de feu Elie Rinfret, régistrateur, de Champlain, et de Marie-Théotis-Eléonore Thibaudeau.

De son premier mariage, M. Thibodeau a eu un fils, Marie-Joseph-Arthur-Léonce Taschereau.

Revenant aux enfants de Sir Henri-Elzéar Taschereau, nous relevons les notes suivantes:

I

Adolphe-Robert-Elzéar Taschereau, né à Québec le 14 septembre 1858.

Admis à la pratique du droit le 12 janvier 1882.

Il réside à Guelph, Ontario, où il dirige une [illegible] d'affaires.

M. Taschereau a épousé à Guelph, Ontario, le 17 novembre 1894, Kate-Harrington, fille de Henry Rogers et de Agnès Rogers.

Enfants : I Marie-Auguste-Agnès-Harwood; II Henri-Elzéar-Auguste-Rogers.

I. **Marie-Auguste-Agnès-Harwood Taschereau.** Née à Guelph le 5 novembre 1896.

II. **Henri-Elzéar-Auguste-Rogers Taschereau.** Né à Guelph le 27 septembre 1898.

II

Marie-Louise-Hémédine Taschereau. Née à Québec le 7 août 1860.

Mariée à Ottawa, le 11 janvier 1887, à Louis-H. Taché, avocat.

M. Taché a été, de 1881 à 1892, secrétaire de Sir Adolphe Chapleau.

Il a publié les "Nouvelles Soirées Canadiennes" de 1882 à 1888, "Les Hommes du jour" de 1891 à 1893, et "L'Opinion Publique", à Montréal, en 1892. Nous lui devons, en outre, "La poésie franco-canadienne", "Biographie de Faucher de Saint-Maurice", "Legal and Parliamentary Hand Book", etc.

En 1887, le gouvernement français lui décernait la rosette d'officier d'Académie.

M. Taché réside à Fraserville depuis 1899.

Enfants: I Anonyme; II Marie-Henriette-Alice.

I. **Anonyme.** Née et décédée à Ottawa le 8 mai 1888.

II. **Marie-Henriette-Alice Taché.** Née à Ottawa le 16 mai 1889.

III

L'abbé Antoine-Auguste Taschereau. Né à Québec le 21 octobre 1863.

Il a fait ses études classiques au collège de Sainte-Anne de La Pocatière.

En 1883, il s'embarquait pour Rome, où il entra dans la vie ecclésiastique le 1er novembre de la même année. Le 24 avril 1886, il recevait le sous-diaconat, et, deux ans plus tard, le 28 mai 1888, il était ordonné prêtre par Son Eminence le cardinal Parocchi dans l'église de Saint-Jean de Latran.

Dans l'intervalle, il avait pris ses degrés de docteur en philosophie et en théologie.

Le 21 uin 1890, il était de retour au pays après avoir fait le pèlerinage de Terre-Sainte.

Il a été professeur de théologie au collège de Sainte-Anne de La Pocatière de 1890 à 1892; vicaire à Saint-Louis de Kamouraska de 1892 à 1893; et vicaire à Saint-Roch de Québec de 1893 à 1894.

Vicaire à Saint-Jean-Baptiste de Québec depuis cette dernière date, il remplit en même temps les fonctions de chapelain du couvent de Bellevue.

IV

Marie-Eugène de Lotbinière Taschereau. Né à Québec le 29 décembre 1866.

Décédé au même endroit le 28 novembre 1867. Inhumé dans le cimetière Belmont, le 30.

V

Marie-Joséphine-Amélie-Harwood Taschereau. Née à Sainte-Marie de la Beauce le 12 janvier 1869.

Mariée à Ottawa, le 20 juin 1889, à Frank Beard, né à Brighton, en Angleterre, le 26 septembre 1868.

M. Beard est maintenant un des fonctionnaires du département de la milice et de la défense, à Ottawa.

Enfants: I Charles-Taschereau; II Marie-Amélie; III Frank-Harwood.

I. **Charles-Taschereau Beard.** Né à Ottawa le 30 juillet 1890.

II. **Marie-Amélie Beard.** Née à Ottawa le 5 janvier 1894.

III. **Frank-Harwood Beard.** Né à Ottawa le 21 août 1898.

VI

Arthur de Montarville Taschereau. Né à Sainte-Marie de la Beauce le 4 avril 1870.

Décédé au même endroit le 13 août 1870. Inhumé dans l'église paroissiale.

VII

Marie-Henriette-Corinne Taschereau. Née à Saint-Patrice de la Rivière-du-Loup le 5 septembre 1875.

Mariée, à Ottawa, le 11 novembre 1895, à son cousin-germain le capitaine Alphonse-Eugène Panet, fils de feu le colonel Charles-Eugène Panet, sous-ministre de la milice, et de feue Marie-Henriette Harwood.

M. Panet a fait son cours au Collège Militaire Royal de Kingston. Il a obtenu une commission dans les Ingénieurs Royaux en 1888, et il est dans les Indes depuis 1890. Il est actuellement en service à Rawal Pindi, dans le Punjab.

Enfants: I Charles-Eugène; II Henri de Lotbinière; III Marie-Henriette.

I. **Charles-Eugène Panet.** Né à Dharmsala, Punjab, Indes, le 21 avril 1896.

Décédé au même endroit le 5 mai 1896.

II. **Henri de Lotbinière Panet.** Né à Dharmsala, Punjab, Indes, le 21 avril 1896.

III. **Marie-Henriette Panet.** Née à Dharmsala, Punjab, Indes, le 21 mars 1897.

Décédée au même endroit le lendemain.

VIII

Charles-Elzéar de Montarville Taschereau. Né à Ottawa le 5 octobre 1898.

En terminant cet article, remarquons que la Chapelle Sainte-Anne ou du Domaine à Sainte-Marie de la Beauce, dont nos lecteurs trouveront ici un dessin, est une des chapelles les plus riches de ce pays en pieux souvenirs consacrés à la bonne sainte Anne. Située dans une des plus belles et des plus anciennes paroisses de l'archi-diocèse de Québec, elle a une renommée qui s'étend bien au delà de la paroisse de Sainte-Marie de la Beauce.

Deux sanctuaires plus modestes, comme il convenait au commencement de ce nouveau pèlerinage, ont précédé la chapelle actuelle.

Le premier fut construit en 1778, avec la permission de Monseigneur Briand, évêque de Québec, sur le domaine seigneurial et par la générosité de l'hon. Gabriel-Elzéar Taschereau et de sa mère, Madame veuve Thomas-Jacques Taschereau.

Construite en bois, cette première chapelle fut détruite par un incendie en 1828; quant à la deuxième, elle fut érigée en 1830, près de l'emplacement de l'ancienne, sur un terrain également fourni par un Taschereau.

A son tour, en 1890, elle fut remplacée par l'édifice actuel, plus grand et plus solide que l'ancienne chapelle.

Les Taschereau ont donné au Canada une foule d'hommes distingués; c'est ainsi que le nom de Son Eminence le cardinal Taschereau, l'unique cardinal canadien jusqu'à ce jour, est encore sur toutes les bouches.

Quant à la magistrature canadienne, la famille Taschereau lui a fourni un contingent de magistrats dont les conclusions font autorité dans bien des cas, mais sans contredit, Sir Henri-Elzéar Taschereau est le plus en vue de tous ces hommes de loi.

Non seulement ses services ont été reconnus, et par le gouvernement canadien, et par toute notre population, mais sa juste renommée s'est étendue jusqu'en Angleterre et aux Etats-Unis, où notre juge en chef se rend presque chaque année à Atlantic City, durant la saison balnéaire.

Pour reconnaître les éminents services de l'hon. H. E. Taschereau en 1902, Sa Majesté Edouard VII lui faisait l'insigne honneur de le nommer "Knight Bachelor".

Pendant cette même année, Sir H. E. Taschereau était nommé, le 21 novembre, juge en chef du Canada.

Le 16 mai 1904, il était nommé membre du Conseil Privé Impérial et assermenté par Sa Majesté, au palais de Buckingham, le 23 juin de la même année. C'est en cette qualité que Sir H. E. Taschereau appartient au Comité judiciaire de la Grande-Bretagne.

Echange de cartes postales

Nous prions nos aimables correspondants désireux de bénéficier des avantages qu'offre cette rubrique, de vouloir bien ne pas nous envoyer de demandes contenant plus de vingt mots. L'encombrement de matières que nous vaut la faveur dont jouit cette rubrique auprès de nos lecteurs, et notre désir de donner satisfaction à tout le monde, nous obligent à en agir ainsi. Les amis de l'Album Universel voudront bien nous pardonner cette petite restriction.

Les collectionneurs sont priés de nous envoyer leur nom véritable avec leur adresse. Aucun pseudonyme ne sera inscrit dans ces colonnes. Les adresses, poste-restante, ne seront pas non plus admises.

Les personnes dont les noms suivent désirent faire échange de cartes postales illustrées :

Mlle Hectorine Beaulieu, Rimouski. — M. Alphonse J. Peter, 37 Harbor St., Salem, Mass:; timbre côté vue. — Mlle Alvine Lessard, 138½ rue du Roi, Québec. — Mlle Ozina Dulude, St Philippe de Laprairie. — Mlle Bernadette Dielst, 26 St Joseph, Québec. — P. R. Tremblay, Ray Desrosiers, 81 East 4th St., Oswego, N. Y. — Georges-Edgar Tremblay, 222 W. 3rd St., Oswego, N. Y. — M. Albéric Beaudoin, St Edouard, Frampton, comté Dorchester, P. Q. — J. Drummond, 40 Chambord, Montréal; timbre côté vue. — A. Gauvin, 17 Boyer, Montréal; timbre côté vue. — Chs. Ed. Leroux, 576 Parc Lafontaine, Montréal; timbre côté vue. — Mlle Rose-Anna Clavelle, Mlle Alice Nolin, Terrebonne. — Mlle Malvina Lefebvre, 40 Lilley Ave, Lowell, Mass. — Mlle Eva Robert, 614 Notre-Dame-Ouest, Montréal. — Mlle Blanche Rémillard, St Valentin de Stottsville, P.Q. — M. Jos. Marcotte, 28 Côte d'Abraham, Québec. — M. A. Paquin, Wotton, P. Q. — G. L. Viens, Miquelon, P. Q. — F. C. Leroux, Wotton, P. Q. — M. Wm J. Sylvestre, Miquelon, P. Q. — M. Alfred Powers, Boîte 34, Notre-Dame de Lévis, P. Q.' — M. René Pagé, M. Aurélien Pagé, Mlle Alida Pagé, Buckingham. — Mlle Jeannette Lemieux, 56 Sous le Fort, Québec. — Mlle Annie Rouillard, 55 Sous le Fort, Québec.— Mlle Armandine Bessette, Village Richelieu, P. Q. — Mlle Yvonne Bessette, Village Richelieu, P. Q. — M. le comte de Santeuil, Place d'Armes, Acton-Vale. — Mlle Alice Daigneault, Acton-Vale, P. Q.—Mlle Nora Morissette, 206 Messer St., Laconia, N. H. — M. Marc André Fillion, Mlle Valentine Fillion, Rimouski.—Miss Margaret O'Connor, 219 Salem St., Salem, Lowell, Mass. — Mlle Mathilde Roy, 188 Cross St., Lowell, Mass.—Mlle Aglaé Roy, 180 Cross St., Lowell, Mass. — Madame B. Doucet, Richibucto, N. B. — M. Louis H. Fréchette, 991 Cadieux, Montréal. — Mlle Germaine Fréchette, 991 Cadieux, Montréal. — Mlles Lumina Bédard et Albertine Gailloux, St Jean des Chaillons, P. Q. — M. Albert Lesage, St Léon, Co. Maskinongé. — Mlle Marie S. Gagnon, Boîte 69, Hébertville, Lac St Jean.—Mlle Parmelia Dupuis, 43 Vinet, Montréal. — Mlle Marie Montambault, Montauban, Co. Portneuf, P. Q. — Mlle Fabiola Bilodeau, Scott Junction, Co. Dorchester, P. Q. — Mlle Eugénie de la Durantaye, St Fabien, Rimouski. — Raoul H. Monier, 54 Lilley Ave., Lowell, Mass. — M. Chas. A. Delaronde, 144 Merrimack St., Lowell, Mass. — Mlle Lucienne Landry, 295 Wolf-Est, Montréal. — Mlle Blanche Daoust, 25a Ave Hôtel-de-Ville, Montréal. — M. Auguste Laplante, 243 Boston St., Lynn, Mass.

MM. Fetherstonhaugh et Cie, solliciteurs de brevets d'invention, édifice Canada Life, Montréal, publient la liste suivante de brevets d'invention récemment obtenus par leur bureau :

Canada. — Louis V. Labelle; appareil d'enregistrement pour les balances. — E. A. Masson; gardes de roues pour les wagons de chemins de fer. — J. C. Harmer; invention pour enlever la gelée, la boue et autres choses semblables des vitres des fenêtres. — G. A. Maynard ; appareil pour chauffer l'eau. — W. J. Ellard; machine à peler les patates. — J. W. Stanley; essieux de véhicules. — T. H. Churchill; lits de sangle ou petits lits. — H. E. Moffat; extracteurs d'huile.

Belgique. — W. H. Russell; coussinets à billes. — G. N. Fox; machine à perforer les bouts de cigares.

Japon. — W. H. Russell. — Coussinets à billes. — La Anti-mal-de-mer Belt Co., ceintures abdominales.

Italie. — La Anti-mal-de-mer Belt Co., ceinture abdominale.

Le Bijou
157, Rue Ste-Catherine Est
Dumont Globensky, Gérant

Cartes Postales

Cartes Semi-satin ou velours avec souhaits ou bons mots, 10, 15, 20, 25 et 35c chaque.

Cartes Glacées, noires et en couleurs, 2 pour 5c.

25,000 fantaisies à 10c la doz.

Fleurs en relief avec prénoms diamantés, 2 pour 5c ou 25c la doz.

POUR LE GROS:
Chambre 14, Monument National, Montréal

Roméo Roussil, Prop.

Le printemps venu

Toutes les ménagères soigneuses ont à cœur de donner à leur logis un regain de fraîcheur et d'élégance. C'est ce qu'elles peuvent faire le mieux, le plus vivement et le plus facilement en employant

les peintures et vernis
ISLAND CITY

Les peintures à plancher ISLAND CITY donnent aux vieux parquets l'apparence du neuf. Elles leur communiquent un fini brillant et des plus artistiques; elles ne se raient point, ne conservent point les empreintes des talons, sont parfaitement imperméables et SECHENT EN HUIT HEURES.

Demandez les à votre fournisseur et exigez qu'il vous donne les véritables peintures portant la marque de fabrique suivante.

P. D. DODS & CO.
Propriétaires
188, RUE McGILL

CARTES POSTALES

Pas de cadeaux, mais des cartes postales pour la valeur de votre argent. Venez me voir pour vos cartes postales. Le plus beau choix et au meilleur marché.—Vues, 10c la douzaine ; Fantaisies, 25c la douzaine ; Ivoirines, Cartes avec cheveux, 6c. — Prix spéciaux aux marchands. Attention spéciale aux commandes par la malle.

J. E. P. LACOMBE,
840½ Rue Sainte-Catherine Est Montréal

Refaites votre santé faites disparaître maux de tête, douleurs aigues, manque d'appétit ; guérissez toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac, des Rognons ainsi que des troubles féminins par l'usage des

TABLETTES RIVAL HERB

200 doses, $1.

avec une garantie parfaite que si vous n'obtenez pas une guérison votre argent vous sera remis. Demandez-les à notre agent local. Si nous n'en avons pas chez vous, envoyez $1.00 directement à

The Rival Herb Co., P. O. Dept. 952, Montréal

Si vous pouvez travailler pour nous pendant quelques heures chaque semaine écrivez-nous, et nous vous enseignerons comment augmenter considérablement vos revenus.

Cartes Postales

Achetez l'Edition MORISSETTE, sujets artistiques, tableaux, paysages, séries et fantaisies. Cette collection répond au désir des amateurs distingués.

Prix : 100 cartes ass. 75c
500 " $3.00
1000 " $5.50

L. Ad. Morissette, 22, Notre-Dame Est

Recettes pour la ménagère

Petits choux.

Avec la pâte préparée comme pour les beignets, on fait des petits choux aussi beaux et bons que ceux que l'on vend chez les pâtissiers.

Sur la plaque beurrée ou sur une tourtière, on mettra, à l'aide d'une cuillère, des petits morceaux de la pâte préparée. Il faut former des choux ayant la forme d'une boule de la grosseur de la moitié d'un oeuf à peu près, il est nécessaire de les espacer suffisamment, car ils gonflent beaucoup à la cuisson et pourraient alors coller les uns aux autres.

Il faut les cuire à feu doux pendant 20 minutes au plus, et, surveillant bien la cuisson, qui est rapide, en tous cas, on les sort du fourneau quand ils sont gonflés et d'une belle couleur dorée.

Habituellement, on dore les choux avec un oeuf avant de les enfourner, mais on peut aussi les saupoudrer d'amandes concassées ou hachées, mêlées avec du sucre en poudre. La chaleur du four fait briller les amandes, et ce sont des choux pralinés.

Choux à la crème.

Pour faire les choux à la crème, on procède identiquement comme pour les choux ordinaires.

On prépare la pâte à beignets et l'on fait cuire les choux.

Lorsqu'ils sont froids, on les fend sur le côté, ou bien l'on pratique une ouverture dans le bas de chaque chou, et l'on remplit la moitié à peine avec de la crème fouettée. Ceci est le vrai chou à la crème, mais on peut fort bien fourrer les choux avec de la crème à la frangipane, ou encore on y introduit de la marmelade, une confiture à son goût.

C'est également la pâte à choux qui est employée pour faire les saint-honorés, les petits choux glacés.

Les choux sont cuits, on les trempe tout simplement dans du sucre; le sucre enveloppe tous les choux qui sont ensuite collés autour du gâteau.

La sauce aux oeufs.

Cette sauce est excellente pour certains poissons de mer cuits au court-bouillon.

Dans une petite casserole, faites fondre une once et demie de beurre; délayez-y une cuillerée à soupe de farine ; versez peu à peu dans ce mélange un verre de lait bouillant; salez; puis, faites bouillir, en tournant constamment avec la cuiller de bois. A partir du moment de l'ébullition, faites réduire cette sauce pendant cinq minutes, sans cesser de tourner; à la dernière minute, incorporez-lui deux cuillerées de bonne crème de lait, ce qui aura pour résultat de l'épaissir. Poivrez alors la sauce avec du poivre blanc fraîchement moulu, — facultativement, on peut ajouter un peu de muscade râpée. — Retirez du feu. Ajoutez gros comme un oeuf de beurre très frais. — Ayez alors deux oeufs durs, préalablement coupés au couteau en très petits morceaux, c'est-à-dire en dés aussi minimes que possible; mêlez à la sauce ces minuscules fragments d'oeufs durs.

Cette sauce se verse sur le poisson, mis dans le plat de service très chaud.

Taches de rouille.

Mentionnons quelques-uns des innombrables moyens connus pour faire disparaître les taches de rouille. En voici un qui enlève même les taches anciennes : posez sur une assiette l'endroit taché, humectez-le et saupoudrez de sel fin; chauffez dans de l'eau bouillante l'anneau d'une clef avec lequel vous frotterez la tache. Rincer à l'eau claire. Il va sans dire qu'il ne faut pas trop frotter les tissus délicats, ou l'on aura un trou au lieu de la tache.

Un moyen moins risqué: faire cuire du jus de citron dans un ustensile émaillé, y plonger le tissu taché et frotter.

Un moyen à employer en mars, lorsqu'il fait du vent: mélanger une cuillerée à thé d'ammoniaque et deux cuillerées de sel de cuisine dans un peu d'eau; humecter les taches de ce liquide et exposer le linge pendant quelques heures à un vent violent. Ensuite, laver encore à l'eau fraîche. Si l'on cuit le linge avec une chaudière étamée, il faut avoir soin de la sécher après chaque lessive, afin qu'il n'y ait pas trace de rouille.

Sans cette précaution, le linge sera inévitablement taché.

Un autre procédé: une partie de sel de cuisine, une partie d'acide oxalique, huit parties d'eau. Mélanger, enduire les parties tachées, passer une cuiller d'étain contenant de l'eau bouillante, et laver à l'eau de savon.

Levure de pommes de terre.

Dans la préparation de certains gâteaux, il doit entrer de la levure: levure de bière ou levure de boulanger, que l'on ne peut pas toujours se procurer facilement.

Il existe bien une levure anglaise en poudre (Baking Powder) que l'on achète en petites boîtes et qui se conserve fort longtemps, on peut même dire indéfiniment, mais cette levure, très bonne pour certains entremets et pour de légères pâtisseries, n'est pas assez active pour les vraies pâtes levées comme les brioches, les babas, les kugelhofs, les beignets de carnaval, etc.

Aussi, si l'on n'est pas à même de se procurer de la levure de pain ou de la levure de bière, serait-on bien aise, en vue de la préparation de certains gâteaux, de la préparer soi-même.

On fabriquera à la maison une excellente levure qui remplacera la levure de bière à s'y méprendre.

Cuisez des pommes de terre farineuses à l'eau, comme si on voulait les manger à la robe de chambre, mais laissez-les devenir très molles; si elles éclataient à la cuisson, cela n'aurait aucune importance, on recueillerait la pulpe de pomme de terre écrasée, et c'est tout.

Après avoir épluché les pommes de terre, on les écrase et on y verse suffisamment d'eau pour obtenir la consistance de la levure de bière, c'est-à-dire que ce doit être une purée très claire, mais cependant pas trop liquide.

Pour une demi-livre de pommes de terre, on ajoutera alors trois cuillerées de mélasse et un verre ordinaire de bière.

Le tout étant bien mélangé, on le met dans un récipient assez grand pour n'être rempli qu'à moitié environ.

On place la petite terrine au chaud, non loin du feu, mais pas sur le feu, et cela jusqu'au moment où le mélange cesse de fermenter.

Au bout de vingt-quatre heures, la levure peut être employée de la même façon que de la véritable levure de bière.

Cette levure de pommes de terre peut se garder pendant à peu près deux mois; on aura soin de la mettre dans un pot que l'on tiendra bien fermé.

Pour rafraîchir les voilettes.

Les voilettes se repassent difficilement, quand elles se retirent de manière à former une bande étroite; les tenir, en les étirant, sur une cuvette remplie d'eau bouillante ; après les avoir exposées quelques instants à la vapeur, les sécher en les épinglant sur un coussin.

Pour nettoyer les bas de jupes.

Les traînes et les jupes claires se salissent beaucoup par la poussière. Les nettoyer à sec avec de la fécule de pommes de terre. Chauffer la fécule au four et, avec un chiffon de laine, en frotter les jupes étendues sur la planche à repasser. Secouer le chiffon et reprendre chaque fois de la fécule propre. Battre et brosser les vêtements pour enlever toute trace de farine.

Vernis pour les prélarts.

En général, on nettoie les prélarts avec de l'eau tiède ou encore avec du lait, mais jamais avec de l'eau de savon ou du carbonate, qui enlèverait la couleur.

Mais quand un prélart se trouve maculé et que les taches résistent au lavage à l'eau tiède, pour obtenir une netteté parfaite, on emploiera le mélange suivant:

A une once de fécule de pommes de terre, on amalgamera huit onces d'huile de lin et trois onces de suc de citron.

Il est inutile de dire que l'on pourra mettre la moitié ou même le quart des quantités indiquées ci-dessus.

Versez les trois substances dans une bouteille et secouez vivement avant d'employer le mélange. On l'étend avec un chiffon de laine sur le prélart, on frotte vivement, puis l'on passe un linge propre et sec, et l'on obtient un brillant magnifique.

Les marbres tachés peuvent être remis à neuf de la même manière.

Pour nettoyer les chaises cannées.

Frotter le jonc avec de la ouate imbibée de benzine, puis avec une éponge et de l'eau de savon, mais sans toucher le bois. Si le siège est distendu, il faut l'humecter par-dessous avec une éponge trempée dans de l'eau chaude; le creux disparaîtra. Pour rendre le siège brillant, l'enduire d'une très mince couche de la laque blanche dont on se sert pour vernir les objets de bois.

CARTES D'AFFAIRES — Professions Commerce Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.
AVOCAT
BUREAU : 16 St-Jacques — TEL. BELL MAIN 2940
RÉSIDENCE : 206 Cherrier — TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619 — 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.
BUREAU : Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques — TEL. MAIN 977
NOTAIRE
LE SOIR : Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville — TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 — TEL. DES MARCH. 297
L. R. Montbriant
ARCHITECTE, A.A.P.Q.
Mesureur et Evaluateur — No 230 rue St-André Montréal

Pianos, Orgues, Musique

EACH PIANO CO.
2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY
Tél. Est 2552 — 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES
Tél. Main 230 — 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaises

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134 — 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856 — 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN
Est 4739 — 421, rue St-Laurent

Entrepreneurs de pompes funèbres

L. THERIAULT
Tél. Main 1399 — 231, rue Centre

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255—Ring 2 — 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914 — 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.
Tél. Bell Est 2576 — 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HENRY HAMMOND
Tél. Bell Up 1445 — 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN
Tél. Bell Est 2074 — 687-893 Ave Mont-Royal

Photographe

L. O. MAILLE
(Photographie prise le soir) — 251 Ste-Catherine Est

Assurances

STEWART & MUSSEN
Tél. Bell Main 5189 — Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS
2027 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPAULIN CO.
Tél. Bell Main 727 — 329 rue Craig Ouest

Entrepreneurs-Contracteurs

TEL. EST 3644 — RÉSIDENCE TEL. EST 1296
T. Lessard
Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude
101 RUE CRAIG EST — MONTREAL

TEL. EST 4036
A. Carrière
PEINTRE de
Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapissage
851 rue St-André — Montréal

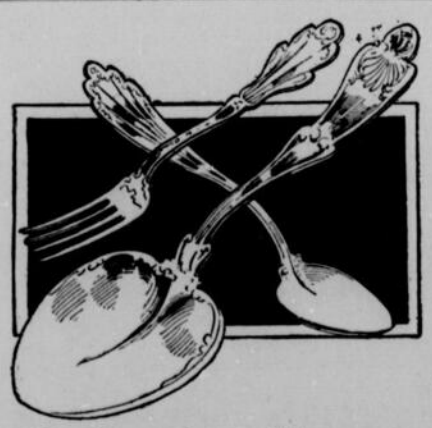
FÉLIX LABELLE — THÉODULE LESSARD
Labelle & Lessard
ENTREPRENEURS GENERAUX
TEL. BELL MAIN 2996 — Bureaux : 71a St-Jacques

Latreille & Frère
CONTRACTEURS EN PIERRE
129 rue Mitchison — Montréal

TEL. MAIN 722 — RES. ST-LAMBERT MAIN 42
Lacasse Rousseau
INGENIEUR ELECTRICIEN
Gérant The Canada Electric Co. — 55 rue St-François-Xavier MONTREAL

TEL. BELL EST 1420
Brouillet & Lessard
CONTRACTEURS EN BOIS
79½ rue St-Elizabeth — Montréal

Jos. Daniel
CONTRACTEUR DE BRIQUES
140 rue Sherbrooke — Montréal



Orfèvreries d'Argent
Massives et somptueuses.—Objets ravissants pour cadeaux. — Argenteries de famille. Couverts, Coutellerie fine, etc., etc. Demandez notre catalogue, gratis. 14
NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL

Réparation de meubles
Nous vous remettrons vos ameublements de salon, boudoir, salle à dîner, matelas, etc., complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.
TRAVAIL IRREPROCHABLE
Nous vous les réparerons de suite et vous les livrerons au 1er mai ou à demande.
Profitez de notre Grand Rabais.
F. DUFOUR
1395 Rue Ontario. — Tél. Bell EST 3389

Il doit y avoir quelqu'avantage, 300,000 personnes emploient le clavigraphe
Smith's Premier
WM. HALL & CIE, 1822 rue NOTRE-DAME Telephone Main 212

Fourneau "Pilot" en acier de Walker
Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.
Venez les voir. Demandez catalogues.
Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— MONTRÉAL —
Téléphones Bell, Magasins, - Main 641, Bureaux, - Main 512, Après 6 p.m. Est 2314
Tél. Marchands 694

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.
Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé) 162, St-Denis, Montréal

CHAMPAGNE
DRY-ROYAL
DE ACKERMAN

AUSSI BON QUE LE PLUS DISPENDIEUX POUR LA MOITIÉ DU PRIX
SEULS AGENTS AU CANADA. J.M. DOUGLAS & Cie MONTREAL

Ameublement de chambre à coucher de $65.50 pour $49.75.

Voici un ameublement de chambre à coucher exceptionnellement beau, comprenant bureau, couchette et chiffonnier.

Fait en chêne découpé d'un poli riche et d'un beau fini.

Tous les accessoires sont en cuivre solide coulé.

Le bureau a un grand miroir biseauté de 30 pouces par 24.

Dans le bureau se trouvent aussi deux grands tiroirs, bien finis et vernis à l'intérieur.

Le dessus du bureau est très grand, en bois magnifiquement poli et d'un beau grain.

Le dessus du chiffonnier est bien fait, il a un tiroir bombé et des compartiments.

Le bois de la tête et des pieds de la couchette est d'un poli très brillant et d'un grain magnifique.

C'est le No 1148|18, que l'on réduit de

$65.50
à $49.75

Spécialement pour les lecteurs de "l'Album Universel."

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste-Catherine

LA CURE DU Dr CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TETE, NEVRALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFAILLIBLE
Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boite par le retour de la malle.
CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R.I.

DANS LE MONDE DE LA MUSIQUE

Si j'avais à faire ici un article sur l'influence du climat, quant à la production musicale d'un pays et à la mélomanie de ses habitants, je n'hésiterais pas à affirmer que les peuples du nord sont très favorisés sous ce rapport. Au Sud, il semble, par exemple, qu'en Italie, en Espagne, la mélodie s'épanouisse sans effort, mais par cela même défectueuse quant à la forme, quoique agréable aux oreilles des profanes. En Allemagne, en Russie, en France, en Angleterre, au contraire, la musique se fait plus savante, plus nébuleuse, plus émotive, à mesure que l'on remonte vers le nord. Pour préciser, je signalerais, si c'était nécessaire, la psychologie polyphonique des musiques scandinaves, slaves, teutonnes. Cela tient, je crois, à ce que les artistes de ces pays, moins adonnés au "dolce farniente", si pernicieux à leurs confrères des climats privilégiés, s'enferment chez eux, travaillent la technique de leurs instruments, la science de leur art, et, quand les beaux jours arrivent, ont, — si l'on peut s'exprimer ainsi, — un organisme musical plus souple, plus discipliné, pour, avec extase, chanter les beautés de la nature.

Qui ne se souvient de l'acerbe critique, faite par Saint-Saëns, à l'adresse des Italiens, lorsque, naguère, ayant donné une première de son "Henri VIII", à Milan, il n'y fut point compris. Le maître français en ressentit du chagrin, qu'il manifesta d'une façon peut-être outrée, en affirmant que, de tous les pays du monde, l'Italie est le moins apte à saisir les beautés de la grande et réellement belle musique.

Au Canada, nous bénéficions de la faveur climatérique qui fouette l'énergie, stimule l'émulation, développe la sensibilité et le talent des musiciens. Aussi, comme nos artistes sont éclectiques et qu'ils s'inspirent un peu partout de ce que les écoles de leur art produisent de supérieur, avec plaisir, nous entrevoyons le jour où ils nous donneront des oeuvres locales saines et fortes, dont nous serons fiers. Que l'on ne décrie donc pas trop nos longs hivers, ils ont du bon, surtout pour les mélomanes. Car, chez nous, par excellence, la saison des frimas et de la neige est la saison de l'art cher à Orphée, et c'est tandis qu'elle dure que nous goûtons les plus intéressantes auditions musicales.

* * *

A cette époque de l'année, dans les églises, par sa solennité, Pâques se prête aux manifestations de l'art le plus pur. A Montréal, la semaine dernière, nous n'avons pas eu à nous plaindre sur l'ensemble de l'exécution des programmes de musique religieuse. Même, il nous a paru que les organistes et les choeurs ont fort bien donné, faisant montre de bon goût et de travail. Travail qu'apprécient seuls ceux qui en connaissent et l'étendue et les difficultés. A la cathédrale de Montréal, tout spécialement, malgré l'absence de notre éminent organiste, M. Pelletier, retenu chez lui depuis quelque temps à la suite d'un accident universellement regretté; à la cathédrale, dis-je, la musique a été fort belle, le jeudi saint, le vendredi saint et le dimanche de Pâques. Mlle Victoria Cartier, la si talentueuse organiste connue de tout Montréal, tenait les orgues à la place du maître absent. Elève de l'école d'orgue de Paris, Mlle Cartier s'est surpassée dans son jeu, en interprétant des pages célèbres de Gounod, Dubois, Widor, Rinck, Liszt, Beethoven, Mendelssohn et autres grands maîtres. Ce n'était certes pas une révélation, Mlle Victoria Cartier faisant depuis longtemps partie de l'élite de nos artistes, tant par sa virtuosité que par l'expression qu'elle met dans les oeuvres qu'elle interprète. Il n'empêche que notre public a été très heureux de l'entendre aux si belles et bonnes orgues de notre église archiépiscopale. Organiste de profession et de tempérament, ayant étudié avec les meilleurs maîtres européens, notre compatriote connaît toutes les ressources de l'instrument auquel elle donne toute son énergie, toute son intelligence. C'est cette sincérité et ce zèle artistique qui, entre autres inaugurations d'orgues, ont valu à Mlle Cartier d'inaugurer — fin 1905 — les nouvelles orgues de Trois-Rivières, et, en février dernier, celles de l'église St Agnès de Montréal.

L'Album, qui s'intéresse toujours aux progrès artistiques des nôtres, est heureux de féliciter Mlle Victoria Cartier de son talent remarquable, et de lui souhaiter de nouveaux et multiples succès, partout où elle se fera entendre.

* * *

A propos de musique d'église, on dit que Monsieur l'abbé Louis Bouhier, P. S. S., vient d'être nommé maître de chapelle, à Notre-Dame de Montréal. L'abbé Bouhier est un musicien de grand talent, très épris du chant grégorien. Sous sa direction, il n'est pas douteux que le choeur de Notre-Dame ne fasse de réels progrès, que notre public de fidèles appréciera hautement. Très jeune, l'abbé Bouhier, qui est né en 1867 à Morne, Loire-Inférieure, pays de Botrel, et qui est l'ami de ce dernier, ainsi que de MM. François Coppée et du comte de Mun, fut initié à l'art de la musique sacrée. Disciple de Dom Pothier, l'illustre abbé de Solesmes, réformateur du chant grégorien, le nouveau maître de chapelle fut ordonné prêtre en 1893. Par la suite il se livra à l'enseignement des belles lettres et de la musique religieuse, qu'il affectionne beaucoup. Bientôt, et pendant quelque temps, l'abbé Bouhier ira étudier l'organisation et l'oeuvre des grandes maîtrises, à la "Schola Cantorum" de Paris.

* * *

Sousa est venu et est parti, les poches plus lourdes de nos dollars. Le programme qu'il a donné à l'Arena ne manquait pas de saveur. Comme contrastes, il a été très doux et tonitruant à plaisir, mais, mais... c'était du Sousa. Ce musicien, qu'on ose, — ô profanation! — comparer à Nickish, à Richter et au grand Wiengaertner, ne me plaît guère. Il peut avoir composé des pas redoublés, chers aux soldats yankees venus des savanes, mais il ne nous dit rien, ou du moins peu. C'est un surfait, un Alphonse Allais de la musique. Ce pauvre Allais avait du talent, il enlevait son lecteur, mais, qui le prit jamais au sérieux! Il faut noter, cependant, que Sousa est entouré d'une élite de musiciens dont quelques-uns sont de toute première force. C'était le moins, n'est-ce pas, sinon les oeuvres de leur chef ne suffiraient pas à attirer la foule où s'égarent quelques dilettanti.

* * *

Tous ceux qui aiment la musique, et ils sont nombreux dans notre grande métropole canadienne, apprendront avec plaisir que Monsieur Saucier, notre éminent baryton, doit donner un "recital", à la salle Karn, lundi, le 30 avril prochain. Sans doute, cette année nous avons eu d'excellents concerts à foison, et nous y sommes allés en foule; mais nous avons eu surtout des artistes étrangers; n'est-il pas juste que nous donnions leur part à ceux des nôtres qui se livrent vaillamment à la mission d'élever le niveau de notre jeune peuple par le culte de l'art? Nous avons acclamé Albani, dont la gloire est toujours notre orgueil; nous avons acclamé Emiliano Renaud, dont le tempérament musical ferait honneur à n'importe quel pays; il nous reste à acclamer Monsieur J. Saucier, et à lui témoigner combien nous sommes fiers de son talent.

M. JOSEPH SAUCIER,
Le fameux baryton canadien.

D'ailleurs, c'est à nous autant qu'à lui que nous devons de l'entendre, puisque sa voix si souple, si riche et si sympathique, saura nous émouvoir délicieusement, et nous faire goûter toutes les joies et toutes les mélancolies des morceaux variés de son programme; y a-t-il jouissance plus élevante que celle-là?

Et puis, Monsieur Saucier ne sera pas seul, il aura avec lui Madame Saucier, la digne compagne de son art comme de sa vie, et de plus il nous donnera d'entendre la voix de cette véritable artiste qu'est Madame F. LeMoyne de Martigny, ainsi que le "Trio Mendelssohn", déjà si bien apprécié par notre public.

Vraiment, nous ne pouvions souhaiter plus belle clôture de la saison musicale.

* * *

Pour terminer, je signalerai: le 27 du courant, à la salle Stanley, le soir, le premier concert du quatuor de la Philharmonie, composé de MM. Desève, Goulet, Chamberland et Dubois. Le 10 mai, le concert-festival des "Soirées Canadiennes", sous le patronage de M. Louis Fréchette et de Françoise. Et, enfin, le 11 mai, le concert des aveugles de Nazareth, qui sera présidé par Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal.

PAUL d'ESMORIX.

Calmez ces douleurs

Une seule application de NERVOL sera suffisante pour guérir Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sciatique, etc.
En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bleury, Montréal

DUPUIS FRERES

Rubans

Une transaction colossale

60,000 verges de Ruban en Taffetas de soie glacé, dans toutes les plus belles teintes, y compris noir. Assez de rubans pour couvrir une longueur de 35 milles. Le lecteur se demande qu'est-ce qu'on peut faire d'une si grande quantité, mais la lectrice ne s'alarme pas pour si peu, surtout quand il s'agit de rubans. Cette quantité énorme de rubans nous arrive au bon moment et dans des circonstances toutes spéciales. Certain manufacturier, forcé de réaliser, ne crut pouvoir mieux faire qu'en s'adressant à notre maison. Une transaction de cette importance ne se termine pas à la première entrevue. Enfin, après de nombreux pourparlers et échange de correspondances, le chargé d'affaires nous arrive avec une dépêche nous annonçant que notre offre avait été acceptée. Cette consignation de rubans, la plus considérable encore reçue par aucune maison de détail, nous est arrivée cette semaine. Ces nouveaux rubans seront en vente cette semaine.

Soixante mille (60,000) verges de rubans dans 35 différentes nuances (deux largeurs):

3¾ pouces de largeur, excellente valeur à 15c; notre prix spécial 10c

5 pouces de largeur, valeur réelle, 25c; notre prix spécial . . 14c

DUPUIS FRERES
Le Grand Magasin Départemental de l'Est
1571 à 1589 rue Sainte-Catherine

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell
MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la cote St-Lambert)

Guérison garantie

Constipation, Dyspepsie, Congestion du Foie, Maladies de la Peau, etc.

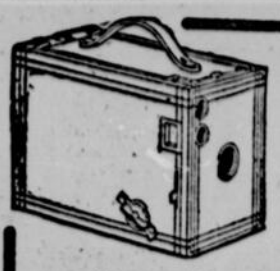
HERBAROOT

Un remède composé d'herbes, racines, gommes, etc., etc. Chaque boite contient une garantie positive que si vous ne guérissez pas, votre argent vous sera remis. Prix: $1 la boite.

Echantillon Gratuit

HERBAROOT MEDICAL CO, 204, St-Jacques, Montréal

Nos agents se font des salaires de $12 à $50 par semaine. Si vous désirez travailler pour nous, écrivez pour échantillons et conditions.



Pour les JEUNES comme pour les VIEUX

Un appareil photographique

'BROWNIE'

est une source d'agrément et de plaisir

Le "Brownie" est un appareil photographique élégant, simple et pratique. Nous vous expédierons notre No 1, par express, sur réception de $1.10, ou notre No. 2, pour $2.18.

Brochures descriptives gratis et sur demande.

THE D. H. HOGG CO., 660 rue Craig, MONTREAL

Médailles

Or, argent ou bronze

ET

Insignes

pour Collèges, Couvents, Clubs, etc.

Nous sommes des spécialistes en Médailles et Insignes. Notre nouveau CATALOGUE est offert gratis. Demandez-le.

Caron Frères,

157, Craig O., - Montréal

$5 PAR JOUR en adressant simplement des enveloppes. J. G. KANTHACK, Boîte 383, Alpena Michigan.

Un peu de sport

Base-ball.

Le club de base-ball Montréal, de la ligue de l'Est, a pratiqué toute la semaine à Easton, Pa. Le capitaine, James Bannon, est très satisfait, et nous assure que nous aurons, cette année, un club de champions, puisqu'il gagne toutes ses parties d'exhibition. L'équipe se compose de : Pappalan, Deering, Goode, Barber, Clancy et Farley, comme pitchers ; de Conner et Cuthbert, comme catchers; de Joe Conners, Wesdensaul, Edwards, Wagner, Lou Hartman et Rapp, comme infielders; de Joyce, Huelsman, Bannon et Catterson, comme outfielders.

Le club commencera sa saison régulière le 26 avril, à Jersey City.

—La ligue Provinciale se composera, cette année, des clubs St Denis, M. B. C., St Hyacinthe, Sorel et Athlétique, de Montréal.

La lutte turque: Le collier de force d'avant. Prise favorite de Karakanof.

La lutte.

La lutte est le sport le plus en vogue parmi les Canadiens-français. Tous les vendredis soir, 5,000 ou 7,000 personnes se rendent au Parc Sohmer pour pouvoir admirer la science de nos lutteurs. Gotch est le champion de tous ceux que nous ayons vus jusqu'ici. Personne ne peut lui résister. C'est un véritable phénomène athlétique: grand, fort, souple, rapide, scientifique, il est le lutteur idéal. Le Turc Karakanof, que l'on avait surnommé "le Terrible", ne put lui résister plus de dix minutes, malgré qu'il fût arrivé le deuxième dans le dernier tournoi. Ch. Poirée et Piétro II, deux nouveaux lutteurs, dernièrement arrivés de France, promettent de nous donner de belles exhibitions au genre "gréco-romain".

Les quilles.

Le Club Canadien a obtenu le championnat des clubs sociaux par la faible majorité de 31 points. Le club St Denis est arrivé second.

Le championnat de la série des "60 pieds" a été remporté cette année par le Club Champêtre, dont nous donnons aujourd'hui la photographie.

La rame.

Stanbury, le champion rameur australien, ne viendra pas rencontrer Eddie Durnam au Canada. Il se prétend trop vieux pour commencer à s'entraîner pour braver les fatigues d'une longue traversée. Mais Eddie Durnam a décidé de se rendre en Australie au mois de septembre prochain pour y rencontrer le champion. Durnam croit que Stanbury est trop âgé pour défendre avantageusement son titre.

—La course annuelle à la rame entre les équipes Oxford et Cambridge, qui a lieu tous les ans en Angleterre, sur la Tamise, a été gagnée, cette année, par les rameurs de l'université de Cambridge, dans le temps rapide de 18 minutes et 3 secondes (la distance à parcourir était de 4 milles,

La superbe coupe du championnat des clubs sociaux, gagnée par le Club Canadien

ou plus exactement, de 440 yards). C'est la soixante-troisième fois que ces deux universités concourent l'une contre l'autre. L'an dernier, Oxford gagna par 3 longueurs. Les vainqueurs sont MM. G. D. Cichrane, J. F. H. Benham, H. M. Goldsmith, M. Donaldson, B. C. Johnstone, R. V. Powell, E. Powell, D. S. R. Stuart et T. Moore.

Les échecs.

M. Gunsberg, le grand promoteur de tournois d'échecs, est à organiser un grand tournoi international pour le mois de juin, à Ostende, auquel prendront part MM. Lasker, Jamouski, Schlecter, Marshall, Terrosch et Maroczy.

Automobilisme.

M. W. J. Cannon, conduisant un automobile à vapeur sur le grand Boulevard, à Coney Island, à New-York, a établi il y a quelque temps un record incroyable. Il a parcouru la distance d'un demi-mille en 20 secondes. Pour ceux qui connaissent cette route, cet exploit est merveilleux. Cannon prétend qu'avec la même machine, il peut aisément franchir le mille en 25 secondes, pourvu que la piste soit planche et en droite ligne.

L'automobile est déjà tellement répandu au Canada, qu'il n'y a pas jusqu'aux districts les plus éloignés et les moins colonisés qui n'aient pas les leurs. C'est ainsi qu'à l'île d'Anticosti, on se sert d'automobiles pour le service administratif de l'île.

Hippisme.

M. David Russell a offert une superbe coupe en argent pour la classe des chevaux de chasse dans le prochain concours hippique. Le trophée est pour la classe des clubs de chasse à courre, exposant trois chevaux, inscrits par le maître d'équipage, et montés par les membres en costume.

—Les premières courses de la saison, au parc Delorimier, doivent avoir lieu le 24 mai prochain. Il n'y aura seulement que

FRANK GOTCH,
Champion du monde, à la lutte libre

quelques classes pour les chevaux qui s'entraînent à leur hippodrome.

—Le premier grand "meeting" de la saison commencera le 12 juin et se continuera les jours suivants jusqu'au 16 inclusivement. Ce sera la réunion dite du printemps.

La crosse.

La saison de crosse promet d'être très intéressante, cette année. Il y aura sept clubs qui se disputeront le championnat de la N. A. L. V., à savoir le aNtional, club essentiellement canadien-français, le Montréal, le Toronto et le Tecumseh, de Toronto, le Capital, d'Ottawa, et le Cornwall.

Le National doit commencer à pratiquer cette semaine, et promet de remporter le championnat, qu'il n'a pu regagner depuis 1900.

UN SPORT.

CERTAINEMENT LE SEUL

Le **BAUME RHUMAL** est certainement le seul remède actif, énergique et sûr dans le traitement du rhume, de la grippe et de la toux, qui permette, tout en suivant le traitement, de vaquer à ses affaires et se guérir rapidement.

Un très mauvais cas. 6

MONTRÉAL, rue St-Paul.

Un jeune homme de 32 ans, affligé de l'épilepsie depuis plus de vingt ans, et un très mauvais cas, ayant au moins dix ou douze attaques par jour. Après avoir fait usage de toutes espèces de remèdes sans succès, fit l'essai des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs et obtint l'effet désiré. N. QUINTAL.

Mlle Roselle Ryan écrit de Mulgrave, N.E. :— Sur la recommandation du Rév. Père Mullins d'ici, je ne fis usage que d'une bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs et j'en ai obtenu tout le bien désiré.

M. E. Chartier, de 185 rue St-Urbain, Montréal, écrit qu'il a terriblement souffert du mal de tête pendant longtemps, mais qui est disparu dès la première dose de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs. Il était aussi sujet à des évanouissements qui cessèrent trois mois après avoir pris ce remède.

GRATIS Un livre precieux sur les Maladies Nerveuses envoyé Gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Medecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le REV. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, $1.00 la bouteille, 6 pour $5.00.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.05 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., §10.00 a.m. †4.00 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m. †4.30 p.m. †7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B. - †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, †8.45 a.m., §8.50 a.m., *2.00 p.m., †5.15 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-GABRIEL, †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-AGATHE, §9.00 a.m., †5.00 p.m.
LABELLE, M 9.00 a.m., † 5.00 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches M Jeudi a Mardi et jeudi seulement. § Dimanche seulement. ‡ Quotidien excepté le samedi. ! Samedi seulement.

A E. J. ALLAND, Agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, coin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

PART DE LA GARE BONAVENTURE

"International Limited"

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE TRAIN DU CANADA.

Tous les jours à 9 a. m., Arr. Toronto à 4.30 p. m., Hamilton 5.30 p.m., Niagara Falls, Ont., à 10.15 p.m., Buffalo, 11.15 p.m., London, 7.43 p.m., Détroit, 9.45 p.m., Chicago, 7.42 a.m.

CAFÉ ÉLÉGANT SUR CE TRAIN

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE, SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour—le dimanche excepté, aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours, aller et retour.

Part de Montréal † 8.45 a.m., †11.10 a.m., * 7.40 p.m.
Arrive à New-York † 8.00 p.m., † 10 p.m., * 7.17 a.m.

* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m., les jours de semaine, 4.10 p.m., tous les jours.
ARRIVE A OTTAWA à 11.40 a.m., les jours de semaine et 7.10 p.m., tous les jours.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours excepté le dimanche. } Pour tous les points des
7.00 P.M. tous les jours. } Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.

8.20 A.M. excepté le dimanche.
10.20 A.M. excepté le sam. et dim.
1.35 P.M. le samedi seulement.
5.10 P.M. excepté le dimanche.
7.00 P.M. tous les jours.
8.45 A.M. Dim. seulement. } Train local pour Chateauguay, Beauharnois et Valleyfield.

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HEBERT, Agent local pour la vente des billets

F. E. BARBOUR, Agent général

La Créole
LE MEILLEUR DES CAFÉS D'HAITI
Comme nous désirons vous faire goûter ce nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant ¼ de livre, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicier.
AUGUSTIN COMTE & CIE
11, rue Bonsecours, Montréal

PRET FONCIER LIMITÉE
CAPITAL $1,000,000

La responsabilité et la sécurité. — Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le Prêt Foncier, Ltée, est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

Son organisation est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de $600,000 sont actuellement souscrites — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que l[illegible]épargne de la Cité n'a [illegible] de versées sur son [illegible] ra plus en double Foncier, Ltée.

[illegible] sont celles d'une [illegible]me de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de [illegible] garanties, c'est sans contre[illegible]ement le plus sûr, et des[illegible] Prêt Foncier, plus profitable. [illegible]e.

[illegible]ins de 3 pour [illegible]ons qu'une ga[illegible] dixième avant de faire un prêt. Ecrivez pour connaître notre système.

PRET FONCIER, Ltée
107, St-Jacques, (Suite 10,) Montréal
P. BILAUDEAU, Gérant

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour $1.00

H. ARDEL.....	Le Rêve de Suzy	
J. THIERY.....	Châteaux de Cartes..	1 vol.
J. de GASTYNE..	Mere Crucifiée.....	1 "
E. CAPENDU...	Le Capitaine Lachesnaye.....	5 "
P. SALES.....	L'honneur du Mari ..	5 "
X. de MONTEPIN	La Femme Détective	5 "
C. GUEROULT ..	La Bourgeoise d'Anvers	
X. de MONTEPIN	Le Crime de la Poivrière.....	4 "
H. CONSCIENCE..	Guerre des Paysans..	
[illegible].....	Chouans et Bleus....	
[illegible]AU...	L'Affaire de la Rue de Provence.....	2 "
E. BERTHET ...	Le Pacte de Famine..	1 "
A. MATTHEY...	Vengeance Secrète ..	1 "
	Etc., Etc., Etc.	

LIBRAIRIE DÉOM FRERE
1877 Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

Lunettes et Lorgnons

ajustés à votre vue-L'examen et l'essai sont gratuits. — Salon privé à votre disposition.
SATISFACTION GARANTIE
H. SENECAL & CIE, Bijoutiers et Opticiens
1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Montcalm

Géographie illustrée du jeune âge

8ème jour.—Pendant que nous traversons le lac Huron, laissez-moi vous raconter le fait d'armes qui s'est passé en 1712, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville américaine de Détroit. C'était au fort Pontchartrain. La tribu des Outagamis, alliée aux Anglais, vint assiéger la place que gardaient vingt grenadiers français, sous les ordres du sieur Gayon du Buisson. Voyant cela, les tribus outaouaises, huronnes, sakises et osages dépêchèrent du secours aux assiégés. Après treize jours de combats acharnés, les assiégeants, au nombre de trois mille, prennent la fuite, sont poursuivis, puis massacrés. Par cette défaite de leurs alliés, les Anglais ne songèrent plus à couper les communications entre la Nouvelle-France et la Louisiane.

9ème jour. — Côtoyons les îles Manitoulin, Cockburn et Saint-Joseph, où il y a plusieurs cantons peuplés de sauvages iroquois, à demi-civilisés, dont les Pères Jésuites sont les directeurs spirituels.

Nous voici au Sault Sainte-Marie. La rivière marque ici la frontière entre le Canada et les Etats-Unis. Le double canal que l'on vient d'y construire, afin d'éviter le cours rapide de la rivière, appartient respectivement aux deux Etats.

10ème jour. — Autre région de lacs semblable à celle que nous avons visitée vers la source de l'Outaouais.

Quand les limites de la forêt auront reculé devant la hache du colon, le drainage des terres et les rayons du soleil aidant, auront bientôt fait disparaître nombre de ces lacs peu profonds, mais qui rendent le pays si pittoresque. Et la carte géographique se modifiera sensiblement.

Le Nouvel Ontario — récente expansion de la province de ce nom — par la salubrité de son climat, la richesse agricole et minière de son sol, et ses voies de communication avec les grandes villes, sera bientôt très prospère.

11ème jour. — Puisqu'il nous est loisible de choisir ici la voie d'eau ou la voie ferrée, afin d'atteindre Fort William, montons sur un wagon du Pacifique Canadien. Regardons le lac Supérieur, le plus reculé de ces immenses réservoirs, qui forment la plus grande masse d'eau douce que porte le globe. Supérieur est situé à près de 700 pieds au-dessus du niveau de l'océan. Il a une longueur de 380 milles.

L'eau de ces mers intérieures, après s'être élargie en nappes, puis rétrécie et précipitée dans plusieurs rivières et chutes, va alimenter le grand Saint-Laurent de son cours vert et limpide.

Au milieu du jour nous saluons Fort William, la ville du trafic par excellence de cette région du blé et des bois de construction.

12ème et 13ème jours. — Sans qu'aucun accident géographique nous en ait averti, nous avons quitté l'Ontario pour entrer dans le Manitoba. Seul le jalon de l'arpenteur marque souvent les limites des provinces et territoires de notre Dominion. Mais vers le nord, il y a quelques monticules, c'est l'extrémité occidentale des Laurentides.

Toutes deux reçurent leur nom en 1870. Avant cette époque, le territoire était sous la garde d'une compagnie pelletière anglaise appelée Cie de la Baie d'Hudson, et le fort Garry, construit au confluent des rivières Rouge et Assiniboine, en était le principal poste. Aujourd'hui, sur la rive opposée de la Rouge, s'élève une autre ville, résidence de l'archevêque de Manitoba: c'est Saint-Boniface. Ces villes ont toutes deux des rues tirées au cordeau, fort bien entretenues et bordées d'édifices en pierre, récemment construits. La capitale, véritable Reine de l'Ouest, compte 70,000 âmes, tandis que la ville soeur en a 5,000.

14ème jour. — Parmi les paroisses florissantes qui bordent les rivières Rouge et Assiniboine et la ligne du chemin de fer Pacifique Canadien, plusieurs d'entre elles portent des noms semblables à celles de la province de Québec; et elles sont peuplées de Canadiens-français qui ont colonisé ici, il y a une trentaine d'années.

E. M.

L'ESPRIT DU PRESIDENT

La dernière affaire que le tribunal de Petrefou a jugée avant les vacances est celle de Blaise Picotin, inculpé de vagabondage et de vol à l'étalage. Pauvre Blaise Picotin, il n'y coupe pas de ses six mois de prison, car le président est nerveux.

—Vous n'avez pas honte, à votre âge, voleur... déjà?

—Hélas! monsieur le président, j'avais faim, je suis si malheureux: pas de travail, pas le sou: jamais sûr du lendemain, toujours comme l'oiseau sur la branche.

—Taisez-vous, et assez d'abuser plus longtemps de la longanimité du tribunal: quand l'oiseau est sur la branche, il ne "vole" pas!

La paroisse de St-Eustache

(Suite)

A Saint-Eustache aussi appartiennent le notaire Cyrille H. Champagne, le populaire notaire G. L. Fauteaux; M. André Fauteux, avocat; M. l'avocat Edouard de Bellefeuille, de Montréal, M. Charles de Bellefeuille, agronome; M. le docteur Lecavalier, le docteur J. Gagnon, l'avocat H. Champagne, député au Parlement provincial; la famille Dalbec, dont le chef était avocat à Saint-Eustache; M. Pesant, hôtelier, qui a remplacé M. Goulet; la famille de M. Paquin, négociant; la famille Lahaie, et enfin, la famille Globensky, dont le chef, M. Maximilien Globensky, dernier seigneur de Saint-Eustache, mourait en février dernier, comme nous l'annoncions avec regret dans une page que nous lui avons consacrée dans cette revue.

Quant au docteur David Marcil, de Saint-Eustache, si nous le nommons en dernier lieu, tandis qu'il devrait occuper une des premières places dans notre citation, il voudra bien nous le pardonner, car nous en agissons ainsi pour le remercier chaleureusement des notes qu'il nous donna lors d'une récente visite, qui nous permit d'apprécier, non seulement son érudition, mais aussi sa grande urbanité.

M. le curé Cousineau voudra bien aussi prendre une part à ces remerciements, sur lesquels nous ne saurions trop appuyer.

Au début de cet article, nous vantions le pittoresque de Saint-Eustache, nous revenons sur ce sujet, malgré que nous craignions de ne pouvoir lui rendre justice.

La paroisse dont nous parlons est surtout agricole; jusqu'à l'automne dernier, elle ne possédait qu'une manufacture de conserves alimentaires, qu'une explosion de gazoline détruisit en y provoquant un incendie. Il n'y eut point de pertes de vie, et ce n'est que pour mémoire que nous signalons cet accident. Mais, si Saint-Eustache ne s'adonne pas à l'industrie proprement dite, nous sommes heureux de constater que l'agriculture y prospère de merveilleuse façon.

L'industrie laitière compte à Saint-Eustache trois importantes beurreries, lesquelles écoulent par an pour plus de 60,000 dollars de leurs produits.

Leurs propriétaires sont: MM. E. Binette, E. Laurin et Thomas Brunette.

Comme magasins généraux de cet endroit, nous citerons ceux de: MM. Emile Champagne, J. A. Paquin, Ernest Lahaie, Alphonse Bellair, qui font d'importantes affaires, lesquelles nécessitent à Saint-Eustache une succursale de la Banque Provinciale.

Comme hôtels, nous signalerons: Hôtel Saint-Eustache tenu par M. Adolphe Pesant; Hôtel Laurin, à M. Cléophas Laurin; Hôtel Rivière du Chêne, à M. Pierre Robin; Hôtel Stanley, à M. Emile Doré. Apparemment, ce nombre d'hôtels semble considérable pour la population citée, il n'en est rien cependant, si nous tenons compte que les beautés rurales des environs de Saint-Eustache y attirent chaque été nombre d'amateurs de villégiature.

Car, il faut le dire, cette paroisse offre tous les plaisirs que peuvent rechercher des sportsmen en quête de gibier ou de poisson, ou des citadins paisibles épris de plein air pendant la saison des grandes chaleurs.

L'accès de Saint-Eustache est des plus faciles, grâce, nous l'avons déjà dit, au service régulier que fournit le C. P. R.; service qui comporte quatre trains par jour. Remarquons que, prochainement, deux nouvelles voies ferrées traverseront Saint-Eustache: celle du Grand-Nord (de MM. Mackenzie et Mann) et celle du chemin de fer électrique de la vallée de l'Ottawa, dont M. Dumville est le président.

On va jusqu'à dire que la Cie du C. P. R. compte établir un service d'automobiles entre les villages de Saint-Eustache et de Sainte-Thérèse.

Nous ne quitterons pas Saint-Eustache sans dire un mot du collège des Frères Saint-Viateur, admirablement tenu, et du couvent des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, pour l'éducation des jeunes filles.

Etant donnée sa proximité de Montréal, Saint-Eustache peut être facilement atteint en voiture, et, certainement, c'est une des plus belles promenades que l'on puisse faire que de s'y rendre ainsi durant la belle saison. Quiconque entreprend cette excursion ne le regrette jamais, tant il voit de riants paysages, qu'anime la plus aimable des populations. Sans compter qu'un tel voyage retrempe le Canadien à l'une des sources les plus pures et les plus connues de la race canadienne-française.

NECROLOGIE

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 15 avril 1906.

Roch, Dme Alfred, née Aubin, 27 ans.
Desjardins, Joséphine, 32 ans.
Corcoran, Vve Denis, née Kelly, 62 ans.
Côté, Joseph, 64 ans.
Labrie, Alma, 34 ans.
Lecompte, Vve Elz., née Courteau, 75 ans.
Aubry, Joseph-Camille, 65 ans.
Valiquette, Vve Aug., née Ladouceur, 72 ans.
Lefebvre, Olivier, 50 ans.
Régimbal, Vve Nap., née Duplantie, 50 ans.
Deroie, Annie, 26 ans.
Curotte, Antoine, 75 ans.
Théoret, Séraphin, 51 ans.
Cousineau, Vve Ls, née Richer, 73 ans.
Vaillancourt, Philias, 58 ans.
Lajeunesse, Azilda, 65 ans.
Néron, Georges, 42 ans.
Lacombe, Pierre, 80 ans.
Brodeur, Désiré, 66 ans.
Wilkinson, Agnès-Caroline, 21 ans.
Pelletier, Georges, 39 ans.
Gagnon, Marie-Blanche, 22 ans.
Larue, Emile, 62 ans.
Malette, Vve Siméon, née Duffy, 60 ans.
Labelle, Maximin, 26 ans.
Lalonde, Dme Gabriel, née Baulne, 62 ans.
Gauthier, Elmire, 81 ans.
O'Connor, John, 27 ans.
Rhéaume, Trefflé, 21 ans.
Daniel, Vve Pierre, née Charpentier, 72 ans.
Laperle, Dme Adolphe, née Brodeur, 73 ans.
Morelli, Savario, 25 ans.
Gales, Dme Thomas, née Bautcher, 28 ans.
Galarneau, Louis, 55 ans.
Milard, Dme Jos., née Archambault, 67 ans.
Gaudet, Philéas, 54 ans.
Desormeaux, Lambert, 76 ans.
Frigon, Alma, 13 ans.
Beauchamp, Onésime, 67 ans.
Sigouin, Dme Frédéric, née Cusson, 56 ans.
Charbonneau, Dme Ls A., née D'Aoust, 76 ans.
Renaud, Vve Pierre, née De Grand Bois, 68 ans.
Hubert, Joseph, 54 ans.
Daudenault, Octave, 60 nns.
Fortier, Robert, 58 ans.
Decelles, Louis, 42 ans.
Milket, Marie, 90 ans.
Clarke, Georges, 25 ans.
D'Aoust, Charles-Alexis, 63 ans.
Dubeau, Vve Jacques, née Maurice, 80 ans.
Germain, Camille, 41 ans.
Brault, Dme Alex., née Olivine, 50 ans.
Martin, Vve James, née Mulavey, 86 ans.
Aubry, Dme Olivier, née Pressault, 60 ans.
Auchu, Joseph, 50 ans.
Duval, Anna, 14 ans.

Tel. Est 2224 GIRARDOT Restaurateur Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAINE. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

Ventilateur Aeolien

CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été mis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étables, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD
Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER
Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars